



Bernard Amy

**LA MONTAGNE
DES AUTRES**

**ALPINISME
EN PAYS KURDE**

Arthaud



Il ne suffit plus des Alpes, il ne suffit plus de l'Himalaya, il y a d'autres montagnes encore, au loin, très loin. Des massifs nouveaux, des voies nouvelles au cœur de régions aux noms étranges qui vous transportent ailleurs. Il y a, entre autres, les montagnes de Turquie, le mont Ararat de la Bible et une ceinture de massifs tout autour. Et parmi eux, le Cilo Dag exploré par Bernard Amy et son équipe de jeunes alpinistes, qui y ont ouvert des itinéraires dignes des « grands » des Alpes.

Et le soir, au retour, de l'autre côté du torrent en face du campement français se dresse le campement kurde qui mène sa vie : les bêtes à paître, la tente à entretenir, la laine à tisser, les palabres. Vie rude des nomades de toujours et de tous lieux, séduisante par sa simplicité et son intimité avec la nature.

ARTHAUD

Collection Sempervivum
dirigée par Félix Germain
n° 55

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

LA MONTAGNE DES AUTRES

Institut kurde de Paris

26 photographies
4 cartes

Institut kurde de Paris

BERNARD AMY

LA MONTAGNE DES AUTRES

Alpinisme en pays kurde



ARTHAUD

Institut kurde de Paris

© B. Arthaud 1972. Imprimé en France

(Cet ouvrage) « n'est peut-être pas quelque chose de bien nécessaire. Quelques mythes d'abord suffisaient. Puis on a voulu expliquer, orgueil de prêtre qui veut révéler les mystères afin de se faire adorer, ou bien vivace sympathie, et cet amour apostolique, qui fait que l'on dévoile et qu'on profane en les montrant les plus secrets trésors du temple, parce qu'on souffre d'admirer seul et qu'on voudrait que d'autres adorent. »

ANDRÉ GIDE, *Le traité de Narcisse.*

Je me mis à vivre avec les bergers, à les observer, à les écouter. Et je compris que cette montagne si souvent parcourue ne m'appartenait pas, qu'elle était leur montagne et qu'enfin il me fallait y voir la montagne des autres.

CLAUDE LEMSON.



Institut kurde de Paris

AVANT-PROPOS

Le massif du Cilo Dag¹, but de notre expédition, se situe à l'extrémité sud-est de la Turquie, en bordure orientale du plateau d'Anatolie. Au centre de la province de Hakkâri, à deux cents kilomètres au sud-est du lac de Van, il forme avec le Sat Dag une zone montagneuse dominant l'Irak au sud et l'Iran à l'est. Si l'on excepte l'Agri Dag (Ararat, 5 156 m) qui se dresse à quatre cents kilomètres au nord, c'est au Cilo Dag que l'on trouve les plus hauts sommets et les plus belles parois de Turquie. La présence de glaciers, le caractère alpin de ces montagnes, la possibilité de faire des courses à une altitude voisine de quatre mille mètres en font un massif particulièrement approprié à la pratique de l'alpinisme.

Mais si les escalades y sont semblables à celles d'Europe, il faut en revanche s'attendre à un voyage bien différent de ceux que l'on fait habituellement dans nos montagnes. L'isolement de la région donne au séjour un parfum d'expédition : « Les groupes qui s'y rendent « doivent déjà avoir une certaine expérience des voyages lointains « et sont obligés de se suffire à eux-mêmes au point de vue nourriture « et équipement². »

D'autre part, si l'on se reporte à la carte indiquant sur les territoires turc, syrien, irakien et iranien les régions où prédominent les populations kurdes³, on voit que les montagnes du Cilo Dag se situent au centre.

1. Prononcer Djilo Dag.

2. NOWILL [26]. (Les références entre crochets renvoient aux numéros d'ordre de la Bibliographie en fin d'ouvrage.)

3. Voir les cartes données par ARFA [32] et BLAU [35].

AVANT-PROPOS

d'un hypothétique Kurdistan. D'un point de vue historique, c'est dans les districts proches de Hakkâri que s'est formée la nation kurde, et malgré les réticences des autorités, le Cilo Dag fait partie de ce qu'il faut appeler le Kurdistan turc. Ainsi est-il difficile d'aller dans ce massif sans entrer en contact avec les populations montagnardes qui l'été campent au pied des parois. Dans de nombreux massifs non européens, une fois l'expédition au camp de base, les rapports avec les populations locales passent au second plan. Elles ne vivent pas dans le massif même et l'expédition n'a fait alors que les effleurer. Au Cilo Dag, au contraire, on ne peut que vivre avec les Kurdes. C'est là le point le plus important : l'alpiniste est assuré, non seulement de découvrir de nouvelles montagnes, mais surtout de le faire en côtoyant, durant tout son séjour, les tribus de la région. Il y a encore peu de temps, ces contacts passaient pour difficiles. On parlait de « région à peine pacifiée », de « brigandage », d'« Européens assassinés ». Nous avons découvert que la réalité était tout autre.

En 1969, le Cilo Dag était assez peu connu en France. Aucun alpiniste français ne s'y était rendu. J'en avais entendu parler par le Polonais A. Mróz, qui y avait séjourné en août 1967, et par H. Agresti qui, au retour d'une de ses expéditions en Afghanistan, avait repéré le Cilo Dag comme objectif à retenir pour un prochain voyage. A la même époque, un article de l'alpiniste turc S. Nowill paraissait dans La Montagne¹. Il y décrivait les différents massifs montagneux de Turquie et s'étendait longuement sur les sommets de la province de Hakkâri.

Il ressortait de cet article que le massif, bien que très mal connu en France, était loin d'être inexploré. Dès le début du siècle, des groupes d'alpinistes anglais, allemands, accompagnés parfois de grimpeurs turcs, s'y rendent et y séjournent. Ils reconnaissent les voies d'accès

1. NOWILL [26].

et gravissent les principaux sommets par leurs voies normales. En 1937, une importante expédition, dirigée par le docteur Hans Bobek, établit une carte du massif qui est encore aujourd'hui, à quelques variantes près, la seule utilisée. La région, cependant, reste souvent interdite et rarement visitée. Un voyageur comme F. Balsan croit, en 1939, y pénétrer pour la première fois : « Notre périple en Turquie Orientale, écrit-il, n'a touché des terres inconnues qu'au sud du lac de Van, régions jusqu'alors fermées, et qui furent refermées aussitôt après les combats. Les pistes militaires en ouvrirent temporairement l'accès¹. »

A partir de 1945, les comptes rendus publiés dans les revues étrangères (des alpinistes suisses, italiens, polonais visitent à leur tour le massif) montrent qu'à la période d'exploration succède une période de conquête alpine. Les sommets sont atteints par leurs faces ou leurs arêtes. Les itinéraires inaugurés, d'abord faciles, deviennent de plus en plus difficiles. Les ressources de ces montagnes s'avèrent plus importantes qu'ont pu le croire certains alpinistes.

En 1969, nous partons vers un Cilo Dag dont nous connaissons certes bien des détails, mais où aussi nous savons pouvoir trouver encore des parois vierges.

Le récit qui suit comporte peu d'indications sur la période qui a précédé notre départ, celle des préparatifs. Il nous a paru préférable de considérer l'organisation de notre expédition comme organisation typique d'une « expédition légère », et d'en insérer la description à la fin de cet ouvrage, dans une partie purement technique. Celle-ci comprend en outre des considérations générales sur l'alpinisme au Cilo Dag.

Il faut cependant noter que l'idée d'un semblable voyage nous est venue très tard. Nous n'avons eu que peu de temps pour mener à bien la mise sur pied de l'expédition. Ce fait nous est d'abord apparu comme un grave inconvénient. Je serais maintenant plutôt persuadé du

1. F. BALSAN : *Les Explorateurs*, La Palatine, Paris-Genève, 1966.

AVANT-PROPOS

contraire : nous avons eu la chance de pouvoir garder entre notre but et notre préparation une marge suffisante pour ne pas éliminer tout esprit d'aventure. En un an, nous aurions certes pu nous assurer du bon déroulement de chaque partie de notre voyage. Celui-ci aurait alors bien perdu de son charme.

La structure du récit lui-même reflète l'image que nous nous faisons de notre expédition au moment du départ : un voyage rempli d'inconnues, des montagnes que nous escaladerions et dont nous avons déjà une idée assez précise, des populations kurdes que nous serions amenés à découvrir et dont nous n'avons qu'une connaissance incomplète et livresque. Je n'ai pas cru devoir suivre un autre ordre que celui-ci, dans une certaine mesure chronologique. Ainsi, comme nous l'avons fait, le lecteur découvrira-t-il à son tour le peuple kurde à travers les montagnes où il vit.

•

Plusieurs sources ont été utilisées pour écrire ce récit : mes souvenirs, mon souvenir des récits des autres, leurs propres souvenirs, et enfin un cahier qui m'a servi de journal d'expédition et dans lequel ont été notés plus ou moins bien événements et impressions. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de voir, d'une partie à l'autre, le ton changer suivant la source considérée, et le « je » alterner avec les « nous » ou les « ils ».

Plus précisément, il y a eu pour chaque membre de notre groupe trois voyages : le projeté, le réalisé et le « souvenu ». Le premier a sans doute été le plus imprécis, mais il est le seul qui nous ait été commun et puisse ainsi être décrit objectivement. Pour le reste, nous avons chacun connu un Kurdistan différent. En dehors des faits et des événements vécus ensemble, tout n'a été qu'actions individuelles ou impressions personnelles. A la limite, on peut même dire que ce récit est celui de mon seul voyage, et qu'il pourrait y avoir autant de livres que de participants.

Il faut alors s'attendre à ce que nos observations, réfléchies de sources en sources, apparaissent ici déformées. Je ne me suis pas interdit

d'interpréter certaines d'entre elles, tout en sachant que depuis notre voyage, elles ont traversé de nombreuses « vitres » à la transparence douteuse.

Cette importance, pour le récit, des compagnons d'expédition, souvent désignés par « les autres », amène à considérer les autres « autres », les Kurdes, qui très vite ont pris une place prépondérante dans notre séjour au Cilo Dag. Comment avons-nous vécu notre entrée en contact avec eux ? Quels ont été plus tard nos rapports réciproques ? Comme nous l'avons déjà noté cette question est ici essentielle : on ne peut vivre au Cilo Dag en ignorant les Kurdes.

En partant, nous n'étions pas, je crois, assez conscients de ce fait. Nous avons découvert notre Kurdistan de la manière presque la plus classique et même la plus chargée d'exotisme. Loin de nous libérer des mythes propres aux expéditions alpines, nous les avons gardés présents à l'esprit pour tenter de les retrouver là-bas.

Dès lors, n'ayant pu vivre d'une manière totalement singulière notre expédition, c'est en définitive dans le récit qu'il aurait été sans doute possible d'introduire cette rupture avec les procédés, dont rêvent (dans un langage plus austère, il est vrai) J.-P. Dumont et J. Monod : « C'est hors du discours commun de la « communication », dans la « recherche d'une « communication » plus secrète, plus complète, plus « authentique, que (nous voudrions que) nos « esprits » se rencontrent : « au bord de la « rupture », à la lisière d'un « langage accessible à « tous les sens », et donc à bonne distance de la saumure culturelle « occidentale dans laquelle nous baignons tous, mais sans les risques « inhérents à l'exotisme. L'altérité à nous-mêmes sur laquelle débouche « la rupture, à l'intérieur même de notre civilisation, pour retrouver « l'usage créateur du langage, est la seule qu'il nous soit donné « d'appréhender directement. Faute d'appréhender cette altérité qui « nous hante, les « autres » en lesquels nous cherchons à retrouver notre « raison ne sont que notre propre extension¹. »

¹ I. J.-P. DUMONT et J. MONOD : *Le Fœtus Astral*, Ch. Bourgeois, Paris, 1970.



AVANT-PROPOS

« Raconter d'une manière inhabituelle » : c'était un peu l'espoir secret caché derrière ce récit. Mais je ne pense pas être parvenu à retrouver (ou à trouver) un « langage créateur », une forme narrative hors des contours connus du récit d'expédition. Tout au moins me suis-je efforcé d'esquisser ces contours. Il me suffisait de laisser deviner les mythes là où ils apparaissent, soit directement en m'écoutant raconter, soit implicitement en utilisant les images les plus banales de toutes les descriptions de voyages lointains.

Institut kurde de Paris

I
LE VOYAGE

Institut kurde de Paris



1. L'ANATOLIE

« Je me souviens », dit celui qui raconte. Ensuite il parle, il parle longtemps, avec beaucoup de mots et quelquefois de grands silences, parce qu'il voudrait tout dire, parce qu'il voudrait revivre ce qui ne peut être à nouveau vécu. Et il commence à sentir comme une impuissance... Il essaie encore, il cherche de nouveaux mots, il en invente, mais il en faut mille autres pour les expliquer. Il se tait. Son récit est autour de lui, murmurant, comme une eau qui serait montée jusqu'à le recouvrir et qu'un reflux entraîne lentement, en laissant des filets transparents couler sur lui. Alors, il le reprend.

Mais peut-on reprendre entre ses doigts une eau qui s'écoule ? On ne peut tenter que de lui barrer le passage. Et il accumule plus de mots, toujours plus de mots. Ils ne suffisent pas. Il les entasse. Mais ils sont comme des blocs grossiers que rien n'a préparés à s'assembler. Derrière le bruit qu'ils font les uns contre les autres, on entend les clapotis du récit qui s'échappe, qui coule sous les mots, qui rebondit de l'un à l'autre et qui va se perdre dans le sable.

Alors, celui qui raconte utilise d'autres matériaux. Ses regards, d'abord : il les colore, il leur donne de nouvelles significations, et il essaie avec eux de colmater les brèches de son discours. Puis ses mains parlent à leur tour, veulent attirer toute l'attention, veulent qu'on reste là, à continuer d'écouter. On n'a pourtant pas cessé, mais les mains ne s'en rendent pas compte. Elles vous saisissent par les vêtements, elles vous maintiennent, comme si c'était à vous qu'il appartenait de retenir l'eau qui s'écoule et qui fuit sans cesse.

Dans la voix de celui qui raconte, il y a eu tout à coup un accroc,



L'ANATOLIE

une sorte de désespoir, inattendu. Celui qui l'écoute fait semblant de ne pas s'en être aperçu, mais c'est comme si tout un pan de mots venait de céder. Et cette eau rendue tellement immobile qu'on pouvait la croire solide comme la chose vécue jaillit avec un grand bruit. Le récit redevient récit.

Alors, sans savoir pourquoi, peut-être même sans le remarquer, celui qui raconte redit des mots qui éloignent de son histoire toute trace de vie. Il répète une fois encore : « Je me souviens... », et quelquefois même : « Je me souviens très bien... »

Mais de quoi se souvient-il? On attend de lui des choses neuves, des mots jamais entendus, des images extraordinaires, de grandes constructions solides sur lesquelles les rêves puissent prendre appui, mais aussi où il y ait tout à découvrir. Et voici que ses paroles, il semble qu'on les ait déjà entendues : on sent l'écoulement d'une histoire qui ne cesse d'échapper au conteur, et on découvre aussi que les mots amoncelés sont de vieilles pierres, patinées, usées, aux angles arrondis.

De quoi se souvient-il, celui qui raconte? Que raconte-t-il? On se pose cette question et l'on se dit de nouveau : le récit n'est qu'une histoire racontée et entendue, le vécu n'apparaîtra jamais parce qu'il ne peut être vécu deux fois. Et l'on comprend que le conteur se souvient plus des pays imaginés que des pays découverts, plus de ce qu'il voulait que fût son voyage, que de ce qu'il devint véritablement. Celui qui raconte parle, croit parler encore et toujours de sa vie, mais il ne se souvient que de ses rêves.

Je me souviens qu'à Ankara, l'Anatolie, dont on croit qu'elle rôde seulement aux portes de la ville, y est entrée depuis bien longtemps. Elle y a toujours été, elle n'en a jamais été chassée, comme si la pierre des grands édifices, le marbre des façades, les monuments, les rues asphaltées, n'avaient jamais réussi à cacher la terre proche. Ankara a été créée de toutes pièces, mais elle n'est

qu'une mauvaise peinture, déjà vieillie, craquelée, et qui partout laisse apparaître l'arrière-pays.

J'y suis arrivé, en avion, dans les premiers jours d'août. Lorsque je me suis retrouvé dans ses larges avenues chaudes et poussiéreuses je n'ai pas compris tout de suite d'où venait la curieuse ambiguïté qui s'en dégageait. Chaque détail me suggérait une ville, et c'est une autre qui grandissait à mesure que je marchais. Ce n'est qu'à la fin, quand je l'ai mieux connue, que j'ai compris comment il fallait la voir : ce qui fait Ankara, c'est la double représentation en un même lieu du rêve d'un homme fort et seul — elle est la cité de Mustapha Kémal — et des mille images d'un pays que le rêve cherche désespérément à masquer.

D'abord, on ne découvre que la ville moderne. Mais, aux quatre horizons, sur les collines, s'élèvent des quartiers misérables qui se confondent avec le sol sur lequel ils ont été hâtivement construits, et au loin, des plateaux de pierrailles désertiques, sans une trace de végétation, infiniment vastes, cernent toute l'agglomération. Là où cesse le goudron, commence la terre rouge. Partout, les vents qui ont longtemps glissé sur les steppes apportent la poussière : les arbres des jardins, les avenues, les immeubles, tout est gris, fané, sec. On a voulu faire ici une cité européenne, mais elle n'est qu'un décor. Il lui manque l'eau et l'humidité des pays plus riches. L'eau d'Ankara, puisée on ne sait où, tant la steppe est proche, paraît appauvrie, exténuée. C'est une de ces eaux qui coulent à travers toutes les contrées déshéritées du monde et ne savent fertiliser que les terres les plus voisines de leur lit. Un bassin, dans un jardin, un peu d'herbe autour de lui : mais très vite, à quelques mètres déjà du bord, cette herbe est sèche, gazon chétif pâli par la poussière. Si l'on veut de la verdure, il faut réinventer la pluie, il faut arroser.

En même temps que sa terre rouge et son vent qui laisse aux lèvres un goût douceâtre, l'Anatolie a introduit dans Ankara ses hommes et leurs manières de vivre qui partout démentent l'occidentalisation imposée.

L'ANATOLIE

Au milieu du vacarme incessant des grosses voitures (à Ankara, on klaxonne et l'on s'injurie d'un véhicule à l'autre comme on maugrée au volant chez nous, c'est-à-dire sans cesse), il y a toujours une vieille charrette tirée par deux chevaux qui se faufile à grand bruit de ferrailles, comme si elle venait d'arriver des campagnes avoisinantes. Sur le trottoir, parmi les fonctionnaires et les touristes, réfugié dans l'ombre tiède d'un bâtiment, un jeune garçon en haillons vend de l'eau qu'il puise dans une grande jatte de terre emplies de feuilles fraîches. Dans des ruelles, derrière les hauts buildings nouvellement construits, on découvre toute une vie de pauvre village, livrée à la tôle et au pisé. Au treizième étage d'un immeuble, au milieu d'un couloir spacieux, sous la lumière blanche des tubes à néon, une lourde femme voilée, à genoux, lave le sol. Et partout, à côté de luxueux magasins où sont représentées les grandes marques étrangères, on vend, dans de petites boutiques, au milieu du trottoir, à même le sol ou sur des tables, à la sauvette, au carrefour, à l'entrée des édifices publics, comme si l'on était encore au village natal un jour de marché. Or on ne vend pas à la ville comme on vend à la campagne. Et si même au cœur des beaux quartiers le marchand vend comme vendent les paysans c'est que, malgré l'arrivée de la ville, la campagne ne s'est pas faite citadine et continue à colorer chaque geste de la rue.

La vieille Ankara achève de faire oublier la cité moderne. J'y suis allé en fin d'après-midi, à travers un dédale de ruelles en pente, irrégulièrement pavées, coupées d'escaliers en terre battue, ravinées par les pluies de je ne savais quelle saison ou les eaux sales jetées par chaque porte. Peu après mon départ de l'hôtel, le nombre des vieilles habitations s'est mis à croître, les rues sont devenues plus étroites. Il y a eu encore quelques immeubles neufs, mais l'ordonnance de la ville moderne se laissait détruire, lentement remplacée par un amoncellement de maisons, de petites cours, de couloirs poussiéreux au bout desquels je devinais d'autres cours, d'autres couloirs, un entrelacs inextricable de balcons, de toits, de charpentes ou de passerelles. Mon entrée dans ce quartier avait

été involontaire, je n'y avais pas attaché beaucoup d'importance. Pourtant j'étais dans la vieille ville, la vraie ville d'Ankara. Plus tard, j'ai cru souvent la reconnaître.

Elle est semblable à bien d'autres bourgades de l'Anatolie. Deux collines escarpées, un ravin profond et encaissé, une forteresse : on croit entrer, à mille kilomètres de là, dans Bitlis, dans la poussière qui s'y lève avant le soir. Entre des pentes où s'accrochent de fragiles bâtisses, on retrouve ou l'on découvre la Turquie, on oublie la veste ou la casquette imposées par la réforme, et l'on devine qu'il faut ensuite aller ailleurs. Ailleurs, c'est-à-dire hors de la ville.

Le Mausolée d'Atatürk est le seul endroit où l'on parvient presque à se croire dans une métropole moderne. Les pierres et le silence font d'abord penser aux monuments de la vieille Europe. Mais c'est en même temps un des lieux d'Ankara les plus largement ouverts vers le ciel. Du haut de ses terrasses, la vue porte bien au delà des derniers quartiers, et le regard revient toujours à ces terres lointaines qui partout s'étendent jusqu'à se confondre avec le ciel. A peine y voit-on quelques routes, rubans mal marqués sur les étendues rouges : « Passé l'Atatürk Bulvari, l'axe de 7 km qui se confond presque avec la cité moderne, la Chine, c'est tout droit : « vue d'avion, Ankara n'est qu'une tache insolite au milieu d'une « plaine rougeâtre qui est la route de Mandchourie et où toujours « on s'attend à voir surgir dans un nuage de poussière les errants « des temps anciens, montés sur leurs petits chevaux¹. »

Je n'ai pas eu le temps de mieux connaître Ankara. Un instant, comme il faudrait pouvoir le faire plus souvent en voyage, je me suis entièrement plongé dans l'exploration d'un lieu. Mais deux jours après mon arrivée, je dus reprendre l'avion. A l'aéroport, j'ai retrouvé le docteur Ruysen et sa femme, et nous sommes partis vers l'est.

1. FALK [2].

L'ANATOLIE

« Vue d'avion, Ankara n'est qu'une... ». Je cherchai quelque temps à la voir, puis y renonçai. L'Anatolie grandissait sous nous et semblait avoir englouti la capitale. Le spectacle des larges plateaux qui s'étendaient sous l'avion et dont celui-ci ne viendrait jamais à bout, nous fascinait. Les couleurs, d'abord : il n'y en avait que trois, ocre, rouge, brun, infiniment nuancées, et qui brûlaient en silence (car on ne pouvait imaginer autre chose qu'un immense silence sur ce pays). Je cherchai en vain la moindre tache de verdure, un miroitement de grand lac ou de fleuve. Il se peut qu'au soir grandisse sur ces terres, en même temps que se colore la lumière, une douceur que le jour a chassée et qui revient au crépuscule. Le Fabien de Saint-Exupéry aurait sans doute choisi les heures qui précèdent la nuit pour survoler l'Anatolie : « Les collines, sous l'avion, creusaient déjà leur sillage d'ombre dans l'or du soir. Les plaines devenaient lumineuses, mais d'une inusable lumière : dans ce pays, elles n'en finissent pas de rendre leur or, de même qu'après l'hiver, elles n'en finissent pas de rendre leur neige. »

Mais les plaines d'Anatolie, à l'heure où nous les avons aperçues enfin dans toute leur immensité, ne rendaient aucun or : il s'y consumait seulement des étendues sans fin de cuivre, et le soleil était déjà trop haut pour qu'une seule ombre restât encore. Très loin sous moi, je devinais confusément de pâles réseaux dessinés par des vallons desséchés, le trait incertain et les ramifications d'une rivière couleur de terre, des collines arides dont l'uniformité des teintes écrasait les reliefs, ou la ligne un peu plus claire d'une piste qui allait se perdre à l'horizon. Aucune ville, aucun village n'étaient visibles. Il y avait sur cette Anatolie que je découvrais une fantastique absence de vie, ou plutôt, une longue crispation des collines et des plateaux qui retenait toutes les manifestations d'une très ancienne histoire.

Pas un détail n'apparaissait et pourtant je ne pouvais m'empêcher de scruter sans cesse ces étendues. J'avais l'impression que nous volions au dessus d'un vaste feu : l'air était brassé, creusé, soulevé par de grands courants. Son agitation contrastait avec l'im-

mobilité des steppes rouges. L'avion tombait dans les trous d'air, tremblait au contact de nouvelles couches, remontait, basculait brusquement. Il y faisait chaud et lourd. Le calme moelleux des longs-courriers était bien loin.

Nous nous trouvions sur une ligne intérieure, et pour nous, c'était le commencement de l'inconnu, du nouveau. Ce n'était certes pas encore l'Aventure, celle dont on rêve quand encore tout en éloigne, mais il nous semblait enfin nous diriger vers elle.

Elle réside d'abord dans « quelque chose de différent » que l'on tente de vivre, non de regarder, et l'inconfort de cet avion était déjà une manière de participer à un événement différent. La magnificence du spectacle que les vitres étroites nous laissaient apercevoir ne pouvait qu'en grandir l'importance. Nos rêves avaient déjà souvent construit des Anatolies fabuleuses, des Marches Orientales bien au delà des récits qui nous les décrivaient. La réalité, bien qu'elle fût autre, ne nous décevait pas. Et nous ne doutions pas que le pays kurde, plus à l'est encore, vers lequel nous conduisait cette Anatolie, posséderait les mêmes richesses.

Celui que peu à peu nous avons imaginé, avant d'être un pays à découvrir et à connaître, fut d'abord et surtout le prétexte de fiévreuses démarches qui finirent par occuper tous nos loisirs. Deux mois auparavant seulement, à Paris, Olivier Welti et moi avons décidé de passer nos vacances dans les montagnes du Kurdistan. Nous hésitâmes un peu : nous ne disposions que d'un mois pour le voyage et les délais de préparation nous semblaient bien courts. Nous savions tout ce qu'il y avait à faire, seul le temps risquait de nous manquer. La technique de l'expédition légère est aujourd'hui bien connue. Il est devenu rare de trouver un objectif qu'aucune expédition n'ait déjà exploré, les divers moyens de voyager vers un massif lointain, puis d'y séjourner, ont tous été éprouvés, mais il n'existe pas de « manuel de la parfaite petite

L'ANATOLIE

expédition ». Le seul moyen efficace d'organiser une pareille entreprise est de s'y consacrer entièrement¹.

Nous en parlâmes à des amis, et bientôt un petit groupe se trouva constitué pour aller séjourner dans le massif du Cilo Dag, en Turquie orientale. Non que le nombre des participants ait été fixé dès le début : dans l'organisation d'un tel voyage, tout n'est pas toujours définitivement connu, et même il n'est pas rare que jusqu'au dernier moment, on ne soit pas encore certain de pouvoir partir.

Il fallut, après avoir formé l'équipe, résoudre les problèmes matériels propres à toute expédition, et surtout obtenir les renseignements existant sur le Cilo Dag, écrire aux groupes qui nous y avaient précédés, prendre contact avec les alpinistes turcs et tenter, au mieux, d'organiser notre arrivée à Van, dernière ville importante sur le chemin du massif.

Il n'y avait là, bien sûr, rien d'insurmontable. Notre but étant de constituer une « expédition légère », nous étions bien loin des difficultés que l'on rencontre pour aller gravir les hauts sommets des grands massifs lointains. Tout s'organisa de la manière la plus classique qui soit : la Fédération Française de la Montagne nous prêta du matériel, diverses firmes acceptèrent de nous donner des produits alimentaires à titre publicitaire, le docteur Ruysen, de Toulon, et sa femme furent promus médecins de l'expédition : ils n'en étaient pas à leur premier voyage et j'avais déjà pu, en d'autres circonstances, apprécier leur habileté. Gilles Bruneton, d'Aix-en-Provence, photographe professionnel, était chargé du reportage. Il est de ceux qui ne savent pas réaliser de mauvaises photos, et, contrairement à ces montagnards qui tout l'été « mitraillent », il n'eut pas à trier laborieusement les quelques clichés épargnés par la sur- ou la sous-exposition.

A la fin, sans que nous puissions savoir exactement pourquoi,

1. On trouvera en fin d'ouvrage des indications sur cette « technique de l'expédition légère » et sur nos préparatifs.

— certains soirs, tout s'effondrait, notre savante organisation s'effritait, il nous aurait fallu un, deux mois de plus et la dernière semaine approchait —, à la fin, nous sommes partis. Nous n'avions pas tout prévu, mille incidents pourraient survenir et désorganiser en partie notre voyage, mais il semble qu'en pareille circonstance une sorte d'inertie, proportionnelle à l'importance du projet et aux efforts consacrés, force le mécanisme de l'expédition tout entier à ne pas s'arrêter, parfois même malgré lui. L'essentiel est de partir, ensuite on ne sait plus si ce sont les participants qui entraînent l'expédition ou celle-ci qui ne les lâche pas. La montagne, d'abord dans les courses difficiles, puis à travers la technique des « premières », m'avait déjà enseigné ce principe. Il se vérifia une fois encore.

... Les steppes rougeâtres continuaient de défilé sous nous, tremblantes de chaleur, images imprécises transmises par l'air brûlant, et qui vers l'horizon devenaient mirages peuplés d'eaux imaginaires. A Malatya, sur l'aéroport, le goudron des pistes fondait et collait aux semelles. La ville, au loin, s'incrustait dans la terre, se consumait avec elle. Plus à l'est, à Diyarbakir, nous ne sommes même pas descendus de l'avion. Tous accablés, nous attendions on ne sait quel miracle qui nous délivrerait de cette fournaise. Et d'ailleurs, qu'aurions-nous pu faire d'autre qu'attendre?

Plus loin, l'air est devenu plus transparent.

Le bruit des moteurs grandit et l'avion prend lentement de l'altitude. En dessous, ce n'est plus un pays de plaines et de vallons. Le relief s'accroît. Il y a maintenant de profondes vallées, de longues crêtes entaillées par des ravins, et qui au lieu de fuir sous l'avion comme les plateaux de l'ouest, semblent de plus en plus monter vers nous. J'aperçois sur certains versants des ombres patientes qui se laissent mener par le soleil, des reflets accrochés par la lumière à des rivières ou des étangs. L'indifférence majestueuse que semblent avoir toutes les terres aperçues de haut, et que jusqu'ici la chaleur m'a cachée, apparaît à nouveau. Les collines devenues montagnes



L'ANATOLIE

attendent de reprendre une longue marche. De hautes falaises se sont hissées jusqu'aux lignes de faite pour, elles aussi, attendre et, immobiles, contempler de lointaines contrées qu'il leur importe peu de ne jamais atteindre. On devine sur toutes ces pentes et ces sommets un long, un calme frémissement de bête vivante, prête à quelque grande action. Et pourtant, les couleurs n'ont pas changé, elles laissent toujours transparaître la même obsession de la pierre sèche et de l'herbe enflammée par le soleil. L'Anatolie, haussée de plus en plus vers le ciel, y gagne un peu de vie, mais sans rien perdre de son visage minéral. C'est une vie autre que celle prise au contact de l'eau : celle plus dure, plus tenace, plus lente, qui anime les pierres nues.

Des taches de neige apparaissent, incongrues sur un paysage aussi désertique. Très loin, vers le sud et vers l'est, des cimes blanches étayées par de hautes parois de roche sombre s'élèvent au dessus des premiers massifs. Les Ruysen et moi ne les quittons plus des yeux. Nous avons appris sur des photos à reconnaître les formes du Cilo Dag et nous voulons nous convaincre que notre massif est là-bas, devant nous, le plus haut, le plus abrupt, le plus lointain.

On trouve ainsi dans les voyages des jours où chaque nouvelle vision, au lieu de s'ajouter à la précédente, l'efface ou la masque complètement. Les montagnes nous ont fait oublier les plateaux et quand le lac est apparu, elles ont perdu leur importance. Il y a eu une dernière crête, une pente qui descendait vers l'est, puis, brusquement, mon regard a découvert une étendue d'eau, séparée des terres qui la bordaient par une ligne fine et précise. Qu'après tant de sécheresse, l'eau pût ainsi revenir si soudainement, c'était peut-être là le miracle attendu. Les sommets s'écartaient vers le sud et le nord, le lac, peu à peu, s'élargissait, et notre avion entrait dans l'espace que les eaux s'étaient réservé pour être plus proches du ciel.

D'abord, il a hésité, a infléchi légèrement sa route pour suivre la rive — et j'ai cru qu'il nous serait encore longtemps donné d'admi-

rer cette présence simultanée des versants ocre, mouvementés, et du miroir bleu-vert que formait le lac — puis il a basculé sur la gauche et s'est engagé résolument au dessus de l'eau. J'ai retrouvé cette émotion toujours ressentie à l'approche d'un lac dans un pays de montagnes, et qui vient peut-être de la soudaine apparition d'un ordre différent au milieu des pentes et des ravins. En avion, il s'ajoute l'émerveillement devant la finesse du dessin inventé par le rivage et que l'œil, soudain, découvre entièrement. Pour nous, il y avait plus : la présence d'une eau que nous avons presque oubliée, les images fraîches qui, dans notre esprit, prenaient la place de celles des campagnes anatoliennes, la brusque substitution d'un bleu calme, teinté de vert, aux couleurs fauves, brûlantes des heures précédentes.

Tout relief disparu, il devenait impossible d'évaluer notre altitude. Il semblait que nous volions à quelques mètres seulement de la surface. Les rives s'éloignaient sans cesse davantage, et j'imaginai que nous étions en train de nous perdre sur un lac qui ne cesserait jamais de s'élargir, que nous allions voler des jours et des jours encore sans rejoindre une seule terre, et qu'à la fin, eau, ciel, espace, tout se confondrait et se refermerait sur nous... Mais les montagnes se sont imposées à nouveau. Par dessus les brumes qui nous cachaient la rive nord du lac, a surgi le lourd cône de neige et de rochers du Süphan Dag.

« Regarde, toubib, un quatre mille ! »

Nos voisins nous observaient d'un air curieux : ils ne comprenaient pas pourquoi l'apparition d'un peu de neige réussissait à nous sortir de notre torpeur. La vision n'a pas duré. Un instant, il n'y a plus eu que les deux plans identiques du lac et du ciel, avec entre eux l'apparition presque irréaliste du Süphan Dag. Puis l'avion a viré et nous avons brusquement senti qu'il perdait de l'altitude.

L'eau s'est rapprochée. La rive est réapparue, quoique encore lointaine, hors de portée de l'appareil, semblait-il. L'avant de celui-ci me cachait l'endroit vers lequel nous nous dirigeons et je ne comprenais pas d'où surgirait, au milieu d'une telle étendue d'eau, la piste

L'ANATOLIE

sur laquelle nous allions atterrir. Puis nous avons survolé d'immenses roselières qui nous séparaient du rivage. L'avion continuait de voler parallèlement à celui-ci, et les roseaux défilaient sous nous, de plus en plus serrés, si proches qu'ils devaient frôler les roues.

La terre, toujours lointaine, se rapprochant, s'éloignant, puis revenant vers nous sans jamais nous atteindre, les roseaux se répétant à l'infini, l'avion qui, volets sortis, vibre de toute sa voilure, comme impatient de sentir sous lui la brusque cristallisation de ces marais qui ne finissent plus, la grande ouverture du lac à gauche, la terre aride et plate à droite, des roseaux, des milliers de roseaux privés de terre, l'avion qui descend toujours, cette eau si proche que l'on attend de la toucher enfin, le frémissement de la grande étendue verte qu'il faut imaginer creusée par notre sillage, les roseaux confondus par la vitesse, et brusquement il y a eu un long ruban de ciment posé à même les marécages, et sur lequel roulait enfin notre appareil.

Ainsi le voyageur qui choisit de venir à Van par les airs découvre-t-il le lac bien avant de connaître la ville.

Les bâtiments de l'aéroport sont perdus sur une large plaine d'alluvions qui, à l'est, s'élève doucement vers les premières montagnes. Un vent frais nous accueille : nous sommes à 1 700 mètres d'altitude, et la température contraste avec celle des escales précédentes. Un ciel immense et bleu qui, durant tout notre séjour, ne changera jamais, monte au dessus du lac et, bien au delà de Van, va se perdre dans les montagnes et les plateaux : à une saveur plus légère de l'air, à un tranchant du vent qu'il n'avait pas à Ankara, nous comprenons que les sommets ne sont pas loin. Et c'est d'abord pour eux que nous sommes venus.

Il n'y a eu aucune formalité. Nous sommes descendus sur la piste et là, au milieu des gens venus accueillir les voyageurs, nous avons attendu que l'on amenât les bagages. Avec inquiétude, je me suis mis à chercher « les autres », à qui nous avions donné rendez-vous. J'ai rapidement fait le tour des bâtiments : pas un Fran-

çais n'était là. Il n'y avait aucune raison de nous inquiéter, peut-être étions-nous attendus à Van même. Mais je me souvenais parfaitement d'avoir fixé notre rencontre à l'aéroport. C'était là un point important : toute l'expédition en dépendait. Elle ne pouvait se dérouler normalement qu'à partir du moment où nous serions tous réunis. Pourquoi personne n'était-il venu à notre rencontre?

Un autre problème est bientôt venu nous détourner de celui-ci. Les bagages ont été amenés près d'une camionnette et deux employés ont commencé de les charger pour les transporter à Van. Bien que l'un d'eux expliquât, pour autant qu'il nous fût possible de le comprendre, que sacs et valises pourraient être retirés au bureau des Lignes Aériennes Turques, les Türk Hava Yollari (THY), ce fut une véritable foire d'empoigne : chacun voulait retrouver son bagage, donnait à l'employé un ticket que celui-ci ne vérifiait même pas, et bientôt il n'est plus resté sur le chariot que quelques sacs que curieusement personne ne réclamait. Le toubib et sa femme ont reconnu les leurs et s'en sont emparés. J'ai vite découvert que le mien n'y était pas. Je n'en ai été qu'à moitié surpris.

Trois jours plus tôt, à Orly, l'avion qui m'emmenait vers une escale à Rome avait dû faire demi-tour par suite d'ennuis mécaniques. Dans la cohue d'un aéroport submergé de vacanciers, j'avais obtenu par miracle un nouveau billet pour Ankara. Je n'avais eu le temps que d'embarquer, avec l'espoir bien mince que mon sac suivrait. Il fallait bien pourtant qu'il arrivât à Van, puisqu'il contenait tout mon équipement alpin. Je comptais sur la large étiquette que l'employé d'Air France y avait fixé pour qu'il parvienne à destination. Et puis, je n'avais pas eu le loisir de beaucoup penser à ce problème. A Ankara, je m'étais mis à sa recherche : mais en vain. Là, on m'avait assuré qu'il était perdu. Ailleurs, il m'avait été dit qu'il arriverait à Van. Ailleurs encore, on m'avait conseillé d'aller voir à l'aéroport. Mais je persistais, sans trop savoir pourquoi, à croire que tout s'arrangerait. C'était faire preuve d'un peu trop de confiance, sinon de candeur...

L'ANATOLIE

... Le vent continuait de glisser entre les campagnes arides et le ciel immobile. De l'autre côté du lac, des images de montagnes vacillaient dans de lointaines brumes. L'immensité de la piste toute proche, celle du lac et de la plaine, nous attachaient encore à l'espace d'où nous venions, et en même temps nous livraient brutalement à ce nouveau pays.

La foule se dispersait lentement. On nous a fait remarquer que l'autocar emmenant les voyageurs vers la ville allait partir. Personne parmi l'équipage de l'avion ou le personnel de l'aéroport ne pouvait nous aider. « Il faut aller voir à la ville, nous disait-on. Ici, nous ne savons pas. » Pour discuter, il m'aurait fallu trouver quelqu'un parlant l'anglais ou le français. Nous sommes partis vers Van. Tout n'était évidemment pas parfait : les Ruyszen et moi arrivions au terme de la plus longue étape du voyage, mais personne n'était au rendez-vous, et je faisais pour l'instant un curieux alpiniste : je n'avais sur moi que des vêtements de touriste et des chaussures de marche !

On se doute que tout a fini par s'arranger. Contre l'évidence, nous nous sommes retrouvés, et ceci pour être immédiatement pris dans un tourbillon d'occupations qui nous ont laissé peu de loisirs. J'ai passé des heures dans les bureaux des Lignes Aériennes Turques. Le propriétaire de notre hôtel, qui parlait quelques mots de français, est venu m'aider. J'ai fini ainsi par connaître parfaitement l'étroite salle encombrée, la table sur laquelle on buvait le thé à longueur de journée, au fond l'annexe où se trouvait le poste émetteur permettant de communiquer avec Ankara. Au directeur de l'agence et à son employé, j'ai exposé dix, vingt fois, le problème. « Tamam, tamam¹ », me répondaient-ils. Puis je m'apercevais qu'ils n'avaient rien compris, qu'il me fallait tout recommencer. Pourtant, ils avaient tellement l'air de vouloir comprendre, de vouloir m'aider, de vouloir faire que le sac arrivât !

« Tamam, tamam ! télégramme pour Ankara, et après, tamam !

1. En turc : assez ! oui ! d'accord !

- Quand y aura-t-il du nouveau?
- Demain.
- Nous partons bientôt !
- Oui, oui, demain ! »

Et le lendemain, il n'y avait rien, on allait faire tout ce que l'on pouvait, je pouvais être assuré que l'on prenait mon affaire à cœur, je n'avais pas à me préoccuper de tout cela, mon sac allait arriver... Quand j'ai eu compris que Van était bien loin d'Ankara, que l'employé n'aurait surtout pas voulu me déplaire en me disant qu'il n'y comprenait rien, que le directeur ne connaissait qu'une vingtaine de mots d'anglais avec lesquels il construisait les mêmes phrases infiniment répétées, qu'ils désiraient tous me venir en aide du plus qu'il leur serait possible, mais qu'ils ne voyaient pas pourquoi je ne pouvais admettre qu'un problème non résolu le jour même aurait encore mille chances d'être réglé le lendemain, lorsque j'ai compris que pour eux, l'important n'était pas tant de s'impatienter que de parler en buvant du thé, j'en ai pris mon parti. Mieux valait partir de manière certaine que d'attendre la problématique arrivée de mon sac.

Nous avons suffisamment de cordes et de matériel pour qu'il me fût tout de même possible de faire des courses, certains avaient apporté deux paires de chaussures, pour le reste, nous verrions bien. Ce que je perdais en confort, je le gagnais en tranquillité d'esprit, et je suis parti en montagne avec le plus petit bagage qu'alpiniste y ait jamais eu.

J'ai bien fait de ne pas attendre. Vingt jours plus tard, lorsque nous sommes repassés à Van, le sac n'était toujours pas là. Ni à Ankara, ni à Istanbul, ni même dans les dépôts d'Orly. Deux mois après, un soir, en arrivant chez moi, je l'ai enfin trouvé, accompagné d'une lettre d'excuses d'Air-France : il n'avait pas changé. Sous sa grosse toile bleue il cachait des souvenirs d'un voyage dont personne n'a jamais rien su. J'ai remarqué l'étiquette que j'avais collée à même la toile, et sur laquelle j'avais inscrit mon nom suivi de la mention : « Expédition française 1969 au Kurdistan. Van ».

L'ANATOLIE

Une inscription à l'encre rouge, tracée d'une écriture large et, me sembla-t-il, rageuse, barrait toute la feuille :

« *Kurdistan not existing, for your information.* »

Ainsi peut-on dire que nous sommes partis vers un pays de légende, et que nous avons peut-être été la première expédition à prendre pour but les montagnes d'une contrée fictive. Le Kurdistan, cela n'existe pas.

Alors, nous l'avons inventé !



A la manière des alpinistes, bien sûr, c'est-à-dire bien et mal à la fois. Il y a peut-être eu dans notre Kurdistan un peu trop d'images puisées dans nos rêves d'expéditions et non dans l'histoire même de ces contrées. Il est vrai que nos gestes ont commencé par dessiner montagnes et glaciers avant d'y placer d'un trait plus fin ceux qui les peuplaient depuis des siècles. Il est vrai qu'à la fin, nous avons cru partir plus riches de marches et d'ascensions que de phrases échangées avec ceux que nous avons côtoyés. Nous avons peut-être pu penser un moment que nous ne ramènerions que des récits de courses. A ceux qui ne comprennent que les mots d'escalade, nous avons parlé d'escalade. Mais il y avait plus : les sommets, les parois que nous avons cru faire nôtres, ne le furent qu'un temps ; les longeurs de corde, les prises, les itinéraires devinrent, en dehors des comptes rendus, peu à peu plus confus, fondus dans un seul souvenir émerveillé. En revanche, à notre insu, les Kurdes s'imposèrent et, à nous qui avions depuis des ans perdu dans les Alpes la possibilité, puis le pouvoir de connaître, avant les hautes terres, ceux qui vivent par elles, il fut donné en fin de compte de partir du Kurdistan avec des souvenirs où se mêlent encore aujourd'hui montagnes et montagnards. Ceux-ci ont pris jour après jour un relief grandissant, et avec eux leurs camps, leurs gestes, leurs visages. Ils ont été un peuple d'abord en partie caché par toute une poussière étincelante, faite de pierres, de neige, de ciel, et soulevée à grands

renforts de certitudes et de techniques. Puis ils se sont révélés lentement, quand est retombée cette poussière.

Sans doute y a-t-il eu, au cours de nos visites chez les Kurdes bien des détails qui nous ont échappé, peut-être par ignorance. Sans doute n'avons-nous pas tout connu, tout conquis : il y a encore sur les parois du Cilo Dag des itinéraires inexplorés. Mais « le seul voyage idéal est celui qui, laissant intacte la part du rêve, ne nous mène jamais à bon port¹ ».

L'expédition alpine, dans la mesure où l'on s'efforce de la bien concevoir, est une des bonnes façons de voyager. Si l'on court d'abord au sommet qui en constitue le but, il faut savoir ensuite le quitter assez tôt pour découvrir « le pays », descendre vers lui non plus comme des gens pressés, mais comme y descendent les eaux de la montagne, en passant dans chaque village, puis dans chaque bourg, et à la fin seulement, lentement, dans chaque ville. On se souviendra alors d'avoir déjà tout rencontré à la montée. Et ce que l'on se mettra à connaître, dans le même temps on le reconnaîtra.

J'ai connu Ankara avant Istanbul, Van avant Kayseri, les Kurdes avant les Turcs, les montagnes sèches avant les belles contrées qui voient l'Europe. La Turquie, pour moi, avant d'être la Corne d'Or, le Bosphore et Izmir, a d'abord été l'Anatolie, et l'ancienne Constantinople fut à la fin ma porte de sortie. J'ai eu la chance de découvrir ce pays par le même chemin que ses premiers et lointains envahisseurs, de connaître le montagnard avant le paysan, le paysan avant l'homme de la ville, et d'être ainsi initié comme A. Falk souhaiterait que nous le soyons tous :

« S'astreindre à plonger dans l'inconnu des lointaines campagnes avant de se laisser mystifier au contact des citadins. C'est « pourtant bonne façon de faire : les histoires ne doivent-elles pas se lire en commençant par le commencement² ? »

1. FALK [2].



2. A VAN

« Selon Moïse de Korhène, la véritable fondation de Van est due à Sémiramis. Frappée par la beauté des paysages de la région, elle fit venir d'Assyrie trente mille ouvriers qui édifièrent jardins et palais au bord du lac. Mais en fait le peuplement de la contrée remonte à des temps beaucoup plus reculés. L'Anatolie, et particulièrement l'Anatolie du Sud-Est, est l'une des régions les plus anciennement occupées par l'homme, le but pendant des siècles des vagues successives de nouveaux arrivants. Au XIX^e siècle avant Jésus-Christ, à l'ouest du lac de Van, émergea la première grande puissance qui allait modeler ces régions : celle des Hittites. Ce peuple contribua sans doute plus que tous les autres à l'évolution de l'Anatolie.

« Après l'effondrement de l'Etat hittite au XII^e siècle, Van devint — les ruines de Toprakkale semblent l'attester — le centre le plus important et peut-être même la capitale du royaume d'Ourartou. Celui-ci devait longtemps s'opposer à la pénétration des Assyriens en Asie Mineure. Occupée après 621, date de la chute de Ninive, par les Mèdes, puis les Perses, la région constitua au I^{er} siècle le centre du royaume arménien sous le règne de Tigrane le Grand.

« Van fut par la suite disputée par bien des puissances : les Romains, les Parthes, les Arabes, les Seldjoukides, les Turcs, les Persans s'en emparèrent tour à tour. Avant d'être définitivement turque, la ville fut occupée par les Russes de 1915 à 1917.

« A part la grande mosquée Sinaniye, œuvre de Sinan, le plus célèbre architecte turc, et l'ancienne cathédrale du XI^e siècle, la principale curiosité est la forteresse qui, entre le lac et la ville, se dresse sur un éperon rocheux long d'un kilomètre, haut d'une centaine de mètres. Elle domine la ville ancienne dont il subsiste deux mosquées d'époque ottomane. Au dessus de chambres funéraires creusées dans le rocher ont été construites de puissantes murailles dont les différentes assises se distinguent nettement : gros blocs de l'époque ourartéenne, murs arméniens, puis mortier et pisé plus modernes. Le rocher en maint endroit porte des inscriptions cunéiformes : plusieurs gravées par les rois d'Ourartou, et d'autres, trilingues (en babylonien, perse achéménide, et mède), rapportant les hauts faits de Xerxès. L'écriture n'en est pas tout à fait semblable à celle des inscriptions que l'on trouve dans les ruines assyriennes. Elle est dite arméniaque, car on pense que les Assyriens durent modifier leurs signes cunéiformes pour pouvoir représenter les dialectes arméniens.

« Vous trouverez à 25 kilomètres à l'est d'anciens monastères... »

Je ne sais qui parle ainsi. Sans doute ceux-là qui, dans les groupes en voyage, sont à la fois historiens, archéologues et savants. Ils surchargent les pierres, les ruines, les murs, les édifices, la moindre église, de dates et de millésimes, d'expressions difficiles et de styles, avec une ténacité proportionnelle à celle dont ont fait preuve leurs siècles et leurs années pour surcharger les monuments d'herbes et de poussière, quand ils ne les ont pas plus simplement fait disparaître. Et lorsque l'on écoute ces gens, on se souvient de les avoir déjà mille fois entendus : les noms propres, les chiffres changent, mais ce sont toujours les mêmes discours.

De toute façon, dans ces pays, les discours archéologiques expliquent-ils quoi que ce soit ? Les dates n'y font rien : sur ces grandes terres désolées, dans Van aux allures de bourgade, on imagine mal que les siècles et les civilisations aient pu passer.

Ces populations paysannes, trop souvent pauvres, semblent

n'avoir qu'un seul problème, celui de leur adaptation à une Réforme venue d'une Turquie de l'Ouest « au bout du monde ». Comment croire qu'elles aient pu un jour succéder à des empires dont on se souvient encore? Un Orient bien moderne traîne sur ce pays, fait oublier ceux qui affirment l'avoir vu « millénaire », et ramène toujours l'attention vers les hommes qui y vivent, et non vers les signes morts qui attestent sa longue histoire.

Si l'on revient à ces signes — ruines, fouilles, écritures taillées — ce n'est pas l'admiration qui naît, ce sont les mêmes questions toujours posées. Les vestiges évoquent, non une splendeur qui leur serait propre et qu'ils auraient conservée malgré l'écoulement des siècles, mais bien plutôt une splendeur lointaine, perdue à jamais, et dont les grands travaux dans la pierre nous ont toujours fait rêver. Importe-t-il vraiment d'étiqueter ces murailles et ces grandes salles taillées? Ne doit-on pas le faire qu'à la seule condition de vouloir reconstruire leur histoire, retrouver non ce qu'elles ont été, mais ce qu'elles ont vu? Et même, ceci est-il possible? Peut-on les imaginer comme de simples murailles, comme de simples dalles? Peut-être Camus a-t-il raison lorsqu'il écrit : « On ne peut pas « jouir... du monde tel qu'il est. Car il est recouvert maintenant « d'une couche épaisse d'histoire que son langage doit traverser « pour nous atteindre. Il en est déformé. Rien de lui n'est senti « pour lui-même parce qu'à chaque moment du monde s'attache « toute une série d'images de mort ou de désespoir¹. »

●

Nous n'avons cependant pas été les voyageurs parfaits échappant à toutes les embûches ethnologiques. Nous nous sommes tout de même laissé aller à quelques facilités. On nous avait dit que du haut de la Citadelle, le coucher de soleil était particulièrement beau. On ne nous avait pas menti.

1. A. CAMUS : *Carnets janvier 1942-mars 1951*, Paris, Gallimard, 1962, p. 118.

Nous dominions le lac. Il était immense, calme et silencieux. Le soir approchait, et la grande lueur rouge du ciel se reflétait tout entière. Au loin, derrière nous, les montagnes s'estompaient lentement comme si toute vie les quittait. Sur l'autre rive, le Süphan Dag apparaissait encore, trop fort pour que la nuit pût l'effacer. Près de nous, les ruines étaient aussi silencieuses que les grands espaces du lac, et tout à coup on se mettait à croire qu'elles taisaient de vastes secrets, des secrets venus des terres alentour, et dont la simple présence effaçait en nous le souvenir des hommes et de leur ville proche...



Notre visite à la citadelle a été courte. Le temps nous manquait. Van, avant d'être site archéologique, était d'abord la dernière ville importante¹ que nous rencontrions. Nous pourrions y régler nos derniers problèmes administratifs et matériels.

C'était aussi notre lieu de rendez-vous. Nous avions mis, cependant, toutes les chances de notre côté pour ne pas nous retrouver. Au lieu de nous grouper dès que possible, nous nous étions dispersés en utilisant sur les cinq mille kilomètres séparant la France du lac de Van, presque tous les moyens de transport possibles.

Seuls les Ruysen — André et Madeleine — et moi-même, qui ne disposions que d'un mois de vacances, étions venus par avion. Marie-Françoise Gay et Claude Blondot, eux, avaient choisi de gagner Istanbul, puis de traverser toute l'Anatolie en auto-stop.

Ils avaient le temps, peu d'argent, et tenaient à ce qu'avant notre séjour en montagne, il y eût pour eux un grand voyage. Ils partirent de France au milieu du mois de juillet et nous nous sommes demandé si nous les reverrions jamais. Le reste de l'équipe devait faire le voyage en voiture : Denis Regnaud, Solange Bernard

1. 30 000 habitants.

A VAN

et Olivier Welti formaient l'équipage parisien d'une petite Volkswagen. Ils comptaient, une fois l'expédition finie, continuer sur l'Iran. Jean-Raymond Abrial, sa femme Véronique et leur amie Joëlle Bellamy — l'équipe grenobloise — occupaient une deuxième Volkswagen, tandis que Gilles, sa femme Nicole et Marc Chabert — les Provençaux — voyageaient dans une ID 19 Citroën.

Je n'avais pas assisté au départ, qui avait eu lieu à Grenoble. Mais lorsque plus tard il a fallu décharger les voitures, j'ai compris de quelle ingéniosité leurs occupants avaient dû faire preuve pour y ranger tout le matériel et la nourriture de l'expédition. La place réservée aux voyageurs avait été réduite au strict minimum, et nous les avons souvent imaginés, recroquevillés, s'efforçant en vain de retenir les caisses, les sacs de tentes et les cordes que les secousses du voyage devaient sans cesse précipiter sur eux :

« Les vraies capsules spatiales !

— La poussière en moins, on s'y serait cru. »

Marc, lui, est toujours resté très évasif sur ces menus inconvénients. Il avait dormi : quelques heures de sommeil négligées, il ne savait plus quand...

... Le court trajet de l'aéroport à la ville a suffi pour me laisser imaginer le plus sombre tableau : je nous voyais déjà, les Ruyssen et moi, attendant en vain jour après jour l'arrivée des autres, Marie-Françoise et Claude perdus dans une lointaine campagne, les voitures accidentées, immobilisées ou roulant dans de fausses directions, l'expédition irrémédiablement compromise. Pendant ce temps, l'autobus entrait dans les premiers faubourgs, suivait de longues rues bordées de maisons basses et pauvres. Des femmes et des enfants que la poussière recouvrait aussitôt nous regardaient passer. Brusquement, à un carrefour plus animé près duquel s'élevaient quelques immeubles modernes, le car s'est engagé dans une large avenue bétonnée. Puis il s'est enfin arrêté devant un bâtiment orné d'une inscription : T. H. Y. Nous étions à Van, et je me demandais ce que nous allions faire. Nous sommes lentement sortis du car.

Au moment où j'ai posé le pied sur le sol, je me suis entendu interpeller. Je n'ai pas réalisé tout de suite ce qu'il y avait d'extraordinaire dans le fait que quelqu'un, au milieu de la foule, prononçât mon nom. D'abord, avec l'ingratitude dont on fait si facilement preuve en pareille occasion, j'ai trouvé cela normal : nous n'étions pas attendus à l'aéroport, c'est donc que l'on nous attendait ici. Comment n'y avais-je pas pensé ?

A l'étonnement des Turcs, qui ne comprennent pas tant d'exultation, je pose mon sac et je cours en riant vers une Marie-Françoise et un Claude que je reconnais à peine : ils portent les marques de quinze jours de voyage. Nous, nous n'en sommes qu'à notre troisième journée et nous n'avons connu que les sièges confortables des lignes aériennes. Ils nous entraînent loin de la foule. Nous parlons tous en même temps, posant des questions, écoutant à peine les réponses, riant, racontant, nous rassasiant enfin de discours et de nouvelles.

« Ça fait je ne sais combien de fois que nous venons à l'arrivée du car, dit Marie-Françoise. Nous avons essayé de savoir si vous étiez sur une liste de passagers, mais ils ne savaient pas. Encore un ou deux jours, et nous repartions vers le mont Ararat sans vous.

— Mais je vous avais donné la date et l'heure de notre arrivée !

— Je croyais me souvenir que c'était plus tôt qu'aujourd'hui.

— Depuis combien de temps êtes-vous là ? »

Ils se regardent en riant.

« Il y a une semaine qu'on vous attend...

— Une semaine ?

— Ça finit par être un peu long. Van n'est pas une capitale. »

Et ils continuent de rire, nous disant qu'ils sont heureux de nous voir, qu'ils ont envie de voyager à nouveau, que nous allons bientôt partir vers les montagnes...

« Les autres sont là ?

— Personne ! Vous êtes les premiers que nous voyons.

— Avez-vous demandé à l'hôtel ?



A VAN

— Nous comptons y aller après l'arrivée du car. »

Il avait été convenu que, quoi qu'il pût arriver, l'hôtel *Beskardes* — nous avions trouvé son nom dans un guide touristique — serait notre point de ralliement et notre adresse à Van. Marie-Françoise et Claude nous y conduisent et entament une longue discussion avec l'hôtelier.

Tout à coup, j'entends les voix de gens qui entrent : ils parlent français. La chance est avec nous : je reconnais la voix de Jean-Raymond, celle d'Olivier. Laisant là le préposé éberlué et ne comprenant rien à cette soudaine invasion, nous nous précipitons vers eux. Un instant plus tard, nous sommes tous installés dans les fauteuils du salon de l'hôtel, oubliant Van, l'Anatolie, l'employé qui veut savoir ce que nous voulons, les curieux qui déjà se pressent devant nous. Depuis quand sont-ils à Van ? Pourquoi ne se sont-ils pas manifestés plus tôt ? Pourquoi ne sont-ils pas venus à l'aéroport ? Mais ils arrivent à l'instant, ils demandent un peu de répit, et nous comprenons l'origine de cette poussière qui les colore comme des bonshommes de terre.

Dans le brouhaha, on décide de changer d'hôtel. « Ici, ils demandent vingt livres, explique Marie-Françoise. A l'hôtel *Bayram*, où nous sommes Claude et moi, le patron a baissé jusqu'à dix livres. Et il parle français ! »

Nous n'avons eu qu'à traverser la rue. Le préposé comprenait de moins en moins.

Grâce à son éloignement le lac de Van, sept fois plus grand que le lac Léman, commence tout juste à connaître les méfaits du tourisme. Ses eaux, chargées de sels par des sources sulfureuses, sont peu propices à la pêche. Une seule sorte de poisson y vit, qui n'apparaît qu'au printemps, aux embouchures des rivières, lorsque les eaux douces, gonflées par la fonte des neiges, viennent surnager à la surface. Par un phénomène curieux, les agglomérations situées

sur les rives du lac n'ont pas subi au cours des siècles les mêmes transformations que celles qui ont affecté de nombreuses villes en Turquie. En général, on trouve une évolution « en hauteur », chaque génération, chaque civilisation bâtissant sur les ruines de la précédente. Les maisons de terre détruites par les pluies sont parvenues à constituer au cours des âges de véritables collines sur le sommet desquelles vivent les populations d'aujourd'hui. En bordure du lac de Van, au contraire, par suite de l'élévation constante du niveau des eaux, l'évolution s'est faite « en surface ». Déjà au début du siècle, le lac s'étendait tous les ans et gagnait sur le rivage, contrairement à tous les autres lacs d'Asie. La célèbre île d'Aghtamar, à quatre kilomètres du bord du lac, n'était qu'une presqu'île. Les vieux quartiers d'Ercis, sur la rive nord, sont envahis par les eaux. A Van, toute la partie ouest des ruines de l'ancienne ville n'est plus qu'un marécage qui déborde au nord et commence à encercler la citadelle.

L'agglomération moderne s'étend plus à l'est. C'était en 1933 une petite ville orientale somnolente qui ne comptait que sept mille habitants. Depuis, d'importants travaux routiers, la construction d'un aéroport, la prolongation du chemin de fer jusqu'à Tatvan, au bord du lac, des liaisons régulières par bateau entre Tatvan et Van ont de plus en plus favorisé le développement de la région. Van est devenue ville importante, qui s'accommode d'une foule d'été en été plus variée.

En particulier, la route d'Iran n'étant pas loin, on prend vite l'habitude de voir défiler toute une faune d'explorateurs, souvent en herbe, aux yeux et aux joues brûlés par le soleil, emplis de récits fiévreux sur les routes du Proche-Orient.

Nous avons rencontré le solitaire aux cheveux fous, muni d'une seule petite musette; l'équipe héroïque entassée dans une vieille 2 CV Citroën, aux regards rougis par le manque de sommeil; les deux mécaniciens qui, dans leur camionnette, en transportaient une deuxième en pièces détachées, qui ne parlaient qu'en termes de soupape et de boulon, et sur les tôles du véhicule avaient fièrement

A VAN

peint : « Raid Bruxelles-Kaboul »; la famille globe-trotter dont la mère énergique parlait de siècles et de civilisations; le groupe éperdu qui s'étonnait qu'il n'y eût pas d'eau dans les chambres et s'indignait de ne point trouver un restaurant « digne de ce nom »; les deux filles seules et qui n'avaient jamais eu peur des Turcs; le touriste riche portant avec ostentation son appareil photographique et nous disant sa peur constante de se le voir voler; parfois, mais plus rarement, l'homme sauvage, lancé dans un tour du monde sans fin, travaillant quand il n'avait plus d'argent, riche de récits et d'anecdotes trouvées hors des routes; et même, tout à coup, surgis de nous ne savions où, deux jeunes Français, habillés de voiles et de soies, aux pantalons étroits, coiffés de bandeaux, le visage soigneusement fardé, demandant s'il y avait une chambre pour couple, et racontant qu'ils voyageaient à travers l'Asie.

Il y avait là tout un peuple d'Europe, errant, déraciné ou faisant semblant de l'être, rêvant à des pays presque imaginaires, écoutant avec avidité ceux qui en revenaient, se laissant conduire par toute une mythologie du voyage vers des Indes guère moins fabuleuses que celles qui firent partir Christophe Colomb. Et l'on pouvait sourire de voir ces gens garder avec orgueil sur la trame de leurs habits la poussière de pistes innombrables dont on se demandait, à force de récits où ne se mêlaient jamais que terres désertiques et montagnes arides, s'ils avaient une fois traversé quelque ville.

Tous, ils s'étonnaient. Ils nous sentaient des leurs par notre passion des voyages, mais aucun n'avait imaginé de rencontrer des alpinistes à Van. Que l'on y pût rêver d'autre chose que de l'Orient semblait à certains incongru. Nous rencontrant plus au nord, près du mont Ararat, ils auraient été moins surpris. Mais nous étions dans un pays de hautes collines désertiques, parlant cependant de chevaux, de portage et de camp de base.

Parmi tous ces voyageurs, un journaliste turc nous a présenté un étudiant français, grand garçon amaigri qui n'avait pas dû manger à sa faim depuis quelque temps. Tous deux revenaient de Bagdad.

Ils parlaient avec émotion des traces de la guerre laissées dans les provinces kurdes qu'ils avaient traversées. L'étudiant — nous l'appelions « le Français » — ayant appris que nous comptions aller dans les massifs montagneux proches de la frontière, nous a parlé à mots couverts de son désir de retourner chez les Kurdes d'Irak.

« J'espère y arriver par les montagnes. Je sais que c'est très difficile. Il vaut mieux qu'on ne sache pas trop mes projets. »

Il paraissait très excité, prenait des airs de conspirateur. Quand nous lui avons demandé si nous le reverrions :

« Je ne sais pas. Ce n'est pas sûr. »

Puis, baissant la voix, comme par peur d'être entendu :

« Il se peut que je ne revienne pas. »

Ainsi, le danger (car il y en avait vraiment, et nous avons su plus tard qu'il avait su y faire face) donne de l'assurance à certains, en même temps qu'une idée d'importance neuve.

... Hors de l'artère principale de Van, celle où sont la poste, les banques et le bureau des Lignes Aériennes Turques, on ne trouve que des ruelles de terre et de cailloux qui vont se perdre dans un labyrinthe de maisons basses et de jardins bordés de peupliers. Cette « grand'rue » porte évidemment le nom de Cumhuriyet Caddesi : la rue de la République. Mais si elle symbolise assez bien la modernisation de Van et de l'est de la Turquie, les foules que l'on y trouve n'ont, elles, pas beaucoup changé. De nombreux traits les rattachent encore à celles que découvrit à la fin du siècle dernier le Français Henry Binder. Déjà à cette époque, il notait la redoutable faculté des foules orientales à regarder l'étranger, où que ce soit, des heures durant, sans que rien puisse les chasser. « Nous avons pris nos précautions, écrivait Binder « lors de son séjour à Van, et combiné nos mouvements avec « Hamelin; et il nous faut juste sept minutes pour enlever l'appareil « du dos du porteur, le monter, prendre la vue, le démonter et le « remettre sur le dos de l'homme. Pourtant la foule a le temps de « venir; les hommes et les gamins semblent sortir de terre. Nous

A VAN

« sommes seuls en arrivant sur la place; en repartant, nous sommes « entourés de vingt personnes qui ne paraissent nullement sympathiques¹. » Autres temps, autres techniques, mais les mœurs, elles, restent identiques. La chambre photographique de Binder et de son compagnon intriguait les Turcs. Ce sera l'ID 19 qui aujourd'hui va les fasciner. A peine avons-nous décidé de changer d'hôtel et sortons-nous du premier, que déjà un attroupement se forme autour de la voiture. D'instant en instant, la foule grossit. Gilles a quelques difficultés à se frayer un chemin jusqu'à l'intérieur. Les formes et les lignes de l'ID 19, sa manière, à l'arrêt, de s'accroupir comme un félin, émerveillent : bientôt se trouve rassemblée autour de nous une foule telle qu'un policier doit intervenir : la circulation ne se fait plus, le carrefour le plus animé de la ville est bloqué !

Quand l'intérêt pour nos voitures a baissé, ce sont « nos femmes » qui sont devenues « objets » de toutes les curiosités. Elles comprissent vite qu'elles ne pouvaient s'arrêter dans une rue sans provoquer des attroupements. Notre entrée dans un établissement public était événement. Le seul remède aurait été pour elles le manteau long et le châle. Mais il faisait trop chaud. « Pour les gens d'ici, nous a expliqué un Turc, habillées comme le sont vos femmes, ou bien elles cherchent la provocation, ou bien ce sont des prostituées. » Et Marie-Françoise nous a raconté que Claude et elle avaient dû renoncer à l'auto-stop à partir de Kayseri : même sortis des villes ou des villages, à plusieurs kilomètres des dernières habitations, les attroupements autour d'eux étaient tels que les camionneurs auxquels ils faisaient signe ne les voyaient pas !

Evitant d'utiliser la voiture de Gilles, fuyant dans les rues la curiosité des badauds, nous avons entrepris d'organiser la suite de notre voyage. Il restait une inconnue. Les agences de voyage nous avaient renseignés sur toutes les routes menant d'Europe en Turquie orientale. Par nos prédécesseurs, nous savions beaucoup sur les

1. BINDER [29].

montagnes mêmes où nous allions. Mais la partie Van-Hakkâri avait toujours été, dans nos projets, un peu confuse.

A l'instant où nous nous sommes tous trouvés réunis, j'ai cru mesurer notre chance. Mais j'ai compris plus tard que nous étions plus favorisés encore : l'arrivée prématurée de Claude et Marie-Françoise, qui avait échappé à nos savantes planifications, s'est révélée providentielle. Ils avaient appris un peu de turc, s'étaient fait connaître de toute la ville. L'hôtel nous attendait. Quelques restaurants avaient été sélectionnés pour nous. Des contacts avaient été pris avec la gendarmerie et le service des ponts et chaussées, les deux grandes puissances locales. Chacune s'offrait à nous aider. Un ingénieur turc avait fait tant et si bien qu'un après-midi, le « chef d'expédition » a été appelé au téléphone par un professeur de français de Hakkâri, parent de l'ingénieur, parlant notre langue à la perfection et nous proposant son concours. (Nous ne devions jamais le retrouver, mais à force d'en parler à ceux qui par la suite nous ont aidés, ils se sont mépris et nous en ont trouvé un autre tout aussi efficace !)

Nous avons obtenu des recommandations auprès des autorités avec lesquelles nous aurions à entrer en contact. Et peu à peu, à force de réunions, de démarches, de visites, d'attentes, de marchandages et de discussions, à force de sourires, de thés et d'exaspération contenue — il fallait presque une matinée pour changer un traveller's chèque dans la seule banque qui les acceptait — peu à peu tout s'est agencé, comme un puzzle dont une à une nous trouvions les pièces : au fond de nous-mêmes, nous n'avions jamais douté qu'il en serait ainsi.

Il y avait un étrange plaisir à poursuivre parallèlement deux activités distinctes. D'une part, nous avions l'organisation à mener à bien, d'autre part, lorsque nous n'avions plus qu'à attendre l'issue de telle ou telle démarche, il me restait la possibilité d'oublier l'expédition et de me plonger dans la découverte de Van. Ainsi se sont construites autour de moi deux villes étroitement mêlées, rattachées par des objets et des événements dont chacun appar-

A VAN

tenait en propre à l'une sans que l'autre réussît à l'ignorer complètement.

La première a été la ville de la Cumhuriyet Caddesi, la ville administrative avec tous les appareillages de sa modernité. Ensuite, plus longue à se révéler, il y a eu une Van faite de détails dont j'ai accumulé les souvenirs. Dans les restaurants en planches, à la lueur de pauvres lampes, nous mangions le riz et le mouton grillé, le chichkebab, après lequel le patron nous offrait le thé. Nous achetions nos derniers vivres dans les minuscules échoppes des rues commerçantes. Puis je partais découvrir les quartiers où l'on travaille le fer, ceux où l'on trouve les garagistes. En allant vers le lac, je longeais de grandes cours couvertes de briques de pisé mises à sécher. Plus loin, il y avait des banlieues misérables qui s'étendaient jusqu'aux premiers marécages. Des gamins couraient, avec, à la main, l'éternel plateau de verres pleins, toujours oscillant et ne se renversant jamais. Des femmes chargées traversaient rapidement les rues. Dans les cafés, je voyais des hommes rêveurs ou absorbés par le tric-trac, attendant le soir. Au dessus de la Cumhuriyet Caddesi, un parc poussiéreux avait été aménagé en café. Il était inondé d'une musique criarde dont on s'imaginait qu'il faudrait de grands et terribles événements pour qu'elle cessât un jour. Le matin, après avoir acheté quelques pâtisseries, nous allions y déjeuner d'un thé et d'un yaourt. Le premier thé de la journée.

Le 4 août, tout se trouve réglé. Ou, pour être plus exact, nous décidons que nous pouvons partir. Nous possédons nos « lettres de crédit », nous connaissons les noms des personnes à rencontrer, le mieux est encore de gagner le plus rapidement la région de Hakkâri.

Dans l'après-midi, six d'entre nous quittent Van à bord de nos trois voitures. Ils ont pour mission de nous précéder là-bas, et d'y régler les premières formalités. Deux Suisses les accompagnent. Ils forment, avec leur voiture, l'avant-garde d'un groupe qui se rend aussi au Cilo Dag. Le reste de notre équipe prendra le car le lendemain avec quelques bagages.

Le 5 août, nous sommes levés tôt. Nous n'espérons certes pas que le car soit à l'heure. Mais qui peut savoir...

Nos sacs sont entassés près de l'étroite pièce qui tient lieu de « bureau des transports ». Les employés nous ont donné des tabourets bas et, dos contre le mur, nous buvons le thé matinal. Le soleil vient tout juste de monter au dessus des collines de l'est et, à cette heure, les rues sont encore emplies de fraîcheur. J'aimerais voir le lac, au loin, mais des bâtiments me le cachent. Je goûte lentement la brûlure du verre de thé contre ma main et je me demande quel genre de car va bien pouvoir apparaître tout à l'heure. Des enfants nous offrent des pâtisseries en anneaux, enfilées sur des bâtons. Des hommes passent, qui nous regardent avec curiosité. Le thé brûle les lèvres et le gosier. Je le bois à petites gorgées, comme si cela seul comptait maintenant. Une telle quiétude après l'agitation de ces derniers jours ! Je la savoure. Je ferme à demi les yeux : les taches de soleil que m'envoient les façades claires de l'autre côté de la rue s'irisent brusquement. Il ne me semble pas que je vais quitter Van. Pourquoi bouger d'ici, alors que j'y suis si bien ? Je pourrais rester, voir passer les jours, boire le même verre de thé brûlant, accepter enfin d'attendre chaque lendemain pour épuiser chaque jour. Je pourrais rester : cette ville n'est-elle pas maintenant ma ville ?

C'est là le privilège des voyages : éterniser la durée apparente de chaque étape. Je suis arrivé là il y a trois jours à peine, et j'ai pourtant l'impression de connaître Van depuis des mois, et peut-être même plus.



3. VAN-HAKKARI

Du voyage Van-Hakkâri¹, seuls surnagent des instants, des visions, des souvenirs brefs, dispersés dans le lent déroulement d'une même contemplation. D'eux seulement on peut à proprement parler. Pour le reste, fait plutôt d'impressions, il n'y eut que l'apparente monotonie de paysages toujours semblables, et pourtant sans cesse à découvrir. Avec peut-être aussi un certain étonnement : nous étions trop habitués à voir en Europe vivre la surface de la terre, s'écouler les eaux, rouler les vents, s'étendre les travaux de l'érosion, pour ne pas nous interroger sur ces pays immenses, secs, comme morts, et cependant creusés de ravines. Nous savions qu'en hiver ou au printemps, la pluie et même la neige dévastent les pentes, emportent de larges coulées de terre. Mais la chaleur et l'immobilité des journées étaient telles qu'elles paraissaient peser sur ces régions depuis toujours. Au milieu des pampas ou des savanes horizontales on comprend mieux : on voit un plateau sans fin, raboté, avec, comme seules cassures, celles creusées par les cours d'eau. On se dit tout de suite : c'est le vent, puisqu'il ne cesse de souffler. Mais nous étions loin des pampas et des savanes, et le vent n'avait pas la même continuité.

Au vrai, nous ne nous sommes à aucun moment formulé clairement notre étonnement. Nous n'en avions pas le temps. Le voyage s'était emparé de notre attention et la projetait de tous côtés comme aurait fait une houle toujours renouvelée. L'éton-

1. Hakkâri est l'ancienne Djoulamerg (Cölemerik) où séjourna Binder.

nement devenait émerveillement, et l'inconfort, menu inconvé-
nient.

Car si l'autocar reste le moyen le plus séduisant d'aller à Hakkâri, il n'est assurément pas le plus confortable. On y voit mal le paysage, on a les plus grandes chances de devoir céder sa place à une mère de famille et à ses enfants, et de se retrouver assis sur un tabouret dans l'allée centrale du véhicule. On ne s'arrête pas quand on le veut. On se demande si, à l'arrivée, les sacs placés sur le toit y seront encore.

En contrepartie, on dispose d'une longue journée pour vivre la vie du car : on découvre les villages où il pénètre dans un fracas de tôles, d'essieux et d'avertisseur, en touchant presque les maisons qui bordent les étroites ruelles. A chaque étape, on boit le thé, on mange, ou s'il y a un marché, on achète fruits et légumes frais. Et l'on finit par se prendre d'affection pour cette vieille machine surchargée, poussiéreuse, peinturlurée, qui passe près des ravins sans y jamais tomber, et se souvient de plus de kilomètres de pistes caillouteuses qu'on ne peut l'imaginer.

Le conducteur est seul maître à bord. Non après Allah, mais avec lui. Au dessus de sa tête, nulle indication sur les droits du passager, mais seulement une inscription en caractères arabes, reproduisant un verset du Coran. Là s'arrête le rôle d'Allah. Le ciel évoqué une bonne fois pour toutes, le conducteur mène la guimbarde à sa guise. Tout puissant, il traîne derrière lui un épais nuage de poussière, emplît les défilés des détonations de sa machine, dans les montées laisse croire à tout instant que la mécanique va mourir d'épuisement, et quand reviennent les plateaux ou les descentes, se retourne en riant, comme si la réussite n'avait tenu qu'à lui.

Sur le bord de la piste, que l'on soit à proximité d'un village ou que l'on se sache à des kilomètres de toute agglomération, des silhouettes se dressent et font signe, que la poussière engloutit aussitôt. Sans qu'on puisse le prévoir, le car s'arrête ou ne s'arrête pas. Quelques fois aussi, en rase campagne, alors que la route est déserte, un passager se met à crier : tout s'arrête encore, l'homme descend, puis le conducteur. On les entend parler, monter sur le

toit, décharger des ballots ou des paniers. Et l'on repart. L'homme et ses bagages restent seuls.

« Où va-t-il ? demandions-nous avec inquiétude. Pourquoi est-il descendu ? »

Mais personne ne s'étonnait. On nous montrait un lointain village, à peine visible sur les montagnes qui barraient l'horizon.

« Il habite là-bas ! »

Nous regardions, nous écoutions, mais nous gardions l'impression de tout un monde se construisant autour de nous sans que nous puissions le comprendre entièrement. Parfois nos voisins nous renseignaient, mais le plus souvent, il eût fallu trop de paroles. Et déjà il se passait autre chose.

Longtemps après notre départ de Van — nous avons vu passer de nombreux villages — une discussion s'élève entre le conducteur et quelques voyageurs. Bientôt le car s'arrête. Pourtant les gorges au fond desquelles nous roulons sont désertes. Nul chemin n'en part pour rejoindre un village de montagne. Les passagers descendent, puis se mettent à escalader les pentes qui nous dominent. Quand, à notre tour, nous sortons du car, tout le monde a disparu. Dix bonnes minutes vont passer avant que nous repartions.

Nous n'avons même pas à interroger notre voisin. Avec un large sourire, il nous montre une pomme, minuscule, qu'il s'apprête à manger :

« Il y a un pommier, là-haut. Le chauffeur ne voulait pas le croire ! »

Jusqu'au soir, nous avons vu le paysage hésiter entre la plaine et la montagne, et à la fin, assailli par les rochers, devenir montagne véritable.

Pour moi, c'était la première journée de voyage. Encore habitué à l'avion, je me trouvais plongé dans un pays plus vaste que je ne l'attendais. Deux cents kilomètres : d'abord, je n'ai pas pensé qu'il faudrait tant d'heures pour les parcourir. Puis je me suis aperçu que l'on ne pouvait compter en kilomètres et que même, plus simplement, il ne servait à rien de compter. Nous arriverions,

nous avait-on dit, en fin d'après-midi. Il ne nous restait plus qu'à nous laisser emporter. Nos mesures des heures et des distances étaient un savoir étranger que le pays rendait inefficace.

La région située entre Van et Hakkâri est une des plus désertiques de la Turquie. « Des villages rares, s'étendant à peine dans les campagnes avoisinantes. Peu d'eau malgré l'altitude et un climat rigoureux à cause de cette même altitude. Une densité de population particulièrement faible, près de Van, à peine dix habitants par kilomètre carré, dès que l'on s'en éloigne, un habitant au kilomètre carré », nous aurait dit... Mais une fois encore, les chiffres ne servaient à rien. Il suffisait de regarder.

Peu après notre départ, le car a commencé à s'élever sur de vastes coteaux dénudés. Puis la route est devenue piste raide, mal empierrée. Lorsque nous avons atteint le premier col, toutes les chaînes montagneuses qu'il nous restait à franchir se sont offertes à notre vue. De larges et hautes collines construisaient jusqu'à l'horizon une province de versants arides, de ravins poussiéreux et de plaines intérieures cernées par les pierrailles, et où la terre meurt dès que l'on s'éloigne de l'eau. Une eau si précieuse que les deux sources près desquelles passe la route ont été aménagées en véritables monuments : le car s'arrête, tout le monde descend, il y a tout autour la plaine immense, tremblante de chaleur, et l'on boit longuement cette eau jaillie d'on ne sait où.

Au milieu des pierres à nu et des herbes jaunies, j'ai d'abord senti une absence vague dont j'ai fini par découvrir qu'elle était absence d'ombre. Plus tard, à une brûlure du ciel et du sol confondus, j'ai cru retrouver les campagnes désertiques qui, depuis le Maroc, déroulent vers l'est, loin vers l'est, leurs couleurs fanées.

Il faut n'avoir jamais quitté les contrées de la Pluie pour croire que notre planète est tout entière la Planète Verte, comme Mars est la Rouge ou Vénus celle que l'on dit bleue. Il faut savoir plus que ce qu'enseignent nos propres pays : il y a des gens pour qui la terre est boue et poussière, qui moissonnent épis par épis, qui épargnent leur herbe et qui paraissent avoir oublié ce qu'est la pluie. Chaque

arbre a son prix, chaque branche, chaque ombre assaillie par le soleil. Hivers et étés tranchent comme des lames, et les hommes n'ont pas l'air d'avoir connu la douceur des arrière-saisons.

... Du col, nous sommes descendus sur Gürpinar, au croisement des routes de Van et de Gevas. Le bourg était à l'écart de la piste. Son emplacement n'avait sans doute pas changé depuis bien des siècles : il était simplement descendu d'une colline voisine sur laquelle nous apercevions des ruines « ourartéennes ».

De là, la piste nous a menés vers l'est par le fond d'une large vallée, puis brusquement, à Güselzu, a repris la direction du sud. Les restes d'un étrange château d'allure moyenâgeuse dominaient quelques maisons serrées sur le bord d'un torrent. De petites échoppes construites en bois s'avançaient jusqu'au dessus de l'eau par de longs et frêles pilotis. Tous les marchands nous appelaient pour que nous achetions leurs fruits. Mais il fallait déjà repartir, remonter dans le car, enjamber bagages et voyageurs, décider qui de nous occuperait le tabouret.

A l'instant où le car s'ébranle, un homme crie sur la place. Il vient de surgir d'un café et court vers nous. Il continue de hurler en turc des mots que nous ne pouvons pas comprendre. Le conducteur ralentit. Et tout à coup, nous le reconnaissons :

« Regarde ! le Français ! »

Nous ouvrons la fenêtre. Le car ne s'est pas arrêté. Olivier se penche à l'extérieur. Le Français court toujours et parle en même temps :

« Quand vous reviendrez en France, dites que vous m'avez vu et que je vais bien.

— A qui ? hurle Olivier.

— A Monsieur... (La réponse se perd dans les détonations du moteur.)

— Qui ça ? »

Le Français nous lance un nom, une adresse, puis semble s'éloigner toujours plus. Nous sortons du village avec dans la tête ce nom et cette adresse qu'il faut vite écrire et qui se mettent à

avoir une importance terrible, comme un adieu à quelqu'un en train d'attendre en France...

Au delà de Gûselzu, nous nous sommes engagés dans de nouvelles montagnes. Alors que le Cilo Dag possède de nombreux glaciers, les sommets restaient toujours aussi secs et dénudés : nous commençons à nous demander si nous le verrions jamais de la route. Après un second col, nous sommes descendus sur Baskale.

Cette petite ville, construite à flanc de coteau, domine une steppe immense, limitée à l'est par une chaîne montagneuse qui marque la frontière avec l'Iran. C'est une gigantesque cuvette d'herbe rase, emplie de vent et de soleil. Et l'on imagine que chaque habitant de Baskale doit à longueur de jour attendre le nuage de poussière soulevé par quelque armée d'envahisseurs montés sur leurs petits chevaux.

Un peu abasourdis par le voyage, surpris de trouver une plaine au milieu d'un amoncellement de sommets qui, vu du premier col, semblait n'avoir aucune discontinuité, nous descendons du car encore tout frémissant, répandant autour de lui une lourde odeur d'essence et d'huile mêlées.

Le soleil est maintenant haut dans le ciel. Les rues et la place sont presque désertes. La plaine est proche. Sa chaleur recouvre tout. Les rares passants cherchent l'ombre. Des hommes accroupis contre les murs attendent que vienne le soir.

Baskale n'a pas de limites naturelles. Il n'y a que la ville — quelques rues trop larges pour que l'on s'y sente abrité, la place d'où l'on domine le bas-quartier — puis, tout de suite, sans transition, les étendues de cailloux et d'herbes sèches, où se perd la trace imprécise de la piste du sud. Le car, peut-être, n'ira pas plus loin. Nous en serions à peine surpris.

Nous venons d'entrer dans la dernière bourgade, celle d'avant les steppes où les chemins s'effacent, où les montagnes qui bouchent l'horizon cessent de se rapprocher quand on voyage, et où l'air tremble tout au long du jour. Nous avons franchi tant de montagnes,



de défilés, de cols, que nous sommes maintenant « au bout du monde », à la frontière de terres inconcevables.

... Le car s'arrête ici le temps d'un repas : nous découvrons que nous avons faim. Le restaurant de la place est déjà envahi et le bruit des conversations y couvre une inévitable « musique de bistrot ». Le cuisinier nous emmène dans son antre pour choisir nos plats. Je me laisse emporter par le plaisir tranchant d'apaiser ma faim. Je mange, je suis loin, infiniment loin, parmi des hommes nouveaux, dans une baraque fraîche posée à même une plaine sans frontières qui nous sépare de ces pays dont nous avons si souvent rêvé.

Quand il apprend que nous sommes Français, le patron nous invite à « reconnaître » une musique choisie pour nous. Il n'arrête plus de rire, en nous disant « Français, Français ». Mais ni la musique, ni les voix autour de nous, ne nous permettent de faire honneur à sa chanson.

Au moment où nous retrouvons la place, un camion s'y arrête. Des hommes en descendent, claquent les portières, puis se dirigent vers le restaurant. Le dernier est resté en arrière, s'est immobilisé dans la poussière. Il regarde la plaine comme nous-mêmes l'avons regardée.

Quoiqu'il porte la casquette, le veston et le pantalon élimé des gens d'ici, l'homme ressemble de manière étonnante à notre Français de Van et de Güselzu. De plus en plus certains de le connaître, nous nous approchons de lui.

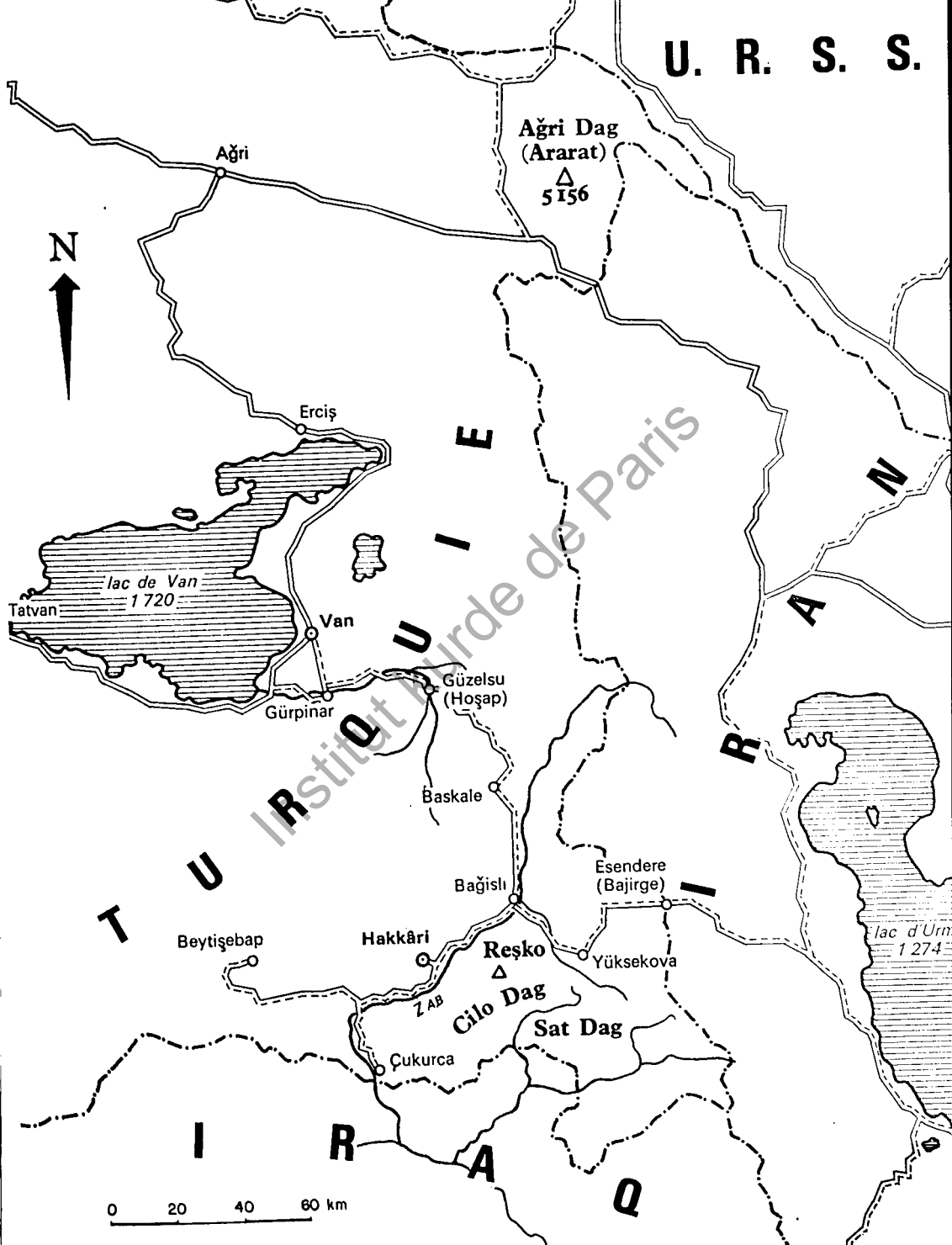
J'ai cru qu'il allait fuir. Et au même moment, je l'ai reconnu avec certitude. Je n'avais jamais remarqué à quel point la moustache lui allait bien : tous les Turcs et les Kurdes la portent, et l'on n'est homme là-bas qu'à cette condition.

Il nous voit et nous fait un signe pour nous entraîner à l'arrière du camion. Il prête presque à rire avec ses allures de conspirateur que nous avons déjà remarquées à Van.

« Excusez-moi, chuchote-t-il, en regardant de tous côtés. Je voudrais qu'on me prenne pour un Kurde...

— Tu parles kurde ?

U. R. S. S.



Ağrı Dag
(Ararat)
△
5156

lac de Van
1720

lac d'Urmia
1274

0 20 40 60 km



TURQUIE

VAN-HAKKARI

— Seulement un peu. Mais de loin, j'espère que mon déguisement fera l'affaire. »

Force nous est de convenir qu'il est presque parfait.

« Je crois avoir trouvé une filière pour aller où je voudrais aller. C'est peut-être dangereux. Je crois qu'il vaut mieux ne pas être vus ensemble. »

Déjà, il s'éloigne. Nous lui souhaitons bonne chance, mais il se ravise brusquement et revient vers nous :

« Avez-vous bien pris l'adresse que je vous ai donnée ce matin ?

— Oui.

— Pourrez-vous écrire ?

— Bien sûr.

— Alors je préférerais que vous écriviez à Mademoiselle... »

Nous recopions une nouvelle adresse.

« Veux-tu que l'on écrive aux deux ?

— Ce n'est pas la peine. Je vous laisse. Bonne chance au Cilo Dag. »

A Van, quand nous lui avons parlé de notre expédition, il avait admiré notre façon d'allier alpinisme et connaissance du pays kurde. Sans renoncer à son projet, il s'était intéressé au nôtre. Nous l'avions sans doute un peu envié d'aller plus loin que nous, de vouloir arriver là où nous ne le pouvions pas. Sa volonté de croire à l'Aventure nous faisait sourire. Mais il en vivait une bien plus totale que la nôtre et s'il y mettait trop de sérieux, cela importe peu. Parmi ceux que nous avons croisés sur la route de l'Orient, le Français reste le seul qui savait exactement ce qu'il cherchait, l'unique authentique voyageur apparu pour justement marquer les limites de notre propre voyage. Ne pas croire que l'on aura tout épuisé d'un pays lorsqu'on aura épuisé l'intérêt qu'on lui porte, c'est sans doute là l'essentiel. Et pour ne pas l'oublier, il convient, par moments, de connaître cet homme qui, pour une autre passion, aura parcouru les mêmes routes.

... Plus au sud, le paysage s'est une fois encore transformé. A l'extrémité de la plaine, de hautes montagnes bâties de glaciers sont apparues dans l'air tremblant. S'il s'agissait de « nos » montagnes, nous ne devions plus être très loin du Grand Zab. Cet affluent du Tigre est la plus importante rivière de la région. Alimenté par les glaciers, il coule même pendant les étés les plus chauds. Par le nord et par l'ouest, il enserre dans une large boucle de soixante kilomètres la totalité du Cilo Dag et du Sat Dag. Nous nous sommes plongés dans l'étude de notre carte, au grand étonnement des passagers assis près de nous : « A quoi ceci peut-il bien servir ? avaient-ils l'air de se dire. Le chauffeur connaît la route et Hakkâri viendra bien assez tôt. »

Plus tard, les sommets ont disparu. Nous étions au bord du Grand Zab et roulions dans des gorges profondes et étroites sur une route dominée par des pentes de schistes et de terre. Le vent avait cessé et le sol était recouvert d'une épaisse couche de poussière. Notre passage la soulevait jusqu'à emplir tout le défilé. Nous savions que parfois, dans cette région, les pentes s'écroulent, entraînant un car ou un camion, et le précipitant dans le Grand Zab. Mais le conducteur ne paraissait pas s'inquiéter. Allah n'était-il pas avec lui ?

« Il faut s'arrêter à un poste de gendarmerie avant Hakkâri, le Zab Karakol, nous avait expliqué Andrzej Mróz. Vous le trouverez facilement. De là, vous vous engagerez dans une vallée transversale. A gauche de la route vous verrez une passerelle suspendue qui permet de franchir le Zab, et à proximité, le poste de police. C'est dans un élargissement des gorges, vous ne pouvez pas le manquer. »

Mais la chose était moins simple : il n'y avait pas si longtemps que le gouvernement d'Ankara avait dû « soumettre » les tribus kurdes — quelques années auparavant, n'entrait pas dans ces montagnes qui voulait — et aujourd'hui, la surveillance turque était partout présente. A chaque point important de la vallée avait été installé un poste de gendarmerie.

VAN-HAKKARI

Nous avons tout de même tenté d'expliquer au conducteur ce que nous voulions. Nous n'avons rien compris à ce qu'il nous a répondu. Il a terminé par un simple : « Tamam. » Mais nous n'avons été qu'à moitié rassurés. Andrzej n'avait précisé ni la taille de la passerelle, ni celle du poste. Nous nous sommes mis à guetter l'apparition d'un pont, d'une quelconque construction qui eût les allures d'une installation militaire. La moindre bâtisse devint caserne, le pont le plus fragile celui-là même qui nous permettrait de franchir la rivière. Mais les kilomètres passaient et il n'y avait que des ponts sans bâtiments ou des maisons sans pont. Les voyageurs du car ont voulu nous arrêter au confluent de deux vallées. « Karakol, Karakol », répétaient-ils sans cesse en nous désignant un groupe de baraquements. Il y avait en effet un soldat à l'entrée, et un mât à l'extrémité duquel pendait un drapeau. Mais aucune de nos trois voitures n'était là. A proximité, sur le bord du Grand Zab, nous apercevions un chantier si important qu'Andrzej nous en aurait certainement parlé.

« A quelques kilomètres avant Hakkâri. » Mais comment savoir à quelle distance de Hakkâri nous sommes ? Le conducteur a-t-il vraiment compris ce que nous lui demandions ? Andrzej ne s'est-il pas trompé ?

Le car roule toujours. Au détour d'une large crête, un pont apparaît, plus loin, quelques maisons. Mais rien n'indique un poste militaire. Aucune voiture ne stationne à proximité. Le car continue. Il faut encore attendre. Et peut-être finirons-nous par arriver à Hakkâri, où le conducteur, avec un large sourire, nous dira que le bureau de gendarmerie n'est pas loin. Ou peut-être vaudrait-il mieux lui dire de nous arrêter n'importe où pour ensuite nous tirer d'affaire seuls...

Tout à coup, nous croisons quatre voitures : une jeep, et derrière elle — dans un éclair, nous les reconnaissons — une ID 19 et deux Volkswagen. Nous crions, nous gesticulons. Les voitures, qui viennent de passer, s'arrêtent. Notre conducteur a-t-il enfin compris ? Il s'arrête aussi. Les voitures reculent jusqu'à nous.

Nous descendons. On nous donne nos bagages, et le car repart avec, à ses fenêtres, une rangée de têtes curieuses qui nous regardent, en se demandant qui sont ceux-là à qui nous parlons maintenant avec tant d'exubérance. Dans la poussière qui monte de la route, nous rions, nous parlons tous. La chance serait-elle avec nous? Autour, il n'y a ni pont, ni poste de police. Mais au dessus des pentes sèches qui nous cachent le soleil, au delà du Grand Zab dont le grondement emplit le défilé, maintenant nous commençons de le croire, le Cilo Dag est à moins de deux jours de marche.

Institut kurde de Paris

4. AU BORD DU GRAND ZAB

En sortant du car, nous retrouvons brusquement l'agitation des jours précédents. On nous présente un homme corpulent, habillé à l'européenne comme les Turcs des villes de l'Ouest. Il parle un peu allemand et se tient près d'une camionnette de l'Administration. Ses compagnons lui obéissent. Marie-Françoise, toujours notre interprète, nous apprend qu'il s'agit de l'ingénieur en chef des ponts et chaussées et qu'il est prêt à nous aider dans la mesure du possible. Puis, prenant à l'écart ceux qui viennent d'arriver :

« Parlez-lui ! Il faut lui faire la conversation. C'est un personnage important. Il pourra sans doute beaucoup pour nous. Mais depuis ce matin je discute et j'en ai assez ! »

Ainsi nous a-t-il bien fallu parler, ou du moins nous faire comprendre pour l'essentiel. D'abord avec l'ingénieur, un peu plus tard avec les Kurdes, la langue turque s'est révélée la seule possible. Pour ma part, je n'en connaissais que quelques mots. J'avais heureusement acheté deux minuscules dictionnaires¹ dont les tranches se sont vite noircies. Ils sont devenus nos « armes » indispensables : l'un dans la poche arrière droite, l'autre dans la gauche : une poche français-turc, une poche turc-français. Et dans toute conversation, une habileté nouvelle : bien parler a bientôt consisté non en une facilité à s'exprimer, mais en une certaine rapidité à sortir le dictionnaire voulu. Une fois celui-ci en mains, venait la technique du « découpage » dont il fallut faire un réflexe : savoir choisir dans une

1. Dictionnaire Lilliput LAROUSSE.

phrase les deux ou trois mots essentiels ; en même temps qu'ils apparaissent, les chercher dans le dictionnaire ; en même temps qu'on les trouve, prononcer leur traduction et enfin, je ne sais plus comment, ajouter les gestes qui feront tout comprendre à l'interlocuteur.

... Après avoir chargé nos bagages à l'arrière de la camionnette, nous repartons vers le nord, dans la direction opposée à Hakkâri : le dernier groupe de bâtiments aperçus est en fait celui où nous aurions dû nous arrêter ! Notre intention est d'essayer de partir le lendemain vers le Cilo Dag et pour cela de nous procurer des mulets le soir même. Les autres ont passé la journée à Hakkâri. Ils ont obtenu auprès des autorités locales une autorisation officielle de nous rendre dans les montagnes kurdes. Ce papier, bien que non obligatoire, va nous permettre de nous présenter dans les règles au Zab Karakol. Quant aux mulets, plusieurs personnes en ont promis. Chacune s'est vantée d'avoir tous les pouvoirs nécessaires à la réquisition d'un nombre impressionnant de bêtes. En ayant accepté toutes les offres, n'allons-nous pas nous retrouver demain obligés de tenir plusieurs engagements ? Les autres, qui, malgré le peu de temps passé à Hakkâri, ont fort bien compris le crédit qu'il faut accorder à chaque promesse, me convainquent vite qu'il n'en sera rien. Au contraire, mieux vaut chercher sur place et tout de suite. Nous en parlons à l'ingénieur : il pense la chose possible.

Une heure plus tard, les marchandages commencent avec des Kurdes avertis de nos recherches...



Celui qui raconte se dit :

« J'ai parlé de l'avion, de Van la ville lointaine, de l'autobus pittoresque, des Grandes Terres. J'en arrive aux Marchandages. Pour moi qui les ai vécus, un après-midi et une soirée de discussions, cela ne s'oublie pas ! Mais, eux, ils savent déjà ce que j'en dirai. A quoi bon continuer ? Tant d'alpinistes ont connu la même scène, qu'il suf-

AU BORD DU GRAND ZAB

frait peut-être de dire : nos marchandages ? Ils évoquent en partie ceux de cette expédition qui..., et aussi les discussions racontées par..., avec à la fin, la même aventure... Alors ceux qui écoutent verraient un large torrent, une rive poussiéreuse, et là, assis par terre, des hommes parlant avec beaucoup de gestes et peu de mots. Celui qui est du pays se lève, dit très haut des paroles qui sonnent dur. Il fait un pas hors du cercle. Seul reste son verre de thé — car il y a bien sûr du thé. Mais son pas n'en finit plus d'être un pas hors du cercle. L'homme du pays fait semblant de partir.

« Cette scène imaginée par les auditeurs ne serait peut-être pas celle que j'aurais voulu évoquer. Mais elle surgirait une fois de plus dans leurs esprits. Et n'est-ce pas cela seul qui compte ?

« Pourtant, il doit y avoir derrière ces images qui reviennent dans chaque récit d'expédition, des couleurs, des formes, des gens à raconter, et qui n'ont existé que dans le seul instant où je me suis trouvé au milieu d'eux. »

... Dans une boucle du Grand Zab, sur un terre-plein poussiéreux, parsemé de touffes d'herbes sèches, le poste de police dresse quelques maigres baraquements. Partout autour les hautes pentes cachent une bonne partie du ciel. Le soleil, pourtant, semble chaque jour s'éterniser un peu plus à la verticale du fleuve. On ne trouve aucune ombre. Dès les premières heures de la matinée, la chaleur des pays de l'est se déverse au fond de cet entonnoir. Alors l'air ne bouge plus. Les vents cessent de descendre jusqu'à la route. Et dans le lourd embrasement d'heure en heure plus intense, l'eau du fleuve coule, portant en elle des rêves de fraîcheur qui n'atteignent jamais la terre battue du poste.

Celui-ci est en bordure de la piste. Un portail, une vague allée dessinée par deux alignements de cailloux, quelques plantes chétives, un mât pour les couleurs signalent seuls que les baraquements ne sont pas abandonnés. A l'intérieur, la pénombre est tiède, sent

le bâtiment militaire. Pour qu'elle soit fraîche, il aurait fallu construire des murs, un toit aussi épais que ceux de l'ancien caravansérail en ruines de l'autre côté de la route. Il abrite une source : c'est aujourd'hui son unique utilité. Lorsque vous pénétrez en vous baissant sous cette massive architecture, c'est comme si tout à coup le froid vous prenait, s'agrippait à vous. Vous vous apercevez que vous l'aviez oublié. Quand vous ressortez, vous vous étonnez de pouvoir supporter tant de lumière, et si brûlante.

On nous avait avertis : mieux vaut séjourner le moins possible au Zab Karakol. On s'y fatigue inutilement. La chaleur abrutit. Des mouches, venues des villages proches, tournent à proximité de l'eau et quand, vers le soir, l'ombre des grands versants descend enfin, les moustiques font leur apparition. Mais nous n'avons pu en partir tout de suite.

Les soldats nous ont accueillis, acceptant de nous servir d'intermédiaires auprès des habitants. Il aurait été sans doute préférable de pouvoir nous adresser directement à ces derniers. Mais il aurait fallu savoir où les joindre. L'autorité de l'ingénieur, puis celle plus fine et amicale d'un professeur d'Istanbul nous furent d'un grand secours. Celui-ci était connu dans toute la vallée. Nous l'avons d'abord pris pour ce professeur qui nous avait téléphoné à Van et dont les autres n'avaient trouvé aucune trace à Hakkâri. Mais il n'avait de sa vie enseigné dans cette ville et dirigeait un camp de travail pour étudiants. Il parlait néanmoins un excellent français et connaissait parfaitement les Kurdes.

Ceux qui arrivèrent pour passer marché avec nous obéissaient à un nommé Arhmed. Il était, nous dit-on, le plus qualifié dans tout le pays pour nous trouver des chevaux. Il est tout de suite devenu le personnage central de l'expédition. Et à travers les tractations nous avons commencé à découvrir celui qui, deux jours durant, allait commander notre groupe.

Non qu'il le laissât paraître. Arhmed était trop habile pour oublier qu'il vaut mieux demander, tout en laissant deviner les bonnes réponses. Il était kurde, « le nez long, mince, et souvent

AU BORD DU GRAND ZAB

un peu crochu, la bouche petite, le visage ovale et long. Habituellement de longues moustaches, la barbe rasée. Un regard perçant et résolu¹ ». Je ne sais plus si Arhmed avait le visage « ovale et long », mais pour le reste, il correspondait fort bien à ce portrait. La casquette et le veston en faisaient un citoyen turc. Mais il y avait chez lui quelque chose de nouveau, des attitudes, des expressions, des gestes, qui nous firent comprendre que nous avions affaire à un homme d'un autre peuple.

Sa manière de dire non, par exemple : un refus qui pouvait être indignation ou opposition, manière d'écarter ou récusation, désintéressement ou désaccord passionné. Le regard tourné vers le ciel, Arhmed levait la main droite ouverte, et, d'une voix profonde, grave, disait en tournant lentement la tête : « Yôk ! yôk ! » Il avait alors un petit regard qui revenait sur vous comme pour vous dire : « Ne me faites pas croire que vous me prenez pour un imbécile... » Et nous savions qu'il allait falloir recommencer toutes les discussions, non parce qu'Arhmed n'avait rien saisi de ce que nous voulions lui dire, mais parce qu'au contraire, il voyait très bien dans quel sens allait notre marchandage et qu'il voulait gagner. Arhmed souriait peu. Il nous sembla pourtant, à tort ou à raison, que nous nous étions fait un ami. Dans les discussions, il était âpre, son regard se durcissait. Dans le travail, — et pour lui, une fois les marchandages finis, le portage était un travail pour l'exécution duquel il s'était engagé —, il était sérieux. Les autres Kurdes obéissaient à ses ordres, et il les commandait comme quelqu'un qui sait ce qu'il faut faire et ce qu'il faut dire. Quand, à la fin, nous tombâmes d'accord, alors il se mit à sourire, il nous tendit sa large main de paysan, et but encore un verre de thé pourtant bien trop européen pour qu'il le goûtât vraiment.

En une autre occasion, j'ai vu sur son visage un sourire que je ne lui connaissais pas, presque enfantin, mi-ironique, mi-repentant. C'était au cours de notre marche vers les montagnes. Lui et ses

1. Bois [36].

compagnons avaient amené, avec les chevaux, une jeune pouliche qu'ils n'avaient pu laisser seule dans leur village et qui ne portait rien. La caravane avait pris de l'avance, Arhmed et la pouliche étaient restés en arrière, et je les suivais à faible distance. Depuis notre départ, il rêvait de la monter, et guettait une occasion favorable. Le chemin suivait un talus, en bordure d'un champ à l'abandon. Arhmed avait sans doute oublié ma présence. Je l'ai vu monter sur le talus, puis courir pour se mettre au pas de la pouliche. Elle avait senti que quelque chose la menaçait et accélérât son allure. De la main gauche, il s'agrippe à la crinière, de l'autre, il prend appui sur la croupe et d'un bond se retrouve vauté sur la bête, le bras droit maintenant crispé autour de l'encolure, les jambes serrant de toutes leurs forces les flancs de l'animal. Celui-ci, affolé, part à travers champs, fait brusquement demi-tour, escalade un talus et continue de galoper sur une large pente d'herbes et de rochers. Arhmed a roulé sur le côté. Il ne tient plus que par la jambe droite et la main gauche cramponnée à la crinière. Mais sa monture s'arrête net, et Arhmed est projeté en avant.

Je me suis dit « il va se faire éclater la tête ». Mais il ne devait pas en être à sa première chute. Il a fait une roulade, et s'est retrouvé debout, plus solide que jamais. La pouliche revenait au petit trot en l'évitant par un large détour. Arhmed est allé ramasser sa casquette. Il l'a époussetée soigneusement, s'est coiffé, puis a regardé en avant : la caravane était loin, personne n'avait assisté à la scène. Alors, il m'a vu.

Il a paru d'abord gêné, mais s'est repris. Il m'a souri, comme pour me demander le silence, d'un air de dire : « Ça peut arriver à tout le monde, non ? » Mais en même temps ses yeux brillaient plus fort. Il prendrait sa revanche. Ainsi était Arhmed le Kurde dont nous nous sommes mis à suivre les conseils.

On nous avait dit : « Ils discuteront jusqu'à pouvoir vous voler. Mais une fois le marché passé, vous pouvez compter sur eux, ils seront honnêtes. L'honnêteté, pour eux, est dans la parole tenue.



AU BORD DU GRAND ZAB

Voler serait plutôt une qualité : un homme doit savoir voler, et ne pas se faire voler. »

Nous parlions un jour affaire avec un Kurde, quand un soldat turc s'est approché. Il nous écoute un moment, puis brusquement prend la parole. Nous ne comprenons rien à ce qu'il dit. Il nous désigne notre ami kurde, et ne cesse de répéter le même mot : « Hirsiz ! Hirsiz ! » En même temps, il mime celui qui prend quelque chose. Nous lui demandons de parler plus clairement, puis nous consultons nos dictionnaires. « Voleur », veut dire le soldat. Mais nous ne comprenons pas plus. Pourquoi tient-il à nous signaler que l'autre est un voleur ? Devant notre étonnement, le militaire, d'un bras enlace les épaules du Kurde, et tous deux se mettent à rire aux éclats.

À notre tour, nous désignons le Kurde :

« Voleur, lui ?

— Oui, lui ! (Le soldat continue de rire.) Lui, voleur ! »

Et pour nous faire mieux comprendre, il s'empare de la casquette du Kurde qu'il coiffe de son propre calot. Des deux mains, il lisse deux grandes moustaches imaginaires, prononce quelques mots sans doute kurdes, puis fait semblant de dérober quelque chose dans la poche de son ami. Des gens se sont approchés. Ils se mettent tous à rire. Alors le Kurde se tourne vers nous et avec un grand sourire, nous dit à peu près :

« Oui, c'est vrai, je suis un voleur ! Et même, je vole bien ! »

Mais Arhmed nous inspira confiance. Pourtant, il nous tenait : il avait compris que nous étions pressés, et qu'en nous adressant à d'autres, nous perdriions plusieurs jours. Après avoir discuté pour simplement discuter, pour lui dire que nous savions à quoi nous en tenir sur son chiffre, force nous fut d'accepter son offre.

Il est assis. Il s'incline vers nous, nous regarde fixement.

« Tamam, tamam », répète-t-il vivement. Puis il ajoute :

« Demain, ici, à midi, avec les chevaux.

— Dix ?

— Tamam, dix ! »

Il a employé le mot « hat » et nous ne comprenons pas bien s'il veut parler de chevaux ou de mulets. Nous préférierions ces derniers, sûrs, et portant plus. Mais Arhmed a l'air de vouloir nous louer des chevaux pour le prix des mulets. Nous devons pourtant nous fier à lui. Il s'est engagé à transporter tout notre matériel avec dix bêtes. Nous n'en savons pas assez sur les possibilités réelles de chaque cheval ou de chaque mulet, pour discuter encore. Je me tourne vers le professeur :

« Viendra-t-il demain à l'heure indiquée ? »

— Sauf empêchement, oui ! A l'heure juste, je ne vous le promets pas. Mais il viendra. Ensuite, faites-lui confiance ! »

Nous nous sommes installés pour la nuit, en entassant sacs et caisses à l'endroit même où avaient été arrêtées les voitures. Quand est venu le crépuscule, nous sommes longtemps restés à contempler les crêtes rocheuses que le soleil rougissait très haut au dessus des pentes. Elles étaient pour l'instant la seule partie visible de nos montagnes. La nuit est venue très vite, mais l'air est resté tiède avec des courants de fraîcheur qui maintenant parvenaient à quitter la surface de l'eau. Chacun s'est couché où il a pu. Au dessus de nous le ciel avait légèrement basculé et n'était plus celui des nuits dans les Alpes. A proximité il y avait le large bruit d'un torrent qui venait de « là-haut ».

Le lendemain, il a fait encore plus chaud. Nous avons attendu au bord de l'eau, puis dans la rivière même. Nous nous y trempions tout habillés : il ne fallait que quelques instants pour se retrouver secs. « Les femmes » ont tout de suite adopté une tenue de plage qui nous a fait craindre une réaction de la part des militaires. Nous avions eu trop de problèmes à Van pour ne pas être un peu inquiets. Mais « les femmes » surent faire leur conquête : ils se sont baignés avec nous, puis nous ont invités sous un abri de branchages à proximité du poste. L'un d'eux jouait d'une sorte de longue viole, les autres nous invitaient à nous joindre à leur danse. Nous étions amis : « Arkadas ! Arkadas ! »

Notre pays « au bout du monde », dont nous avons pu rêver

AU BORD DU GRAND ZAB

qu'il était « perdu et inexploré », enfin détaché des terres connues, s'est bientôt peuplé. Des camions, des voitures, des cars passaient, et emplissaient le défilé de poussière. Ils s'arrêtaient, des gens descendaient, venaient contempler ce campement inhabituel, ces femmes qui, sans peur du courant, et publiquement presque nues, se baignaient dans le Zab. Des personnes inconnues se présentaient, il fallait échanger des adresses, écouter de longs discours.

... En fin de matinée, nous confectionnons les charges. Il fait si chaud qu'il nous semble à peine possible de partir. Arhmed a pourtant dit que nous pourrions être au Cilo Dag ce soir, et nous voulons absolument y arriver. A midi, personne n'est là. Les heures passent. Les soldats ne savent rien. Ils nous répètent qu'Arhmed viendra, sans que nous puissions comprendre quand. Peu soucieux de quitter les abords de la rivière, nous attendons, guettant le premier détour de la piste, avec l'espoir d'y voir apparaître mulets et muletiers.

Vers trois heures, au moment où nous décidons de retourner tenter notre chance à Hakkâri, Arhmed et ses hommes arrivent enfin. Je ne sais ce qu'il nous explique. Une seule chose importe désormais : partir le plus vite possible.

Mais les Kurdes, non satisfaits de nos charges, les refont en partie. Les préparatifs se passent dans un grand désordre de cris, d'appels, d'attente et d'hésitations. A quatre heures, nous quittons le poste de police, accompagnés de cinq Kurdes conduisant non dix mulets, mais dix chevaux. Trois soldats viennent avec nous, et doivent, nous a expliqué le professeur, « nous protéger ». Nos deux amis suisses, eux, restent ici : ils attendent pour le lendemain ou le surlendemain le reste de leur expédition et ont demandé à Arhmed de revenir les chercher.

5. DANS LA VALLÉE DE DIZ

Une large passerelle permet de franchir le Grand Zab. Elle est le passage obligatoire entre les villages du Cilo Dag et la grande route de Hakkâri. Au delà, il n'y a plus qu'un étroit sentier tracé par les caravanes de chevaux, d'ânes ou de mulets. Au détour du premier contrefort, près du confluent de l'Avaspi et du Grand Zab, un bouquet de verdure cache une source où la coutume veut que l'on s'arrête. Sous des arbres plus touffus qu'à l'ordinaire, en contrebas d'un talus couvert d'une herbe verte et grasse, un creux sommairement aménagé en bassin laisse déborder une eau calme et transparente.

On s'accroupit sur le bord, ou l'on s'allonge à plat ventre, et tout alors disparaît : les montagnes brûlantes, le chemin poussiéreux, les ombres trop claires et chaudes, le grondement du torrent au fond des gorges. Il n'y a plus que cette eau silencieuse, à peine visible, et qui garde une fraîcheur oubliée. On approche son visage imprégné de soleil, et puis l'on se met à boire comme si ceci ne devait pas avoir de fin.

Les gens du pays s'arrêtent là comme, dans nos montagnes, certains vont prier dans quelque oratoire. C'est une habitude qu'il est vain de vouloir transgresser.

Pourtant nous perdions un peu plus de notre temps : nous venions tout juste de partir et déjà il fallait faire halte. Obsédés par nos problèmes d'horaires, nous ne comprenions pas que jusqu'à notre retour nous ne reverrions plus de tels ombrages, une herbe aussi verte, des ombres aussi fraîches. Non que le Cilo Dag manque

DANS LA VALLÉE DE LA DIZ

d'eau, mais sur les hautes pentes, c'est le pays environnant qui reprend le dessus. Et avec lui, le soleil.

Au bout d'un moment Arhmed a redonné le signal du départ. Nous avons définitivement quitté la vallée du Grand Zab. Nous n'avions qu'à suivre notre guide. Il prenait les événements en mains et ses ordres n'ont plus été donnés qu'en kurde. A tort ou à raison, toujours méfiants, nous avons décidé que certains d'entre nous resteraient en tête de la caravane, tandis que d'autres la suivraient en vérifiant le nombre des chevaux. Pour le reste, nous devions nous en remettre à Arhmed. Les bêtes lui obéissaient, et ne comprenaient visiblement rien au français, fût-il patois de campagne !

Il y avait fort à faire. Les chevaux connaissaient le chemin, mais il y en avait toujours un pour aller brouter dans un champ, boire au ruisseau ou plus souvent renverser sa charge.

Le cheval est un animal peureux. Au moindre bruit, au moindre caillou qui roule sous ses pas, il part droit devant lui, et galope jusqu'à se sentir hors d'atteinte de ce qu'il croyait être un danger. Dans ces occasions-là, on découvre que si l'humanité utilise le cheval depuis des milliers d'années, elle n'a pas pour autant résolu le problème posé par la fixation de la charge. Le cavalier cherche à ne pas tomber. La charge, elle, est inerte. Et elle finit toujours par basculer en tournant autour de l'animal. Dès que celui-ci se sent en déséquilibre, il s'affole. La charge tourne un peu plus, pend sous le cheval qui ne s'arrête qu'après avoir défoncé caisses et sacs de toile.

Notre première heure de marche a été entrecoupée de haltes incessantes qui nous ont fait bientôt croire que nous n'arriverions jamais. Le rebâtage des chevaux était toujours long. Pendant ce temps le reste de la caravane continuait d'avancer, et toute surveillance devenait impossible. Comment des Kurdes vivant depuis des générations dans ce pays de montagnes transportent-ils leurs marchandises sans les renverser, nous ne l'avons jamais su exactement. Nos sacs, prétendirent-ils, étaient mal faits. S'ils nous avaient donné des mulets, tout se serait peut-être mieux passé.

Peu à peu cependant nos haltes se sont espacées, les chevaux se sont calmés, et nous avons pu tout oublier au profit de cette marche qui, au détour de chaque contrefort, nous donnait à découvrir de nouveaux paysages.

Tout se déroulait comme nous l'avions espéré. Des chevaux chargés avançant en file indienne, des Kurdes marchant à pas rapides dans la poussière, des cris étrangers qu'ils adressaient aux bêtes, des pentes toujours plus hautes, une lumière de fin de jour lourde d'or et de pénombre tiède : c'était bien ainsi que nous avions imaginé notre marche vers le Cilo Dag. La montagne m'avait déjà souvent fait vivre l'exacte rencontre d'une action et du rêve qui l'a fait naître. Ce jour-là, il y avait la même conjonction. Toute fatigue oubliée, insoucieux des heures qui allaient suivre, de la nuit qui s'annonçait, nous regardions apparaître nos premiers sommets.

Le décor change rapidement. Aux larges versants occupés par des terrasses et des prairies, des ruisseaux bordés d'arbres, succède une vallée plus encaissée. Les parois se sont rapprochées. Le chemin les évite en traversant des pentes de terre croulantes et instables qui dévalent jusqu'au torrent. Il faut parfois le quitter, s'engager sur une vague trace, parce qu'à la dernière crue, les eaux ont emporté une partie de la pente. En d'autres endroits, la vallée se rétrécit jusqu'à n'être qu'un étroit ravin : le torrent a creusé un verrou à travers une échine rocheuse, et nous devons monter très haut, trouver une vire permettant le passage, puis redescendre pour éviter de nouvelles barres.

Nous passons parfois d'une rive à l'autre. Les ponts kurdes n'inspirent guère confiance. Depuis que Binder les utilisa, leur construction n'a pas changé, non plus que la manière dont les muletiers font passer leurs bêtes : « Nous traversons un pont bien « chancelant, formé de claies et de branches entrelacées... Les « hommes ont une singulière façon de tenir les bêtes dans les « passages difficiles : l'un tient la tête, l'autre la queue, de manière « à redresser l'arrière-train, dans le cas où le sol, sur lequel la bête

DANS LA VALLÉE DE DIZ

« pose le pied, viendrait à céder sous son poids¹. » Les ponts que nous franchissons sont recouverts de pierres plates sommairement posées à même les branchages. Les chevaux peuvent à tout instant poser un sabot entre deux dalles, s'affoler et tomber dans le torrent. Arhmed les fait traverser un à un.

Mais que pourrait faire en cas de chute, l'homme qui tient la queue? N'est-il pas plutôt là pour donner confiance au cheval?

Les villages que nous traversons sont vides. Seuls un vieillard ou quelques femmes sortent pour nous voir passer. Nous retrouvons l'architecture en terrasse des régions du nord. Au milieu des cours sèchent des alignements de briques en terre crue et, contre les maisons, des empilements de galettes de bouse et de paille utilisées comme combustible pendant l'hiver. Dès que nous arrivons à hauteur des premières constructions, nos trois soldats disparaissent. Ils reviennent avec des oignons frais arrachés dans les jardins, et du pain « emprunté » chez l'habitant.

Si les hameaux sont déserts, le chemin, lui, reste fréquenté. Des hommes, des femmes et des enfants descendent des fermes de la montagne. Ils arrivent en courant, s'arrêtent brusquement

I. BINDER [29].

On retrouve le même étonnement dans le récit plus épique de W.A. WIGRAM [44]. Après avoir vanté l'adresse des mulets, des moutons et des chèvres sur les chemins du Kurdistan, il écrit : « Quant aux chevaux, la « tradition veut qu'ils soient absolument incapables de marcher à travers « les défilés. Les utiliser pour un pareil voyage ! Personne n'y a jamais « songé, sinon quelques Anglais fous. L'entreprise a été réussie deux fois : « l'une par l'auteur, l'autre par un consul militaire de Van. Personne « évidemment ne montait les chevaux. En fait, chaque bête avait à sa « disposition deux hommes chargés de l'aider, l'un devant elle pour la « conduire, l'autre lui tenant la queue pour la maintenir sur le sentier « dans les tournants dangereux. On était ainsi assuré qu'au moment où, « dans un tel passage, la bête glissait, elle tombait non dans la rivière, mais « sur le chemin. Un homme, alors, lui maintenait la tête baissée pour « l'empêcher de se relever (c'eût été un désastre) jusqu'à ce que tous ceux « qui pouvaient l'aider fussent arrivés. Puis, au signal : « Prêts ? Enlevez ! », « le cheval effaré se retrouvait d'un coup hissé, soulevé comme un enfant, « et remis debout une fois de plus. Ils réussissaient ainsi à passer, mais en « y laissant des fers. »

quand ils se trouvent près de nous, puis nous regardent sans rien dire. Certains réclament quelques soins, comme si d'être étrangers nous donnait tous les pouvoirs de guérison.

Nous croisons parfois une caravane de mulets lourdement chargés, ou des hommes transportant du bois (c'est dans ces régions une denrée précieuse). Et ainsi, peu à peu, finissons-nous par découvrir sous le masque dur, sec, figé de ce pays, toute une tranquille activité, un va-et-vient de marchands et de paysans que ni la chaleur, ni la sécheresse ne semblent incommoder.

Plus tard les ombres, qui depuis longtemps avaient envahi les creux, se sont encore étendues, et ont fini par nous recouvrir. Très loin au dessus de nous, de hautes cimes rocheuses qui venaient d'apparaître — étaient-ce enfin celles du Cilo Dag? — se sont empourprées, seuls vestiges pour nous d'un crépuscule que les détours de la vallée nous cachaient. De grands courants froids, chargés de parfums d'eau, sont montés du fond des gorges et sont venus se mêler à l'air chaud que retenaient encore les pierres. Le dessin des parois proches est devenu moins précis, s'est perdu dans une nouvelle grisaille froide. La nuit approchait et, à l'avant de la caravane, Arhmed continuait de marcher comme si nous devions bientôt arriver. Aucun alpage n'apparaissait pourtant. Aussi loin que portât le regard, ce n'étaient que gorges et parois, et non les larges prairies dont avait parlé Andrzej.

« Ça s'appelle le plateau de Mergan. Vous verrez, au pied des sommets un large cirque tout en herbe, avec un ruisseau et un replat où mettre le camp de base. »

Pour l'instant, nous ne reconnaissons aucun des sommets espérés, il n'y avait pas de replat possible, et nous commençons à nous demander si Arhmed allait nous faire marcher toute la nuit.

Il faisait presque noir quand il décida le bivouac. Sous de grands arbres près du torrent, le chemin traversait le lit d'un ruisseau à sec. Nous nous sommes installés au milieu des galets et des graviers déposés par les eaux du printemps.

DANS LA VALLÉE DE DIZ

Nos trois Provençaux, Gilles, Nicole et Marc, doivent se souvenir que « ce fut une brave pagaille ». Les conséquences de notre départ précipité apparaissent à cet instant. Sur la berge du Grand Zab, les Kurdes ont largement « brouillé les cartes » : nos charges ont été modifiées, des sacs ou des caisses ont été vidés, leurs contenus mis dans d'autres sacs. Notre matériel de bivouac est maintenant introuvable. Pour ajouter à la confusion personne ne sait où se trouvent les lampes électriques, pourtant indispensables.

Arhmed a dû bien sourire de notre agitation. Lui et ses compagnons ont tiré de sous une charge un vieux sac de toile. Un peu à l'écart, ils se sont accroupis, et se sont mis à manger le pain et le fromage qu'ils portent toujours avec eux comme nourriture. Puis ils ont sorti quelques couvertures, et se sont étendus sur le sol : ils étaient prêts à dormir.

Les chevaux ont été déchargés et broutent quelques maigres herbes. Nos bagages sont dispersés à travers tout le campement. Nous décidons de les grouper pour dormir à proximité. En même temps, nous finissons par trouver un réchaud, une casserole, quelques vivres, des sacs de couchage, et lentement, tant bien que mal, notre bivouac s'organise. Un seau de miel s'est vidé dans un sac : il faut laver et relaver tout ce que celui-ci contenait. Quelques-uns préparent le repas, d'autres tentent de mettre le plus d'ordre possible.

Arhmed a fini de manger, et vient voir où nous en sommes. C'est pour pousser de hauts cris. Il nous montre alternativement le tas formé par nos affaires, puis les chevaux. Il grogne, parle à ses aides sans que nous puissions saisir ce qu'il veut dire. Il faut consulter les dictionnaires pour enfin comprendre : il voudrait que nous repartions avant le lever du soleil et se demande comment, en pleine nuit, nous pourrions reconnaître la charge de chaque bête. Nous réussissons à le convaincre que nous perdrons plus de temps à vouloir partir si tôt, et qu'il sera plus sage d'attendre l'aube.

... La nuit est tiède. Je me suis étendu sur mon sac de couchage, le visage tourné vers le ciel. Les montagnes autour de moi forment

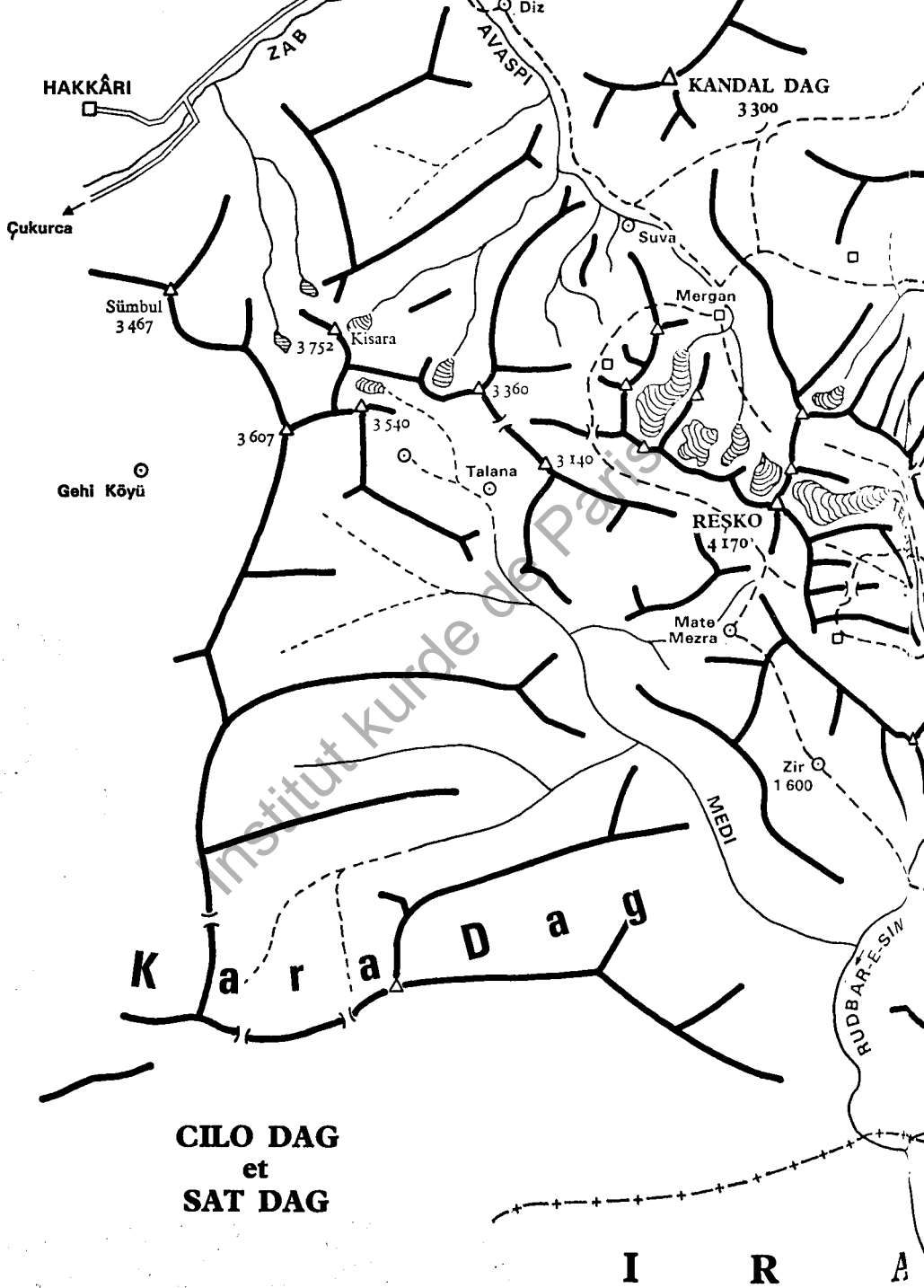
les parois noires d'un puits largement ouvert vers l'espace. A la fois très loin et très près de moi, les étoiles envahissent le fond plus clair de la nuit dans un immense glissement silencieux. Comme des pierres entraînées par un courant, ces terres sur lesquelles nous voyageons depuis le milieu du jour, je les sens qui participent au même mouvement. Immobile, respirant longuement les bouffées d'air frais qui roulent dans la nuit, et finissent par descendre vers nous, j'essaie de devenir terre, pierre, gravier pour être aussi emporté dans la grande rotation.

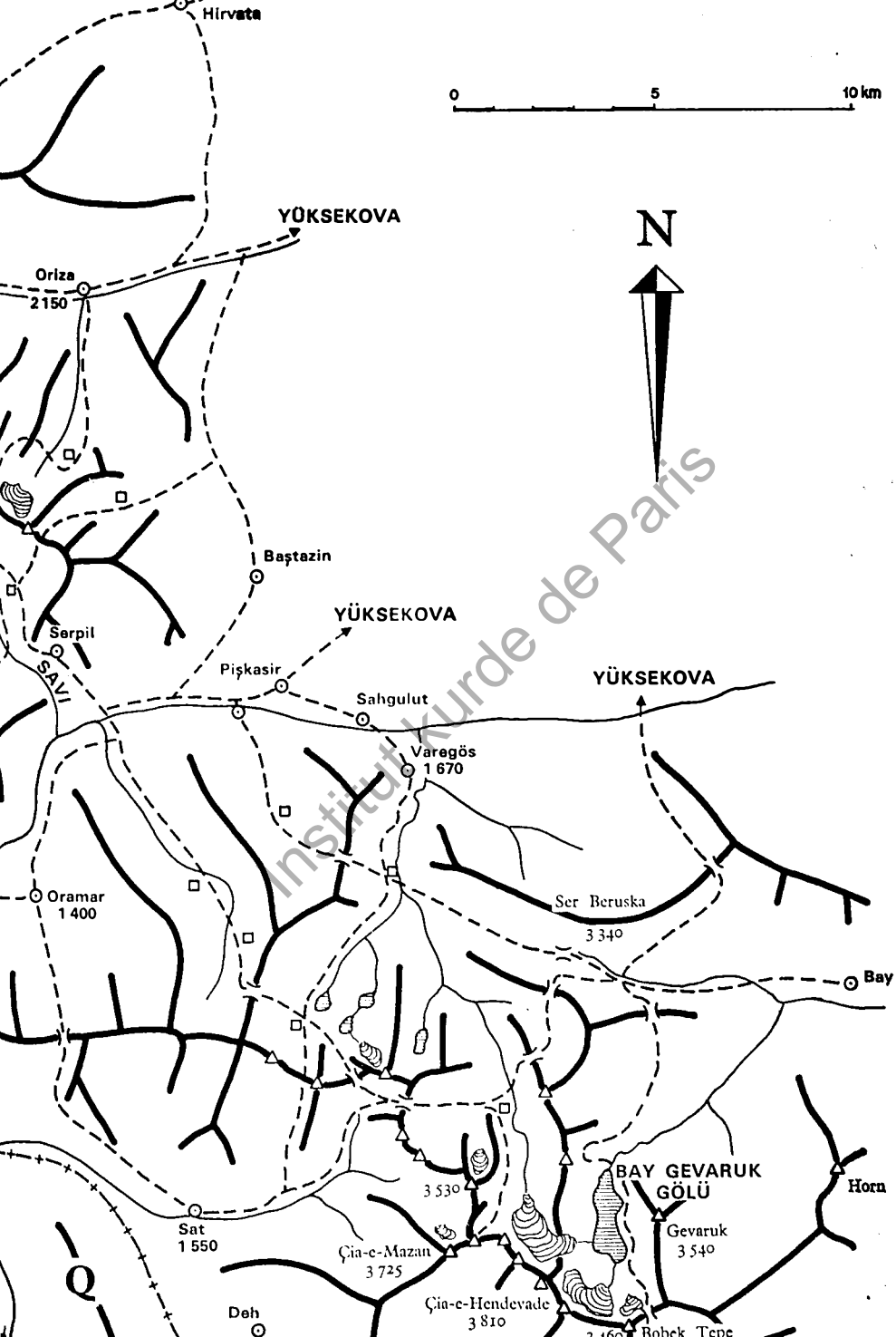
Malgré le grondement régulier du torrent, j'entends bruire les arbres : depuis quand ne les ai-je pas entendus ? Ces étoiles innombrables, ce torrent, ces arbres rêvant de forêts oubliées, cette brise venue des alpages et qui sent le glacier, pourraient être les détails d'une nuit sur une autre montagne. Mais ici l'inhabituel se mêle au familier : des chevaux bougent près de moi. Ils font rouler les galets, tirent sur leur longe et les arbres morts auxquels ils sont attachés craquent comme de vieilles constructions de bois.

Il y a dans l'air une odeur vague de vieux cuir et de transpiration, et ce goût de poussière qui monte encore du chemin. Quelques Kurdes, maintenant invisibles, discutent à voix basse. Je ne dors pas. Je ne dormirai pas avant longtemps. Il y a trop de cette nuit nouvelle, et pourtant comme retrouvée, pour que je puisse en m'endormant la laisser échapper. Et je pense de nouveau à ces hommes près de moi : ils ne savent pas gravir les montagnes comme nous le faisons et pourtant, ils sont plus montagnards que nous-mêmes. Plus proche des montagnes par un peu plus de simplicité : est-ce là la solution ? Déjà, les circonstances viennent de nous rapprocher d'eux comme nous n'avions jamais espéré l'être. Comprennent-ils qu'il y a une part de nous-mêmes qui cherche ici ce qu'eux, ils possèdent ?

Demain nous retrouverons le voyage, la poussière et la chaleur. Mais à cet instant seules comptent l'image imprécise des nuits de mon pays, la suffisance très simple de ma contemplation, la satisfaction paisible d'avoir voulu chacun des événements qui m'ont amené ici... Ces Kurdes, sommes-nous pour eux d'autres gens que







DANS LA VALLÉE DE DIZ

ceux qui paient et dont on accepte l'argent sans en chercher la signification? Pensent-ils à nous voler? Ce serait si facile. Si nous connaissions leur langue, nous parleraient-ils d'eux-mêmes, de leurs montagnes, des chemins qu'eux seuls savent suivre? Ce n'est pas sûr. Ils vivent peut-être depuis trop longtemps dans ce pays pour encore chercher à le retrouver dans les mots. Sans doute n'utilisent-ils rien d'autre que les paroles simples dites à l'ordinaire par ceux de tous les Hauts Pays.

Moi-même, que suis-je ce soir, sinon un homme heureux de n'avoir pour soi qu'un petit nombre de biens élémentaires, pourtant très vastes et que je redis ici : le ciel, les terres obscures, le ruisseau et les arbres, tous immobiles, comme indestructibles. « Ceux qui furent aux choses n'en disent point l'usure ni la cendre, « mais ce haut vivre en marche sur la terre des morts¹. »

Il fait à peine jour lorsque nous repartons. Nous découvrons dans l'air une fraîcheur de matin d'été qui nous fait accélérer l'allure. Laisant à notre droite une haute chaîne rocheuse apparemment inexplorée et détachée du Cilo Dag lui-même, nous parvenons enfin en vue de sommets parsemés de névés. Forment-ils l'avant-garde de la chaîne vers laquelle nous allons? Je demande à Arhmed de nous les nommer. Lui montrant la cime la plus haute :

« Quel nom?

— Cilo Dag.

— Tamam, mais Cilo Dag, tout ça ! »

En même temps je lui désigne d'un grand geste circulaire l'ensemble du massif :

« Tout ça, Cilo Dag?

— Tamam.

— Et ça? »

1. Saint John Perse, Chronique.

Je lui montre à nouveau le premier sommet.

« Cilo Dag », répond-il encore.

J'essaie d'autres sommets. Mais Arhmed n'en démord pas.

« Et le Resko, ici ?

— Tamam, Resko. »

Il me montre à nouveau le massif tout entier. Il est inutile d'insister. Il ne me reste qu'à attendre l'apparition du Resko : je suis certain de pouvoir le reconnaître.

Bien que le soleil soit déjà sur les crêtes, nous continuons d'avancer dans l'ombre. Le chemin est devenu plus escarpé, les gorges plus tourmentées. Les chevaux marchent difficilement, sentent la terre s'ébouler sous eux, et dans les parties raides, grimpent par à-coups, comme s'ils étaient entraînés en arrière. Dans un passage rocheux plus malaisé que les autres, il faut faire passer les bêtes une à une. La dernière hésite. Arhmed lui parle doucement, la flatte de la main. Rien n'y fait. Deux hommes se mettent à la tirer par la longe, deux autres la poussent. Mais ses sabots glissent sur la pierre et elle n'ose s'élancer. Quand enfin elle se décide, la charge bascule brusquement, la bête perd l'équilibre et s'affaisse en écrasant Arhmed. Immobile, la bouche écumante, elle tremble de tout son corps. Alors le Kurde qui vient de se dégager, saisit un fusil et se met à frapper les cuisses de l'animal à grands coups de canon. Le cheval bondit désespérément en avant, franchit le passage en traînant une partie de sa charge. Puis il reste là, toujours tremblant de peur, incapable d'avancer plus. Arhmed le rejoint, le libère des sacs encore attachés à lui et le conduit jusqu'à une partie plus facile du sentier. Le chargement est entièrement à refaire.

... Après un dernier village au bord de l'Avaspi — le village de Suva — la vallée s'est élargie. Bientôt sont apparues les premières pentes des alpages limitant le plateau de Mergan, puis le Suppa Düreck avec sa face nord et son grand névé sommital. Il y a eu au dessus des herbes, des images de glaciers et de moraines. Quand à son tour le Resko est devenu visible, notre excitation a été à son comble. La haute face ouest nous laissait déjà rêver à de longues



DANS LA VALLÉE DE DIZ

ascensions en plein vide, et nous ne cessions de nous arrêter pour la contempler.

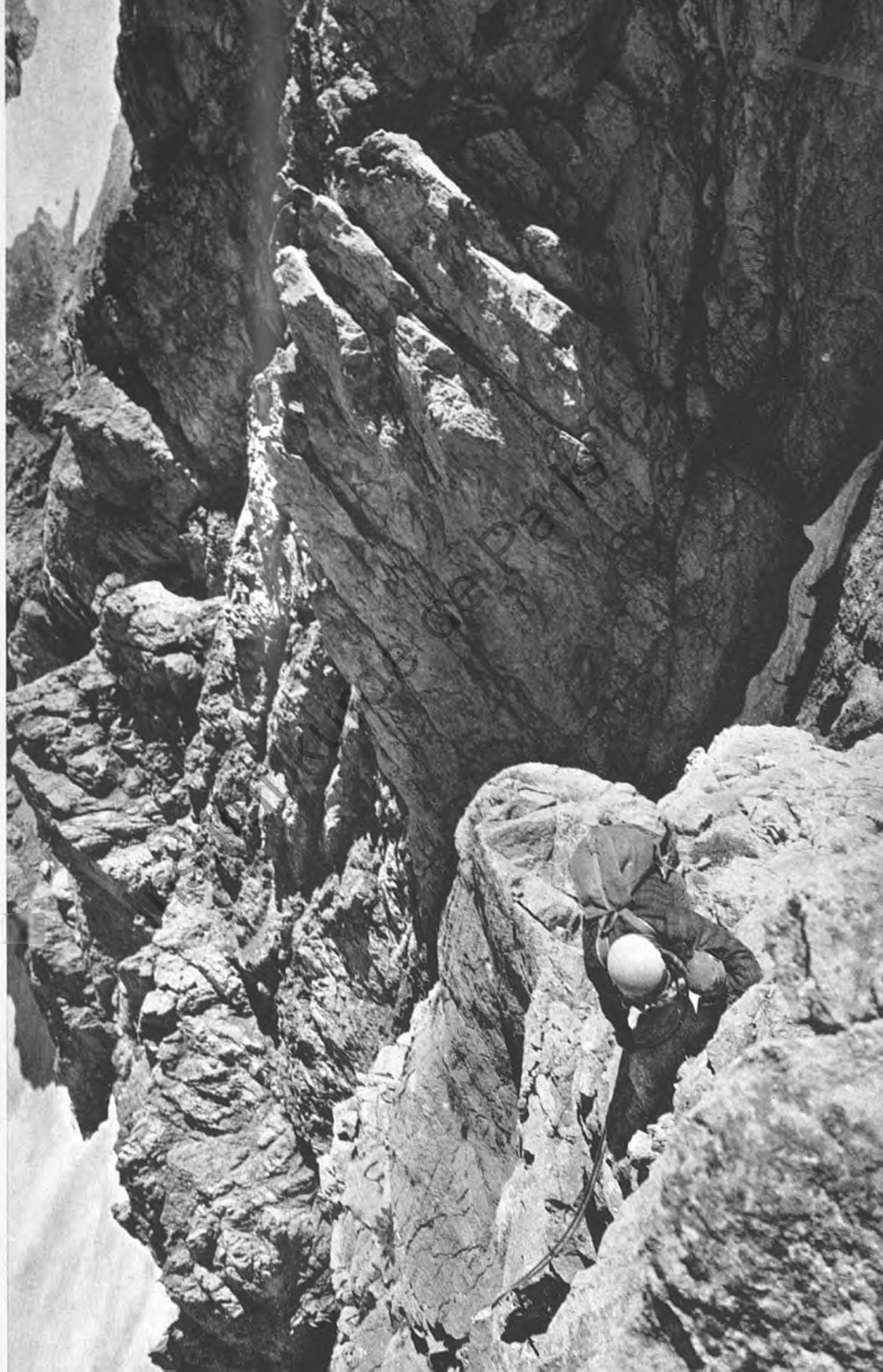
Chacun avançant à son allure, nous nous sommes bientôt trouvés dispersés tout au long du chemin. Je suis arrivé au plateau en fin de matinée. Sur une rive du torrent se dressaient les tentes noires d'un campement kurde. Sur l'autre, Arhmed et les muletiers s'affairaient autour des bêtes. Ils semblaient avoir décidé de l'emplacement du camp de base. J'ai cherché mes compagnons, mais aucun n'était visible. Il n'y avait là-bas que les Kurdes déchargeant nos bagages. Tout à coup inquiet, j'ai songé un court instant qu'au contraire « ils se partageaient un butin ».

Alors une forme se détache du campement et me fait signe. Je la rejoins. Un homme m'invite à pénétrer sous une tente. Sur le sol recouvert de tapis, je découvre un amoncellement de pain, de bols emplis de yaourt et de fromage frais. Dans un coin une femme fait cuire de la viande, tandis que « le maître de maison » verse du thé dans une succession de petits verres. Autour de ce repas, les « autres » sont assis, mangeant, buvant, riant, parlant à des Kurdes qui les observent avec de grands sourires. On me fait une place. Brusquement la faim est sur moi. Il n'y a plus qu'une seule chose : cette nourriture que l'on m'invite à prendre et que j'attends depuis deux jours. Peut-être y a-t-il une coutume kurde qui veut que l'invité touche à peine au repas qu'on lui présente. Nous ne nous en soucions guère. Rarement j'ai déjà éprouvé le même contentement à manger et à boire. Pour la première fois nous nous trouvons sous une tente kurde : peut-être ferais-je mieux d'observer ce qui m'entoure ? Mais ceci viendra plus tard.

Je me lève, sors sur la terre battue du campement. Là-bas nos guides ont presque fini de décharger les chevaux. Plus près de moi, des fumées montent dans l'air clair et font trembler les immenses parois dressées au dessus des glaciers. Nous sommes enfin arrivés et livrés à nous-mêmes.









4. Cirque ouest du Resko. De g. à dr. : Keskin Tepe,
Resko, Tepe Sirt (Bobek Tepe), Esmir Tepe





Institut K... © Paris



5. *Face ouest de l'Eslan*

6. *Muraille du Duvar Tepe ou Wandspitze*

Institut kurde de Paris

II LA MONTAGNE



7. *Vus du Göl Dag, la camp de base et le camp kurde
séparés par le torrent et dominés par les éboulis*

6. PREMIÈRES COURSES

Ce fut un séjour sans arbre. Les terres nues étaient à nouveau là avec, au creux du plus petit vallon, leur rêve d'immensité. Les vents qui les parcouraient gardaient intactes leurs images de steppes trouvées par delà les montagnes. Il n'y avait aucun bois pour les arrêter un instant et leur donner des parfums de forêts.

Pendant le jour, il manquait d'autres ombres que celles géométriques et lointaines des parois. Il revenait en nous une nostalgie de feuillages et de fraîcheur. Le soleil montait droit dans le ciel, et une lumière crue grandissait que la toile des tentes adoucissait à peine. Le soir l'ombre venait enfin, mais c'était celle de la nuit. Et il manquait un feu. Nous ne trouvions sur les pentes que de maigres buissons épineux qui, une fois séchés, brûlaient comme de la paille avec des flammes claires mais vite disparues, et ne laissaient aucune braise sous les cendres.

Nous nous serrions sous la tente collective, dans la lumière froide et immobile d'une lampe à gaz, et nous parlions sans trouver les grands silences que l'on a auprès d'un feu. Dehors il y avait une nuit de haute mer, sans forme attentive, sans bruissement. Entre les étoiles et nous le ciel était vide. Le torrent grondait depuis si longtemps que nous oubliions sa présence, et les rochers dans les prairies proches creusaient l'obscurité de trous noirs encore.

Avant de regagner nos tentes, nous restions quelques instants à regarder les silhouettes sombres des crêtes. Toujours debout, mains dans les poches, jambes écartées pour être mieux immobiles, nous écoutions nos voix se perdre dans la nuit. Du côté de chez

les Kurdes tremblait parfois une vague lueur de foyer. Mais c'était à de grands feux de branchages que nous rêvions.

Cette absence des arbres, nous ne l'avons pas tout de suite remarquée. Il y avait trop de choses à découvrir. La présence des sommets, leur apparente facilité d'accès nous ont plongés dans un nouvel enthousiasme. Nos regards revenaient sans cesse vers les parois pour y chercher des itinéraires ou des faces vierges. « Tu verras, m'avait dit Andrzej, en montant vers le Resko, à droite : une muraille haute d'au moins mille mètres. Aucune voie. Et il y en a pourtant je ne sais combien de possibles. » Mais il ne servait à rien de tout vouloir connaître le premier jour. Nous pouvions par jeu couvrir ces parois d'itinéraires imaginaires, seule leur approche nous en apprendrait les véritables possibilités.

... Lorsque nous sommes sortis de la tente kurde, le déchargement des chevaux était terminé. Arhmed nous attendait, visiblement peu désireux de rester plus longtemps.

« Tamam ? » a-t-il demandé, en montrant l'ensemble de nos bagages.

Nous avons rassemblé, puis compté les sacs : tous étaient là ! Il n'était pas nécessaire, pensions-nous, de pousser plus avant les vérifications. A quoi cela servirait-il ?

« Tamam ? répète Arhmed.

— Tamam. »

Mais il n'est pas satisfait. Nous n'avons jeté qu'un vague coup d'œil, et il veut plus. Du doigt, il nous désigne chaque sac, l'un après l'autre, puis nous redemande notre accord.

Nous revérifions, comptons caisses et piolets : il en manque un.

Arhmed interroge sans conviction ses hommes. Aucun n'a vu le piolet. Il ne nous reste plus qu'à croire en une vague chance qui nous le fera retrouver plus tard.

Nous payons Arhmed, il nous serre la main avec un grand sourire, nous lui promettons de faire appel à ses services pour la descente, et il repart vers son village.



vers Diz et
le Grand Zab

Avaspi Kolusa

Suva

3170

3130

2380

2440

3150

3120

2520

Dorma

2840

3160

Mergan
2 400

3360

3340

3360

Göl Dag
3 460

Gazra

Mirhamza
3 670

glacier du
Suppa Dürek

Elsan
3 700

3040

3770

Geniskaya
4 060

Suppa Dürek

3140

3900

Duvar Tepe

glacier
du Re

Esmer Tepe
3 900

Tepe
(Bobé
3

3150

Tura Davil

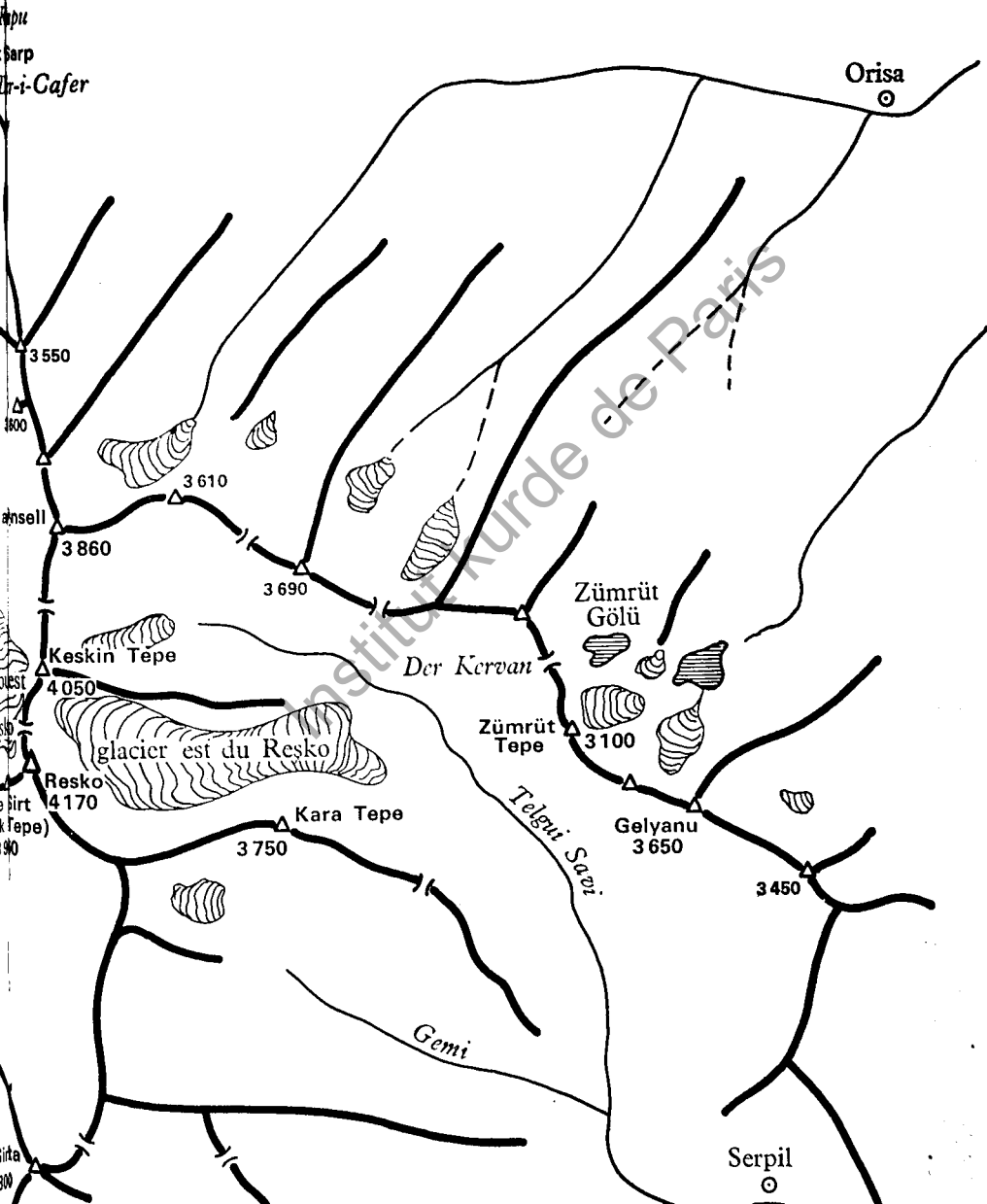
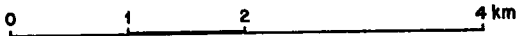
3400

CILO DAG

Medi

Mate Mezra

Nahira S
3



PREMIÈRES COURSES

L'après-midi qui a suivi a été consacré à l'établissement du camp de base. Nous ne nous sommes d'abord occupés que de l'essentiel. Les jours de repos qui suivraient seraient assez longs pour parfaire les rangements. Nous étions plus impatients de courses que d'installations.

Nous avons rapidement délimité les emplacements des tentes, chacun d'ailleurs agissant à sa guise. Nous les avons dressées et avons défini une première organisation du matériel. Puis nous avons étalé sur l'herbe cartes et documents.

Nous n'avions pas d'idée arrêtée sur la façon dont se déroulerait notre « campagne ». Nous pensions à de grands itinéraires d'escalade libre. Mais quant au choix de ces courses, nous comptions sur l'inspiration du moment.

Maintenant que nous étions au cœur du massif, nous disposions d'une grande liberté d'action. Mais nous devons organiser au mieux nos premières courses. De leur issue dépendrait toute la suite de notre séjour.

Nous voulions « attaquer » dès le lendemain. Il fallait trouver une ou deux courses ni trop faciles, ni trop difficiles, où nous fussions assurés de réussir. Elles nous permettraient de nous faire une idée plus précise de la topographie de la région, et du type de course que nous serions amenés à rencontrer.

Nous avons étudié les réalisations des expéditions précédentes et possédions un répertoire à peu près complet de tous les itinéraires existants. Le plus remarquable était l'inégale distribution de ces itinéraires dans l'ensemble du massif : sur certaines faces, jusqu'à cinq ou six, alors que d'autres parois, d'importance pourtant égale, étaient vierges. Les premières, pour la plupart, étaient proches du plateau de Mergan, les secondes, à quelques exceptions près, ne pouvaient être atteintes qu'au prix d'une longue marche d'approche. Toutes les expéditions s'étant installées, pour des raisons pratiques, à Mergan, il n'était pas étonnant que la partie la plus accessible du massif ait été d'abord reconnue. Mais cette logique n'expliquait pas tout, et en particulier, pourquoi la plus haute paroi de la

chaîne — celle du Duvar Tepe — quoique ne posant aucun problème d'approche, était encore entièrement à explorer.

Le plateau de Mergan est formé par un plan d'alluvions, qu'un verrou glaciaire retient au dessus de la vallée de l'Avaspi. Ses prairies, resserrées autour du torrent de Mia Hvara, se situent au centre d'un large fer à cheval ouvert vers le nord et constitué par les principaux sommets du massif¹. L'Elsan, ou Eckpfeiler (Pilier d'Angle), qui domine le plateau immédiatement au sud, partage ce fer à cheval en deux parties bien distinctes : à l'ouest le cirque du Suppa Dürek (4 060 m), occupé par l'énorme glacier nord du Suppa Dürek que retiennent les contreforts de l'Elsan et la masse tourmentée du Göl Dag²; à l'est le cirque ouest du Resko où convergent trois glaciers. Ce deuxième cirque est limité au sud par l'imposante muraille qui relie le sommet principal du Wandspitze à son sommet oriental³, et à l'est par les faces ouest du Resko⁴ et du Keskin Tepe (Berggeist). Le Mia Hvara prend sa source dans le cirque ouest du Resko. Un autre torrent descendu du Suppa Dürek vient le grossir au plateau de Mergan. Enfin, au nord et à l'est de ce dernier, se dressent une suite de petites parois et de piliers de roche rouge séparés en deux groupes par le Der-i-Cafer ou col de Cafer. Le groupe ouest comprend, entre autres, le Cafer Kule, une curieuse tour complètement détachée des faces avoisinantes, et déjà gravie par une autre expédition. Du Der-i-Cafer, la vue sur le massif est particulièrement belle. On le découvre dans son ensemble, en même temps que les grands plateaux du nord.

Compte tenu de cette connaissance générale du massif, le meilleur parti paraissait être le suivant : nous diviser en deux

-
1. Voir la carte page 84.
 2. Ce dernier sommet tire son nom d'un lac situé au pied de son versant ouest.
 3. Le sommet principal avait été baptisé Wandspitze par une expédition allemande. Pour parler de la muraille elle-même, nous disions (à tort) « la Wandspitze ». Puis nous avons rebaptisé l'ensemble Duvar Tepe.
 4. Le point culminant du massif (appelé aussi Gelyasin, 4 170 m).

PREMIÈRES COURSES

équipes, et choisir comme objectifs deux parmi les points d'observation du massif. Une équipe se dirigerait vers les parois du Deri-Cafer, l'autre vers un des trois sommets formant les extrémités du fer à cheval et du chaînon central. Ceci revenait à choisir entre le Maunsell, l'Elsan et le Göl Dag. A première vue, ce dernier était le seul qui nous offrirait une course répondant à nos exigences.

Il était entendu que chaque équipe devait inaugurer un nouvel itinéraire. Olivier et Denis tenteraient l'ascension d'un haut pilier de belle roche rouge au dessus du Cafer Kule. Solange, Jean-Raymond, Gilles et moi-même irions à la face nord du Göl Dag.

... Nous sommes assis sur l'herbe, penchés au dessus des cartes, des croquis et des itinéraires. La Turquie, le voyage, le portage, tout est oublié. Nous ne levons plus la tête que pour explorer les faces et les arêtes. Curieux de connaître ce que nous complotons, un Kurde s'est approché. Il ne paraît pas surpris. Il doit avoir déjà assisté à de semblables scènes. Pourquoi ne comprendrait-il pas ce que nous faisons ? C'est pourtant ce que nous imaginons. Nous lui montrons une photographie du Cafer Kule, puis tentons par gestes de lui expliquer : l'image est à la fois notre image et son pays ! Mais il ne paraît pas comprendre. Au lieu de s'émerveiller, il se met à parler avec passion, nous montrant tour à tour notre revue et la région du Cafer Kule. Nous croyons déceler dans sa voix à la fois de la colère et de la frayeur. « Il doit vouloir nous dire son incompréhension devant un tel phénomène : cette image de ses montagnes en notre possession ! » Nous voilà Grands Sorciers, sachant emplir d'étonnement... Mais le Kurde continue son manège. Et lorsque nous nous décidons à l'écouter, puis à le comprendre, c'est pour le découvrir plus malin que nous. Il a parfaitement vu que nous consultions notre « bibliographie » sur le massif. Il a reconnu le Cafer Kule, et parmi les mots qu'il ne cesse de répéter, nous comprenons « djinn », les démons, les esprits. Il y a quelques années, un Anglais s'est tué au nord de Mergan. Le Kurde nous recommande de ne pas y aller : « Cafer Kule, yok ! Cafer Kule, yok ! »

La nuit finit à peine, lorsque, le lendemain, nous quittons le camp. Les autres dorment encore. En face, le campement kurde est calme et silencieux. Les aubes de voyage sont maintenant passées. Ce matin, nous retrouvons une aube de montagne, comme on retrouve en d'autres lieux la montée d'une eau souvent contemplée et dont on a gardé longtemps par devers soi les secrets.

Le soleil rougit l'extrême pointe du Resko. Il y a dans le ciel une teinte rose qui grandit sans cesse. Nous marchons sur les pierres d'une moraine, une lumière froide et grise descend des glaciers, et les bruits de nos pas se perdent dans l'immense silence des parois alentour. Je peux suivre à nouveau le lent mouvement des ombres et deviner la marche du soleil. L'espace scintille au dessus de moi. Par delà les crêtes approchent les grands courants de lumière où les sommets, un à un, vont s'immerger. Très loin vers le Suppa Dürek, les couches d'air atteintes par le soleil se mettent à trembler sous la poussée du jour. Chacun de mes pas, lentement calculé, m'approchera un peu plus des parois et bientôt je rejoindrai les premières taches couleur de flammes qui glissent sur les névés. Une pierre roule sous mes pieds. Je m'arrête, regarde la paroi.

Mais les courants d'air froid venus de l'ombre me ramènent au lever du jour. Des tourbillons tièdes s'y mêlent, chargés de senteurs de glace et de terre. Derrière les cimes de l'est, le soleil continue de monter dans le ciel et de bouleverser l'ordonnance longuement construite de la nuit. L'aube se défait et bien avant nous, les montagnes entrent dans le jour...

... Le soir même, nous nous retrouvons tous au camp. Olivier et Denis ont réussi l'escalade de leur pilier. Leur première « première » au Cilo Dag ! Leur enthousiasme suffit à nous dire ce qu'a été leur course.

Tout le monde parle de passages, de difficultés, de pitons — et surtout d'absence de pitons —, de roche et de parois entrevues par delà d'autres parois. Chacun retrouve la simplicité des phrases

PREMIÈRES COURSES

de compte rendu. Nul à cet instant ne songe à leur sécheresse : elles sont encore trop proches des gestes. Lorsque quelqu'un demande des précisions à Olivier ou Denis :

« Du libre, avec un peu d'artif. ! C'était TD, vingt-huit pitons. A peu près trois cents mètres de haut. Nous avons mis huit heures. »

Que pourraient-ils dire de plus ?

Il reste à baptiser la voie :

« Que pensez-vous d'un nom turc ?

— Il vaudrait mieux kurde, non ?

— Tu connais le kurde ?

— Non.

— La voie est située près du col Cafer. Cafer Sutun, les Colonnes de Cafer, ça irait ! »

Solange, Jean-Raymond, Gilles et moi avons réalisé sur le sommet nord du Göl Dag la première ascension de l'éperon est. Nous voulions une course d'entraînement, nous n'aurions pu mieux trouver. Sur les cinq cents mètres de paroi, si l'on excepte deux longueurs de corde un peu délicates, nous avons trouvé un très bon rocher et des difficultés ne dépassant pas le cinquième degré.

Ce premier contact avec la montagne nous a révélé deux des principaux obstacles du Cilo Dag, en apparence contradictoires : la chaleur et les glaciers.

Malgré l'altitude, l'absence de vent et la sécheresse de l'air nous ont éprouvés. Même dans les couloirs les plus encaissés, on trouve rarement de l'eau, et les névés sont peu nombreux. Il nous faudra prévoir des journées chaudes et des nuits de bivouac sans doute plus fraîches que celles du camp de base. Quant aux glaciers, ils sont recouverts d'une neige très dure qui, sans crampons ni piolets — nous n'en avons apporté que quelques-uns — rend l'approche des parois parfois délicate. Les rimayes sont toutes largement ouvertes, hautes, et difficiles à franchir.

Mais pour ce soir, nous pouvons oublier tous ces détails, et, abrités du froid et du ciel de la nuit, ne nous souvenir que de l'im-

PREMIÈRES COURSES

mense pays découvert pour la première fois du sommet de notre éperon.

Nous nous sommes trouvés sur une étroite terrasse caillouteuse, à plus de 3 400 mètres d'altitude. Un oiseau gigantesque tournait autour de nous, glissant paisiblement dans l'air. Au niveau des alpages, presque à la verticale, un lac vert émeraude se laissait envahir par les glaçons d'un névé que la pente précipitait vers lui. Au sud, le Mirhamza dressait sa pointe effilée, tandis que vers l'ouest, les flots de lumière nous voilaient la vertigineuse face du Kisara. Partout ailleurs, où que nous tournions nos regards, ce n'étaient que lointains mauves et tremblants, combes silencieuses que la lumière de fin d'après-midi venait de quitter, plateaux privés de vie, gagnés depuis des siècles par le vide des grands espaces qui les dominaient. Et l'on se demandait s'il n'y avait pas là deux pays superposés, l'un qui ne pouvait être découvert que par le bas, l'autre par le haut; l'un où il fallait s'immobiliser, se taire, une fois atteinte la cime d'où il était visible, l'autre animé par les hommes d'une vie dure et tenace qui là-haut n'était plus que souvenir.

Ou peut-être n'y avait-il qu'un seul pays, ne vivant qu'à fleur de terre et de chemin couleur de terre, et dont l'immensité, pour nous soudain révélée, réussissait à effacer les sentiers.

7. L'ARÊTE NORD DU KESKIN TEPE

Dans le panorama du plateau de Mergan, la plus belle architecture est sans conteste celle de l'ensemble formé par le Resko et le Keskin Tepe. Quoique ce dernier, le Berggeist des Allemands, soit bien individualisé et plus élancé que la lourde masse du Resko, on ne peut les dissocier. Au dessus d'un large glacier, ils dressent une seule face ouest, haute de huit cents mètres et dont les jets de dalles contrastent avec les versants voisins plus tourmentés.

Du camp de base, tout est faussé. La perspective fait de la muraille une face étroite dont en 1969 les itinéraires allemand, italien et polonais semblaient, à quelques exceptions près, avoir épuisé les possibilités. Le Keskin Tepe n'apparaît plus que comme une antécime du sommet principal, et en même temps en masque l'important versant nord-est.

Ainsi avons-nous d'abord cru être arrivés trop tard pour participer à l'exploration de ces deux montagnes. Mais on ne peut prétendre connaître un sommet dans toute sa complexité au premier coup d'œil. Moins de deux semaines après notre arrivée, nous avons inauguré sur le Keskin et le Resko trois nouvelles voies.

... Pour notre second départ en course, nous nous sommes tournés vers le centre du massif, bien décidés cette fois à explorer les deux cirques du Suppa Dürek et du Resko.

Denis et Olivier tenteraient la face nord du Suppa Dürek. Elle est la première belle paroi que l'on aperçoit de la haute vallée du Mia Hvara. Par extraordinaire, elle était encore vierge. Ils en profiteraient pour repérer d'autres courses dans la région du

L'ARÊTE NORD DU KESKIN TEPE

Mirhamza qui, du Göl Dag, nous était apparu comme un sommet particulièrement élégant.

Claude et Gilles parlaient de l'Elsan et du col séparant les deux bassins glaciaires. Ils espéraient y trouver les meilleurs points de vue sur l'ensemble des parois.

Quant à Jean-Raymond et moi-même, nous nous attaquerions aux itinéraires du cirque Resko-Duvar Tepe. Sur ces sommets nous trouverions des courses, non plus « classiques », mais au contraire caractéristiques du Cilo Dag. Leur ampleur nous forcerait certainement au bivouac. Les possibilités de descente restaient mal connues, et nous serions sans doute obligés de rejoindre des vallées adjacentes. Il y avait là de quoi satisfaire toutes nos ambitions. Découverte d'un itinéraire, d'une voie de descente, puis d'une voie de retour, c'était un peu pour cela que nous étions venus.

L'attrance que le Keskin Tepe et le Resko exercent sur le grimpeur l'emporta facilement. Pour autant qu'il fût possible d'en juger, l'arête nord du Keskin Tepe devait être une très belle voie. Elle est bien visible du plateau de Mergan. A quelque heure du jour qu'on la regarde, elle apparaît comme une ligne parfaite séparant deux versants, un immense tranchant dressé presque à la verticale par l'ombre et le soleil, et sur lequel se déchirent les courants de lumière. C'est l'arête idéale, celle que l'on se doit d'escalader. Là encore, il était étonnant que personne ne l'eût gravie. Une équipe de Polonais s'y était essayée. Elle s'était arrêtée à la brèche où débute l'arête.

La première partie de l'itinéraire se déroulerait, du glacier jusqu'à la brèche, dans le socle même du Keskin Tepe. Viendrait ensuite l'arête, fine et très raide, qui opposerait sans doute les obstacles les plus sérieux. La troisième partie débutait par un replat sous un gigantesque mur lisse dont nous nous demandions même si nous pourrions le contourner. Au-dessus l'arête se compliquait, se divisait en piliers séparés par des couloirs où nous trouverions un chemin relativement facile.

Quant à la descente et au retour, nous ne pourrions que voir



L'ARÊTE NORD DU KESKIN TEPE

sur place. Nous avons d'abord pensé à rejoindre le col séparant le Maunsell du Keskin Tepe. Il était indiqué sur certaines cartes comme un passage muletier. Mais André, Madeleine et Marc en étaient revenus comme gens à qui l'on vient de jouer un tour pen-dable. « Leur passage muletier n'est qu'une brèche, on ne peut y accéder qu'en escalade, et il n'est pas question de s'y aventurer sans corde. » Le versant est serait peut-être plus praticable.

Le 10 juillet, vers trois heures du matin, nous quittons le camp de base. Il fait à peine jour. Il ne doit pas souvent y avoir, dans ces montagnes et à cette heure, deux lumières oscillant sur le sentier des glaciers. Le calme et le silence de ce qui nous entoure s'est étendu à tout le massif. C'est l'heure où peut-être même les muletiers qui, dans ces pays brûlants, marchent avec leurs bêtes des nuits entières, s'arrêtent sur le talus pour dormir ou plus simplement pour participer à l'immobilité de l'aube.

Nous suivons le torrent, avançant à travers des étendues d'alluvions parfois marécageuses et dans lesquelles nous pataugeons sans parler. Au lever du soleil, nous remontons les pentes de cailloux et de neige qui conduisent au pied du Keskin. Derrière nous le cirque s'élargit et ouvre le large éventail de ses glaciers jusqu'à la crête reliant l'Elsan au Suppa Dürek. Pour la première fois nous apercevons le Duvar Tepe dans sa totalité. Andrzej avait raison : mille mètres de paroi barrent tout le fond du cirque. C'est elle « la grande face du massif », celle que rêve de découvrir partout où il va l'alpiniste aventureux. Et tout entière elle est vierge ! Et la longue arête sommitale n'a jamais été parcourue ! Assis sur la dernière pente d'herbe, oubliant pour un instant la course d'aujourd'hui, nous regardons « notre muraille » qui nous attend.

A six heures trente, nous sommes à l'attaque du Keskin. Par chance la rimaye n'est pas trop large. Toujours dans l'ombre, nous nous préparons. Vers l'Elsan, les glaciers étincellent dans la nouvelle lumière. Au dessus de nous la brèche paraît ridiculement proche. Nous nous élevons d'abord à gauche pour ensuite revenir

à droite. Nous laissant conduire par la montagne, nous gagnons rapidement de la hauteur. Après une zone moins raide, nous arrivons sous la barre qui défend l'accès à la brèche. A neuf heures, après quelques belles longueurs de corde, nous débouchons dans le soleil.

« Regarde, un anneau de rappel !

— Où ça ?

— Là, au-dessus. »

Nous y montons. Il a dû servir aux Polonais, en dix-neuf cent... Je ne sais plus. Mais depuis il est là, attendant de tomber en poussière. Un anneau de nylon ! Si nous n'étions pas arrivés, peut-être aurait-il attendu des siècles. Nous sommes bien loin du pays kurde. Juste au dessus de lui, et pourtant à mille lieues de ses habitants. Tous les bergers de la région se seraient depuis longtemps disputé cet anneau s'il avait été à leur portée. Mais ici aucun ne monte jamais et l'on est seul, entouré de pierre et d'espace, dans un grand silence que ne brise aucune voix, aucun appel, aucun cri. Et le soleil monte au dessus du vide, éblouissant nos yeux adoucis par l'ombre.

Nous sommes assis sur un étroit gendarme d'où nous contemplons les faces nord-est et ouest du Keskin Tepe. A notre gauche, tout n'est que lumière. La houle que la grande marée du jour pousse devant elle déborde l'arête et répand dans la grisaille une transparence diffuse. Nous découvrons pour la première fois les régions et les parois de l'Est. Comme si nous étions les premiers à contempler ces terres, une curieuse émotion nous tient silencieux.

Au-dessus, l'arête forme une haute étrave de roche compacte, entaillée à quelques mètres de son fil par une fissure surplombante et peu engageante. Si nous voulons nous maintenir assez proches de l'arête, le versant ouest paraît impraticable. La seule solution est de rejoindre sur le versant est un système de fissures qui, plus haut, semble ramener à l'arête. Pour cela il nous faudra franchir, entre deux lignes de surplombs, en contrebas de la brèche, une dalle bombée sans prises visibles, apparemment impitonnable.

Et nous voici avec notre solution unique, soudain tranquillisés

L'ARÊTE NORD DU KESKIN TEPE

par cette certitude de grimpeur : c'est le seul itinéraire possible, il doit donc être praticable.

Jean-Raymond descend jusqu'à se trouver à hauteur de la dalle. Assis en plein soleil, je l'assure tout en suivant chacun de ses mouvements. Après avoir longuement hésité, cherché une position de départ, deviné chaque prise, calculé l'enchaînement de ses mouvements, il traverse lentement. Toutes pensées figées, je grimpe avec lui. Il progresse de deux mètres, s'arrête. Sa main gauche cherche une prise, en essaie plusieurs, mais aucune n'est satisfaisante. Un pied se met à trembler. Calmement, sans se retourner, Jean-Raymond annonce : « Je reviens, fais attention ! »

En trois mouvements il retrouve la terre du couloir. Sans bouger, il contemple la dalle. Depuis qu'il l'a touchée pour la première fois, il n'a dit que quatre mots. Je me suis tu. Toute la montagne même se tait. Il n'y a plus que le vent qui doucement bascule par dessus les crêtes, comme un grand oiseau invisible dont les plumes sifflent à peine. Jean-Raymond essaie encore deux fois : un mouvement, un autre, puis encore un autre, ensuite plus rien de possible. L'enchaînement calculé s'arrête là, il faut en trouver un autre. Il repart de l'autre pied, sur des prises légèrement plus basses. Les mouvements se suivent de nouveau, si calmes qu'ils en semblent faciles. Jean-Raymond dépasse le point qu'il avait atteint, arrive à deux mètres d'une plate-forme. Il s'arrête un long moment, essaie de se tendre au maximum vers les blocs qui bordent la terrasse. Puis brusquement : « Attention, je reviens ! »

Je calcule déjà ce que va être sa chute. Mais il rejoint le couloir : « Il faut que là-bas, je fasse un changement de pied. Il n'y a pas d'autre solution. Assure bien, ça reste hasardeux. »

Il repart comme sur un chemin souvent parcouru et se retrouve rapidement dans la position précédente : un seul pied posé sur une prise minuscule, tout le corps crispé dans cet effort. Puis au moment où je l'entends murmurer « attention ! », il change de pied. L'autre chaussure trouve la prise comme par miracle. Mais dans ce mouvement brusque, Jean-Raymond perd l'équilibre. De la main droite

encore sur le rocher, il se repousse brutalement vers la plate-forme. Tout son corps bascule vers elle. Jean-Raymond lance sa jambe et son bras gauches vers les blocs. Ce n'est qu'un brouillon improvisé du geste qu'il avait prévu. Mais le pied trouve une fissure, la main s'agrippe à une prise. Dans un brusque élan Jean-Raymond se rétablit sur la terrasse. La corde oscille encore en effleurant la dalle.

Un peu crispé, je pars à mon tour. Mais j'ai trop observé Jean-Raymond pour ne pas connaître déjà chaque prise et la manière dont il me faut l'utiliser. Avec précaution, je franchis la dalle. Son extrême difficulté est presque pour nous gage de réussite. Nous nous trouvons maintenant trop engagés pour penser encore qu'un autre passage, celui-ci impossible à franchir, puisse plus haut nous barrer la route. Nous savons que nous continuerons de monter.

Je laisse Jean-Raymond à la plate-forme et m'élève par des fissures faciles jusqu'à une seconde petite terrasse. Au-dessus, se dresse un dièdre largement ouvert. Son escalade paraît facile jusqu'à une écaille décollée, dont le franchissement posera sans doute un problème. La suite n'est pas visible.

Par habitude, je cherche aux deux extrémités de la plate-forme. Je n'y trouve que des dalles lisses et même par endroits déversantes. L'écaille reste la seule solution.

Jean-Raymond, qui depuis un moment n'a plus senti filer la corde, s'inquiète :

« Ça va ? »

— Oui !

— Tu continues ?

— J'y vais. Ça n'a pas l'air donné. Ne t'inquiète pas. »

J'atteins facilement l'écaille. Vu de près, le passage paraît plus difficile encore. Je peux à peine m'introduire entre la lame de rocher et la paroi. La fissure me rejette vers l'extérieur. En même temps, elle surplombe le dièdre, et n'offre ainsi aucune prise pour les pieds. Je tente de me coincer dans l'interstice. Dos à la paroi, genoux et bras droits désespérément « verrouillés », je commence à m'élever. Brusquement, je lâche tout. Je me retrouve à mon point

L'ARÊTE NORD DU KESKIN TEPE

de départ. Deux fois encore, je recommence, mais en vain. J'imagine alors une autre méthode : passer un anneau de corde autour des petits blocs coincés au fond de la fissure. Je prépare une cordelette en nouant l'une de ses extrémités, m'élève de nouveau, me bloque du plus qu'il m'est possible, et, d'une main, tente de lancer la cordelette sur les blocs. Au troisième essai, le nœud se détend. Il va me falloir le refaire à l'aide de ma seule main libre, la gauche, et de mes dents. Pour cela, je dois sortir la tête de la fissure. Au moment où je la détourne vers la gauche, mon nez heurte le bord de l'écaille et je me mets à saigner abondamment. Il n'est plus question pour l'instant de tenter à nouveau le passage. Je redescends à la plate-forme. Jean-Raymond, d'en bas me crie quelque chose. Il doit se demander ce qui se passe.

« Un instant, je saigne du nez ! »

Sans plus attendre, je m'étends sur la terrasse.

La corde monte au dessus de moi, passe dans le mousqueton du système d'assurance installé sous l'écaille, puis descend vers Jean-Raymond. Nous pouvons éviter de perdre plus de temps : je tire toute la corde à moi, et crie à Jean-Raymond de monter.

Il arrive bientôt.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

Je le lui explique.

« Ce n'est pas la peine d'attendre encore. Continue. »

Il me prend quelques pitons, et part dans le dièdre, tandis que, toujours couché, je l'assure. Il arrive sous l'écaille. Un sifflement d'admiration lui échappe :

« Pas l'air commode, dis donc ! »

Je lui indique les prises que j'ai utilisées. Il s'introduit dans la fissure, s'élève un peu. Mais il lui faut redescendre. Il essaie encore. Pour moi, il commence d'être clair que la voie n'est pas ici. Même si Jean-Raymond réussit à monter encore, le haut de la fissure, complètement surplombante, risque de lui interdire tout passage.

Il est à nouveau sous l'écaille, haletant, les yeux tournés vers l'intérieur de la fissure, immobile.

« Ecoute, Jean-Raymond...

— Oui?

— J'ai bien regardé tout à l'heure. Il y a peut-être une possibilité à droite... Oui, derrière toi. »

Il tourne le dos à ce que je veux lui montrer :

« Tu ne peux pas voir. Il faut te retourner. C'est un mur déversant. Peut-être qu'en artif... En coinçant le bras gauche dans la fissure et en t'étirant vers la droite, tu dois peut-être pouvoir mettre un piton. Ce n'est pas sûr, mais essaie.

— Je vais voir. »

Il effectue la manœuvre, prend un piton, et de sa pointe cherche une fissure ou un trou. Le fer racle la roche :

« Ça fera ?

— Peut-être ! »

Il finit par ficher le piton dans une vague fissure, puis revient précipitamment sous l'écaïlle, s'y repose, sort son marteau et repart. Le piton s'enfonce mal, avec un bruit de lame qui tremble et ne sonne pas assez clair. Il le mousquetonne quand même, y fixe un étrier, redescend, et tire de toutes ses forces sur les cordelettes.

« Ouais ! Si on veut !... Bon ! J'y vais. »

Je m'attends au pire. Si Jean-Raymond tombe, il risque de heurter des blocs encastrés au fond du dièdre, ou même d'atteindre la plate-forme... Mais le piton tient. Pourtant, d'où je suis, je vois la moitié de sa lame qui sort du rocher et plie sous le poids de Jean-Raymond. Celui-ci, sans geste brusque, prend un deuxième piton et le plante vingt centimètres au-dessus. Un peu moins mauvais que le précédent. Il le mousquetonne :

« Fais attention, j'y vais. »

Il se dresse sur un nouvel étrier. Je ne vois plus que ses jambes. Puis, brusquement, son dos apparaît. Le piton vient de s'arracher, Jean-Raymond part à la renverse : je le vois flotter dans le vide, libéré du rocher, mais comme immobile.

En même temps, la corde se tend dans mes mains. Jean-Raymond est toujours au dessus de moi. Le piton inférieur plie, commence à sortir de la fissure, s'affaisse brusquement. Puis tout

L'ARÊTE NORD DU KESKIN TEPE

s'arrête. Quelques mètres plus bas, Jean-Raymond pend au bout de la corde dans un entrelacs de cordelettes, d'étriers, de mousquetons et de marteau.

« Laisse-moi descendre. »

Je relâche mon assurage. Il rejoint la plate-forme :

« Ça va ?

— Ou... oui.

— Je vais essayer, tu veux ?

— D'accord ! »

Mon nez ne saigne plus. Réfléchissant le moins possible, je prends le matériel qu'il me tend, et repars. Le piton, même replanté, ne m'inspire aucune confiance. Force m'est pourtant de lui confier tout mon poids. Très vite, j'en choisis un deuxième, le fiche dans le trou creusé par celui qui s'est arraché, et me mets à le marteler jusqu'à enfoncer toute la lame. Celui-ci, Jean-Raymond ne le retirera pas !

Puis je regarde la suite : un mur compact, sans nouvelle fissure, et à droite, quelques prises qui laissent espérer un passage. J'essaie une première fois de quitter les étriers et de m'élever au dessus du piton. Je suis obligé de revenir précipitamment. Décidé à retrouver mon calme, je m'assois confortablement et entreprends de raccourcir un de mes étriers, lentement, comme si j'avais un temps sans mesure devant moi pour exécuter ces manœuvres. Puis, debout sur le dernier échelon, je m'étire vers les prises :

« Jean-Raymond, du mou ! »

Mon corps un instant, bascule vers le vide. Je me rétablis sur une petite marche, puis, par à-coups brusques, la respiration soudain plus rapide, je franchis les derniers mètres qui me séparent d'un vague replat où je peux enfin me tenir debout. Je me retourne : loin vers l'horizon, le pays tremble dans l'air chaud. Un court instant, je devine la grande marche du jour par dessus les montagnes et les collines, étrangère à notre ascension, et qui, depuis notre départ de la brèche, nous a échappé. Puis je tourne à nouveau mon regard vers le rocher : il me faut une fissure pour installer le relais.

L'ARÊTE NORD DU KESKIN TEPÉ

Au-dessus, Jean-Raymond va réaliser la plus difficile longueur de corde de toute la voie. Bataillant pendant plus d'une heure dans des fissures déversantes, sur des dalles de roche compacte, il rejoint le fil de l'arête.

Quand je le retrouve, je me rends compte que les heures sont passées, incroyablement rapides. Dans ces pays sans trace de vie, seules les variations de la lumière permettent de suivre l'écoulement du temps. Nous étions partis de la brèche avec l'ombre à notre droite, elle est maintenant toute à gauche. Il s'est opéré, sous un ciel immobile, un grand basculement des montagnes. Dans le même temps, l'ombre, en changeant de face, a perdu de sa transparence. Mais l'organisation reste la même : d'un côté l'ombre, de l'autre la lumière. Entre les deux, notre cordée en équilibre, projetée tout à coup dans un espace immense que le fil étroit de l'arête limite à peine.

Je dépasse immédiatement Jean-Raymond et continue au dessus de lui.

Nous avons ainsi gagné plusieurs longueurs de corde. L'escalade est devenue plus facile, mais aussi plus aérienne, vertigineuse.

Après un premier gendarme gravi directement, un second nous a obligés à traverser sur le versant ouest un mur de roche délimitée au dessus d'un vide démesurément agrandi.

Nous grimpons sans à-coups, comme si aucun obstacle ne pouvait nous arrêter. En fin d'après-midi, nous sommes arrivés au pied du grand mur de dalles contre lequel venait buter l'arête. Haut d'environ cinquante mètres, il paraissait infranchissable directement. Le replat sur lequel nous étions — un immense plan incliné taillé d'un seul coup de sabre dans la montagne — s'interrompait vers la gauche. Il ne nous restait plus qu'à tenter l'escalade du pilier délimité par le mur et la face ouest.

En une longueur de corde, une belle longueur, Jean-Raymond en est venu à bout.

Ensuite, tout est devenu simple : par des couloirs et des arêtes de roche plus sombre, nous sommes montés jusqu'au sommet,

L'ARÊTE NORD DU KESKIN TEPE

dans une lumière jaune, bientôt mêlée d'autres lumières orangées et rouge sang. En même temps que nous nous élevions, les arêtes voisines se rapprochaient. Quand tout a cessé, quand nous nous sommes dressés sur la cime, pour un instant, le jour et la nuit se sont immobilisés : le soleil venait de disparaître. Les grisailles qui comblaient les vallées et les creux s'étendaient à perte de vue. Sur leur surface se reflétaient les dernières lueurs du jour, tandis que derrière nous, le froid montait déjà du glacier.

Sur une étroite plate-forme, à l'extrême pointe du Keskin Tepe, nous avons installé notre bivouac. Aussi loin que nous pouvions voir, aucune lumière ne s'allumait sur les bas pays déjà envahis par la nuit.

Au lever du soleil, nous nous posons enfin le problème du retour au camp de base. Il serait particulièrement élégant de parcourir les arêtes conduisant au pied de l'arête nord du Resko, de gravir celle-ci, puis de descendre par le versant sud. Mais ceci risque d'être très long. Nous préférons gagner le plus directement possible le glacier est du Resko, avec l'espoir de rejoindre facilement la vallée du Telgui Savi.

Réchauffés par le soleil, nous quittons le sommet à six heures. Par un long couloir, sans doute suivi pour la première fois, nous descendons jusqu'au glacier où nous arrivons à neuf heures. Le retour, pour l'instant, se déroule parfaitement. En traversant un grand plateau de neige dure enserré entre les parois nord du Resko et le versant sud-est du Keskin Tepe, nous gagnons sur la rive gauche une longue crête rocheuse, hérissée de sommets secondaires et de gendarmes. Une profonde brèche de plain-pied avec le glacier nous permettra sans doute de passer au nord et de trouver enfin l'ombre fraîche de l'autre versant. Mais la montagne en a autrement décidé : de la brèche part un long couloir raide et encastré entre deux hautes parois. S'il aboutit bien dans la vallée du Telgui Savi

L'ARÊTE NORD DU KESKIN TEPE

trois cents mètres en contrebas, il reste cependant impraticable. Nous repartons sur le glacier, en longeant la rive gauche. Il nous faut ne pas manquer le vrai passage, s'il y en a un.

A mesure que nous descendons, la pente s'accroît. De larges crevasses nous obligent à des détours. D'autres doivent être franchies sur des ponts de neige peu sûrs. Par peur de trop nous éloigner de la crête rocheuse, et, plus bas, de nous en trouver séparés par des zones chaotiques, nous nous astreignons à suivre un itinéraire difficile et parfois dangereux. A la fin, nous devons regagner le rocher en franchissant une région si mouvementée que nous nous encordons. Le manque de crampons nous contraint à tailler. Et quand enfin nous arrivons au dessus du versant nord de la crête, c'est pour découvrir des parois surplombant la vallée et infranchissables. Plus à l'est, l'arête, au lieu de s'abaisser progressivement et de nous laisser ainsi un moyen de gagner son pied, cesse brusquement à hauteur de plusieurs barres de séracs. La rive gauche de notre glacier est un cul-de-sac.

Nous voici forcés de revenir sur nos pas, de zigzaguer encore au milieu des crevasses et des ponts de neige. Les obstacles dressés par le glacier nous poussent peu à peu vers les gigantesques rimayes de la rive droite. Il semble que le piège se resserre. C'est pourtant la seule solution possible.

Au moment où deux crevasses vont se rejoindre et nous couper définitivement le chemin, une mince bande de neige apparaît : elle mène à des névés qui eux-mêmes conduisent vers des moraines faciles. Au milieu de l'après-midi, nous atteignons enfin le Telgui Savi.

Au vrai, nous sommes très éloignés du « col impossible » entre Keskin et Maunsell. Il nous reste, en distance, à refaire tout le chemin parcouru. Dans ce fond de vallée, la chaleur est aussi forte que sur la partie haute du glacier. Pouvoir enfin boire ne résout pas tous nos problèmes. En plus de la fatigue, c'est la faim qui nous tient maintenant : sauf quelques biscuits et « croûtes de fromage », nous n'avons pas mangé depuis la veille. Il nous faut absolument atteindre le camp de base le plus rapidement possible.

L'ARÊTE NORD DU KESKIN TEPE

Depuis que nous avons quitté le glacier est du Resko, le paysage a complètement changé. Nous suivons maintenant un torrent que, par endroits, recouvrent d'énormes névés. La vallée monte doucement vers l'ouest jusqu'à une haute barrière rocheuse. Sur notre droite, les pentes ensoleillées sont couvertes de prairies, d'herbes et de fleurs. Plus près de nous, à la limite d'un névé, dans la terre boueuse, une perce-neige indique encore un printemps pourtant oublié par le pays tout entier. A gauche, nous apercevons enfin les parois que nous avons cru pouvoir franchir. Pas un seul passage n'apparaît !

Nous nous arrêtons sans cesse pour boire. Mais il faut faire vite. L'inquiétude nous gagne. Nous avons espéré que le col entre le Keskin et le Maunsell présenterait à l'est un versant facile. Il n'en est rien. Son escalade semble au contraire problématique. Mieux vaut gagner un autre col, sur notre gauche, où nous trouverons peut-être un accès à la ligne de crête conduisant au Der-i-Cafer. Fasse le Ciel que cet itinéraire soit le bon !

Sous un terrible soleil, nous entreprenons la montée. Il n'y a aucune ombre, aucun arbre, pas le moindre buisson. Nous glissons sans cesse sur les tiges des hautes herbes. Plus haut, près d'un ruisseau boueux, des vols de moucheron nous assaillent. La fatigue est sur nous, en nous, le long de nos jambes, contre nos épaules. A chaque barre rocheuse, nous pensons atteindre le col, mais il se dérobe toujours. Nous nous asseyons trop souvent. Je parcours machinalement des yeux le paysage qui s'étend vers le sud : la face est du Keskin Tepe, les énormes piliers du Resko, les faces nord des sommets secondaires, et partout des premières à cueillir, que personne pour l'instant ne connaît.

Nous arrivons au col plus fatigués que jamais. Derrière nous se déploie l'immense panorama neigeux du Sat Dag, des montagnes, des vallées, encore d'autres montagnes vers lesquelles nous n'irons jamais.

Devant nous, aucun obstacle sérieux. Mais au lieu du vaste plateau que nous attendions, nous découvrons une suite de vallons

qui vont nous obliger à une pénible marche à flanc de pente. Il n'y a rien d'autre à faire qu'à continuer.

A la nuit, nous nous arrêtons près d'un névé d'où suinte un peu d'eau. Aucun camp kurde n'est en vue. Nous sommes maintenant dans une région de calcaires creusés par l'érosion, où ne coule aucun ruisseau. Pourtant la faim nous affaiblissant de plus en plus, l'eau nous est absolument nécessaire. Nous réussissons à boire un peu et à économiser ainsi le contenu de nos gourdes. Nous nous endormons tout de suite.

Le lever du soleil nous trouve en contrebas des crêtes, dans une interminable traversée de pentes de terre et de rochers pourris. Nous avons pu gagner une brèche d'où nous avons aperçu, bien loin, trop loin vers le nord, le camp de base encore plongé dans l'ombre. Les forces trouvées au cours de notre sommeil ont été vite épuisées. Nous avançons comme des automates, à peine conscients du désespoir vague qui nous gagne. Impossible pour nous de savoir où se trouve le col. Au détour de chaque arête, nous pensons le découvrir. Nous n'osons pas descendre plus bas vers les alpages de peur de le manquer. Chaque pas est maintenant un effort. Il n'y a plus dans mon esprit que quelques pensées simples qui reviennent sans cesse. Je partage la partie visible de notre itinéraire en étapes, les plus longues possibles. « Encore jusqu'à cette arête, puis j'irai au gendarme. De là je verrai la suite, peut-être le col. » Mais, chaque décompte épuisé, il faut en recommencer un. Les étapes s'ajoutent aux étapes, les cols débouchant sur des à-pics succèdent aux brèches impraticables, et nous continuons notre marche, complètement ivres, saoulés par l'immensité de ces montagnes.

Le soleil est autour de nous. Il entre dans nos têtes, il nous brûle la peau. Du dernier névé rencontré, il ne coulait pas le moindre filet d'eau. Comme nous voulons garder le plus longtemps possible les dernières gorgées contenues dans les gourdes, nous avons mangé un peu de neige. Mais elle attise la soif. Le soleil nous suit depuis ce matin. Sa lumière me pique les yeux. Malgré la fatigue, j'avance toujours. J'ai peur de m'asseoir : ce sera un tel effort pour me relever



L'ARÊTE NORD DU KESKIN TEPE

et repartir ! Le soleil ne nous quitte plus. Toujours aucune ombre. Et pas de vent. Il y a pourtant près de moi comme un bruit de brise qui coule par dessus les arêtes. Je lève les yeux : quatre immenses vautours planent au dessus de nous avec un long bruissement de plumes. Lentement, presque en nous suivant, ils dominent le grand abîme à notre gauche, au fond duquel est installé le camp. Ils nous dépassent et se posent, nous attendent, puis repartent sans bruit, en se laissant glisser dans le vide : ils basculent vers l'ombre, nous les voyons descendre, puis d'un coup d'aile, ils remontent, tournent au dessus des rochers et reviennent vers nous.

Nous avançons maintenant sur des crêtes herbeuses, plus larges et faciles. A perte de vue, les pentes sont couvertes de fleurs bleues ou jaunes, serrées les unes contre les autres, et d'entre lesquelles dépasse une herbe plus verte qu'à l'ordinaire.

La partie basse du ciel est devenue d'un bleu plus profond, celui des fleurs et celui de l'ombre qu'elles retiennent. Au loin, la vue s'étend au delà des plateaux que nous dominons et nous pouvons suivre, des régions qui nous entourent jusqu'à l'horizon, la progression des couleurs vers les ocres et les rouges des terres brûlées par le soleil. Il nous semble apercevoir des tentes kurdes. Mais il y a toujours sur ces étendues la même absence de vie.

Je ne sais pourquoi, j'ai d'abord pensé qu'il fallait éviter d'écraser les fleurs. Marquer son pas dans la neige est facile. Mais ici, ce sont des fleurs, qui ne repousseront qu'au prochain printemps. Puis j'ai avancé au milieu de ces prairies bleues, avec ma fatigue, ma soif, ma faim, mon inquiétude et l'idée presque désespérée qu'il me faudrait absolument me souvenir des herbes du Kurdistan. Il ne faut pas que j'oublie l'ombre des grands vautours, le sifflement de leur vol, le bleu du ciel, le bleu des fleurs, le sol que je fixe des yeux pour ne pas savoir quand j'atteindrai mon prochain repère, l'herbe qui se fond dans une seule couleur, la lumière, le soleil, la montagne privée d'eau, le grand déroulement des plateaux vers le nord. Oui, voilà ! Fixer des yeux la fin des grands plateaux, en faire l'étape ultime, me dire que les fleurs vont jusqu'à l'horizon.

Je vais marcher encore longtemps en écrasant des fleurs. Quand le col sera là, je verrai que je me suis trompé. Il suffit de continuer au milieu des fleurs. Elles vont jusqu'au bout des montagnes. Et s'il y en a tant, je peux bien en écraser quelques-unes. Il ne faut pas que je descende, ni que je monte. Si je marche horizontalement, j'arriverai au col. Si je marche, si je marche. Le col est peut-être de l'autre côté de la prochaine arête. S'il y a des tentes kurdes, le col ne doit pas être loin. Il faudra que je me souvienne des fleurs, et qu'il n'y en avait pas que des bleues. Certaines sont jaunes. Jaunes comme le soleil, bleues comme le ciel. C'est étrange que l'on puisse marcher autant. Jaunes comme la lumière, bleues comme l'ombre des vautours. Ils doivent voir le col, eux, savoir où il est. Ce soir, nous serons au camp...

« Regarde, un berger !

— Où ça ?

— Là, en bas ! »

D'abord, je n'ai vu que le troupeau. Il avançait sur les herbages comme la grande ombre mouvante d'un nuage. J'avais presque oublié ce que pouvait être l'ombre d'un nuage glissant sur des collines en épousant leurs formes. Puis le troupeau s'est immobilisé, et j'ai vu le berger. Il était à cent mètres en contrebas, et faisait face à ses moutons. Nous nous sommes assis dans l'herbe pour le regarder.

C'est un luxe inouï, de s'asseoir et tout à coup de n'avoir plus à marcher. Nous nous taisons. En bas, le berger parle à ses bêtes. Nous n'entendons que des cris rauques, curieusement âpres, presque brutaux, et pourtant en même temps chargés d'une certaine douceur. Apparemment pas un seul mot, pas une seule phrase, mais une suite d'onomatopées n'évoquant rien de connu. Pourtant le berger parle à ses moutons. Ils sont devant lui, pressés les uns contre les autres, fondus dans une immense toison, immobiles. Un cri du berger, et un mouton sort du troupeau, s'avance vers l'homme qui tend la main. Il y mange quelque chose, du sel peut-être, et repart sur un nouveau grognement du berger. Puis la scène se répète, identique.

L'ARÊTE NORD DU KESKIN TEPE

Chaque fois, seul le mouton désigné sort du troupeau et s'avance vers l'homme.

Son dialogue avec les bêtes terminé, le berger a dû se souvenir des aboiements de ses chiens. Alors il nous a aperçus et s'est dirigé vers nous.

« Tu as vu à quelle allure il arrive !

— Oui, il doit avoir mangé.

— ...

— Tu crois qu'il aura du pain?

— Ça m'étonnerait. »

Le berger est déjà devant nous. S'il parle mouton, il en a aussi l'odeur. Au lieu de l'éternelle casquette, il porte un large turban. Sa chemise et son pantalon multicolores où dominent le vert et le rouge feraient l'envie de plus d'un élégant de nos villes. Il reste devant nous, les deux mains appuyées sur un lourd bâton, et nous regarde sans rien dire. Nous nous levons, le saluons. Il nous répond dans un kurde incompréhensible.

« Mergan ! Mergan ! » lui dis-je en nous montrant et en désignant la vallée.

« Mergan, Resko... Sat. »

Mes mains lui montrent notre vaste périple, lui miment notre ascension. Mais il ne semble pas comprendre.

« Nous Resko !

— ...

— Resko, tamam ? »

Il sourit. Tout son visage, ses mains, ses épaules veulent nous dire qu'il ne comprend pas. J'ai essayé un autre mot turc : « Yok ». Il ne comprend pas non plus.

« Il ne parle pas un mot de turc, me dit Jean-Raymond. Nous ne savons pas un mot de kurde. La conversation ne va pas traîner en longueur ! »

A la fin, nous sommes partis avec de grands sourires. Lui aussi riait et nous a regardé nous éloigner avant de rejoindre ses bêtes. Elles, elles le comprenaient. Peut-être même savait-il les écouter.

L'ARÊTE NORD DU KESKIN TEPE

... Longtemps après, nous avons atteint le col. Un large sentier nous y attendait. Nous avons lentement mangé nos dernières tablettes de glucose, comme un mets attendu et enfin dégusté. Chacun de nous a bu une gorgée d'eau. Et tout à coup, aujourd'hui encore nous ne savons pas comment, nous avons dévalé en courant les pentes conduisant au camp de base. Comme si nous descendions le chemin du refuge au retour d'une course dans les Alpes.

Institut kurde de Paris

8. RETOUR DE COURSE

Le silence est autour de moi, comme une eau calme dont s'imprègne tout mon corps. Chez les Kurdes ou chez nous, personne n'est encore éveillé. Je suis seul dans le jour qui se lève.

Par dessus moi, une lumière douce et bleue. A croire qu'au cours de la nuit le ciel clair du Cilo Dag est descendu jusqu'à nous. Je mets longtemps à me souvenir : un engourdissement me tient qui m'immobilise dans cet instant et m'isole de tout. Autour de moi, lentement, les « choses » se reconstruisent : ce ciel si bleu, c'est le toit de ma tente; et s'il y a tant de lumière, c'est qu'au dehors, le jour coule sur les plateaux où j'ai si longtemps marché hier. Bientôt, il débordera les crêtes, tombera dans les à-pics et les couloirs, viendra se briser sur les pierriers. Déjà, les sommets du Göl Dag doivent s'illuminer.

Je m'assieds, me penche vers l'ouverture. Du sommeil d'où je viens, plus rien ne subsiste. Prêt, sensible à tout ce qui m'entoure, j'ouvre la tente.

L'ombre est encore sur le camp. Un vent tranquille tourne au dessus des prairies, et des senteurs d'herbes humides passent près de moi. Le torrent brasse ses courants d'eau et de brouillard. Une lumière grise et transparente s'est encastrée dans la vallée, elle aussi immobile, silencieuse, et pourtant hésitante, comme étonnée d'avoir perdu les couleurs plus sombres de la nuit. Aux parfums d'herbe se mêlent des senteurs d'alpages et de ruisseau froid descendu des glaciers. Près des rochers tourbillonnent des courants d'air tièdes.

L'ombre caresse mon visage, me parle de matin clair. Très loin à la verticale, au dessus de mille mètres d'air coloré comme celui des ubacs, je devine un ciel profond, semé de nuages presque immobiles. Je me dis : « C'est bien d'avoir ce petit matin pour moi seul. Aujourd'hui, pour moi, il n'y aura pas le même jour que d'habitude. Il aura une autre transparence, celle des ombres qui s'y diluent. »

A l'intérieur, il y a toujours la même lumière bleue, sans relief, sans grisaille, impalpable. Pour ouvrir plus largement, il suffit de nouer les deux cordons qui pendent sur le côté, l'un à l'extérieur, l'autre à l'intérieur. Et le jour entrera.

Encore allongé, appuyé sur un coude, je commence à faire le nœud.

Je ne pense plus qu'à ce geste simple. Je l'ai souvent répété, mais à cet instant, il vient de prendre une grande importance. Sa précision est devenue essentielle, comme celle du jour qui continue de grandir. Pourtant quoi de plus banal qu'un jour qui se lève au creux des montagnes, avec la lente déroute des ombres et des grisailles ? Mais je me sens prêt à m'émerveiller de tout.

Je ne bouge plus. Dehors, aussi, tout est immobilisé. Les sommets attendent, avec une sorte d'impatience, comme si ce matin était un nouveau matin, jamais vu, jamais imaginé.

Depuis des jours et des jours, nous marchons et nous grimpons. Des jours et des jours encore, nous grimperons, nous découvrirons de nouvelles vallées, de nouveaux sommets. J'ai toujours vécu au Cilo Dag. Je n'en partirai jamais. Et des images passent doucement, qui me racontent une existence oubliée.

« J'ai connu la même fraîcheur, les mêmes herbes, un ciel semblable, certains jours où je fuyais la ville. C'était sans beaucoup d'espoir. Je me trouvais dans les forêts qui la bordent, mais encore trop près d'elle. Je ne l'oubliais pas. A quoi servent les forêts, alors ? J'y rencontrais ceux dont je me disais : ils ont su abdiquer... »

Mais aujourd'hui, j'ai ouvert ma tente, j'en ai attaché l'ouverture, et le matin est autour de moi. Tout à l'heure, le soleil montera

RETOUR DE COURSE

plus haut encore, il enflammera le camp. Et les pentes qui conduisent aux crêtes se mettront à trembler... Un bruit de voix : quelqu'un vient de s'éveiller. Je cherche à retrouver ce matin qu'il y a juste un instant je voyais grandir. Mais il a disparu, emportant avec lui ses gestes d'enchanteur.

Institut kurde de Paris

9. ESCALADE

« Tout raconter maintenant : chaque course, chaque aventure ; nos départs, nos retours, nos bivouacs, les vallées inconnues découvertes au soir, les nuits au camp de base. Il faudrait dire ce que j'ai vécu, mais aussi tout ce que les autres ont vécu, ce que j'ai vu, et ce que les autres ont vu. »

« Même s'il y a eu trop de paysages, trop de marches, trop d'escalades pour pouvoir les évoquer tous, je vais continuer de parler. »

« Une fois encore, par delà mes paroles, ceux qui m'écoutent inventeront et imagineront. Ils finiront par oublier mon récit. Mais ils auront rêvé... »

... Les premières courses nous ont convaincus de notre chance. Malgré la faible étendue du massif et le nombre relativement restreint de hautes parois, il restait encore bien des « premières » à réaliser. Nous pouvions même espérer les voir figurer parmi les beaux itinéraires du Cilo Dag.

Nos réussites nous fortifièrent dans notre enthousiasme. Bientôt, voyages, Kurdes, éloignement, tout s'est trouvé repoussé au second plan et nous nous sommes lancés dans l'escalade à corps perdu, l'esprit ouvert à toutes les images de pierre, à tous les parfums de terre, de roche et de vent, comme subitement enivrés de trouver tant de gestes possibles.

Trois cordées avaient réussi, pourquoi les autres ne le feraient-elles pas ? Notre retour de l'arête nord du Keskin Tepe, puis bientôt les récits des autres équipes ont fait comprendre à chacun qu'il



ESCALADE

y avait là-haut des « choses » à toucher, à sentir, et qui ne pouvaient l'être qu'en y « allant voir ».

Les retours se faisaient à toute heure : en fin de matinée, avant la nuit, ou même parfois tard le soir. Mais les grimpeurs avaient toujours la même allure : un visage creusé par la fatigue, le manque de sommeil, la faim et la soif ; une peau grise de poussière, des mains écorchées ; et surtout un regard halluciné, saturé d'images, des yeux rougis par le soleil, avec encore un peu de terre et cette poussière de pierre que les mains soulèvent dans les fissures et qui brûle les paupières, quand on cherche les prises.

Les grimpeurs arrivaient lentement (en deux, trois, parfois quatre jours de course et de marche, on finit par savoir prendre son temps), parlaient peu et se mettaient à manger. Aussi lentement qu'ils avaient marché. Cela pouvait durer longtemps. Ensuite seulement, ils racontaient :

« Nous avons bivouaqué au pied de la face, disaient Claude et Olivier partis un mercredi pour le dièdre ouest du Resko et revenus le samedi, tard dans la soirée. Le lendemain nous avons attaqué. Dans la première longueur, Olivier a été blessé à la main par un bloc instable, puis un piton s'est arraché. Nous nous sommes demandé si nous allions continuer. En fin de journée, nous sommes arrivés à la grande vire qui barre toute la face. Nous y avons bivouaqué.

— C'était quel jour ?

— Nous sommes partis le mercredi. Ça fait donc jeudi soir.

— Vous n'avez pas aperçu des lumières sur la Wandspitze ?

— Si, si ! Nous avons répondu. C'étaient vous ? »

Jean-Raymond et moi-même bivouaquions ce même soir au milieu de la grande muraille du Duvar Tepe. Nous n'avions aucune nouvelle de Claude et d'Olivier. Et tout à coup, leur lumière nous indiquait qu'ils étaient à un kilomètre de nous. Nous avons crié. Mais il y avait trop d'espace autour de nous pour qu'ils nous entendent.

« Le matin, nous avons suivi la vire jusqu'au col ouest, entre le

Resko et le Tepe Sirt. Nous étions au pied de l'arête ouest du Resko. C'est un « méchant problème ». Une escalade sans doute splendide.

« C'était le deuxième jour. Nous avons attaqué le dièdre. Il était froid, avec des traînées d'eau. Dans le bas et dans le haut, il a fallu faire de l'artificielle. »

Au camp de base, il fait nuit depuis longtemps. Sous la tente commune, dans la lumière blafarde de notre lampe à gaz, nous écoutons les deux qui parlent sans s'arrêter. Les montagnes alentour ne sont plus que des formes sombres à peine dessinées sur le fond de la nuit, et que la lumière nous cache. Le Cilo Dag n'existe plus, mais dans notre esprit ceux qui maintenant racontent, construisent une course rêvée sur un Resko bien différent de celui que, tous les jours, nous apercevons de nos tentes.

« Nous avons dû laisser des pitons. Nous en avons perdu quelques-uns. A la fin, nous étions un peu juste.

« Nous avons fait la descente par l'arête est puis par un long couloir de presque neuf cents mètres sur le versant nord-est. Claude a dévissé sur un névé. Dans la nuit il a fallu faire un rappel. A un moment nous nous sommes aperçus qu'il nous manquait un marteau-piolet. Nous n'avions plus rien à manger et nous ne savions pas si le col entre le Keskin et le Maunsell était praticable. Nous y sommes quand même allés. Il a fallu faire deux rappels à la descente. »

« Rien ne leur aura été épargné », conclut Jean-Raymond. Mais Olivier et Claude ne l'entendent qu'à peine. Ils parlent à nouveau du Grand Dièdre. Ils y sont encore. Et c'est le présent qu'ils emploient pour nous redire : « C'est une belle course ! »

Nos succès aidant, nous nous sommes vite désintéressés des itinéraires classiques. Nous savions pourtant que les Polonais ou les Allemands en avaient découvert de très beaux. La rareté des renseignements que nous avions sur ces voies nous aurait certainement permis de les parcourir dans des conditions voisines de celles des premières ascensions. Mais nous n'y aurions pas trouvé cette incertitude qui fait tout le charme de la véritable première,

ESCALADE

Il n'a plus été question que de nouvelles voies. Même ceux d'entre nous qui ne s'étaient jamais lancés dans ce genre d'aventure se sont mis à parler de « premières ». Le soir, ceux qui se retrouvaient au camp de base comptaient et recomptaient nos victoires, comme on affiche un score à l'extrémité d'un stade.

Après l'ascension de la face nord du Suppa Dürek par Denis et Olivier, et la traversée de l'Elsan par Claude puis par Gilles, Denis et Solange sont partis bivouaquer au pied de la face nord du Mirhamza.

Il leur a fallu passer dans une vallée à l'ouest et quitter la région du plateau de Mergan. Ils se sont ainsi trouvés plus que jamais livrés à eux-mêmes. Leur course n'en a été que plus belle. Nous avons entr'aperçu cette face depuis le Göl Dag. Avec Olivier, Denis l'avait devinée en allant au Suppa Dürek. Solange et lui y ont goûté le plaisir de s' « approprier » une montagne.

Chacun revenait avec des détails nouveaux, des récits toujours différents. Jean-Raymond et moi, bien résolus à nous attaquer enfin au Duvar Tepe, avons commencé par gravir son éperon central.

Mille mètres de paroi, une escalade libre, peu de pitons à planter : un jour et une matinée durant, nous avons découvert notre itinéraire.

Au sommet, la course n'était pas terminée : nous étions sur la faite de la muraille, mais il nous restait à redescendre. Jusqu'au soir, nous avons traversé des arêtes, contourné des gendarmes, cherché notre chemin, atteint le sommet principal, traversé de nouvelles arêtes. Quand enfin nous avons pris pied sur le glacier, crevasses et rimayes nous attendaient. Mais depuis le Keskin Tepe, elles ne nous effrayaient plus.

C'est au milieu de la paroi que nous avons aperçu deux chamois. Ils étaient en face de nous, sur le pilier voisin, et descendaient vers le glacier. Avec une incroyable agilité ils couraient sur les vires ou s'élançaient sur de grandes dalles presque verticales. Sans dire un mot nous regardions. Il y a eu bientôt autour de nous le martèlement de leurs sabots contre la pierre, et en quelques instants, ils

ont atteint sans une hésitation le pied de cette paroi que nous tentions de découvrir lourdement depuis presque une journée. Jamais nous ne la connaîtrions aussi bien qu'eux.



... Puis Claude et Olivier sont arrivés du sommet du Resko. Nous avons dépassé la moitié de notre séjour. La fin approchait et une nouvelle fièvre s'est emparée de nous.

Solange et Denis ont tracé un itinéraire direct sur le versant ouest du Keskin Tepe. Marc et moi avons gravi le grand éperon de gauche du Duvar Tepe. Claude et Marie-Françoise se sont attaqués à l'arête est du Suppa Dürck. Après un bivouac très froid au sommet, ils ont regagné le camp de base par la voie de descente classique, le couloir nord. Jean-Raymond et Olivier inauguraient une voie directe sur la face nord de l'Esmer Tepe.

Malgré l'emprise grandissante des parois, les jours de repos au camp gardaient toute leur importance. Le matin et le soir, au plateau de Mergan, étaient les moments les plus agréables. Il y faisait relativement frais et l'absence d'ombre restait supportable. Mais dès que le soleil montait dans le ciel, la chaleur apparaissait, et avec elle, les mouches. Sous les tentes, l'air devenait étouffant.

La journée passait cependant sans même que nous nous en apercevions, emplie de ces occupations qui parviennent à combler un séjour au camp de base.

Rangements, discussions, visites des Kurdes sont à peine finis et c'est déjà le soir. La nuit vient très tôt. Le crépuscule dure à peine : pendant un quart d'heure, le jour baisse, s'emplit de grilles claires, puis brusquement l'obscurité est là.

En fin de matinée, lorsqu'il fait trop chaud, on se réfugie à l'ombre des gros blocs en amont du camp. Ils sont au bord du torrent et l'herbe y est un peu plus verte. On s'étend et l'on s'adosse

ESCALADE

à la pierre. Le camp kurde disparaît. Tous les bruits sont effacés par celui du torrent. Le vent descendu des sommets apporte un peu de fraîcheur. A proximité, l'herbe chaude est emplie de criquets. Une grande tache de ciel bleu tremble au dessus des parois. Comme si l'on était en Oisans ou dans les massifs calcaires du Sud... Parce que l'on cesse de s'intéresser à ses formes, la montagne semble tout à coup perdre toute imagination, cette capacité qu'elle a de varier à l'infini ses constructions. Peu à peu, on ne pense plus qu'aux pierres, à l'eau, au ciel et à l'herbe, et l'on retrouve cette montagne aux contours imprécis que chacun se construit, quand, pour la première fois, il se met à rêver d'alpinisme.

Raconter jusqu'au moindre détail est impossible. Toutes nos courses ne peuvent tenir ici. Mais peut-être peut-on dire ce qu'elles ont été pour nous et par quelques phrases les évoquer sans en excepter une seule.

En montagne, tout est affaire de roche. Et des transformations qui s'opèrent chez le grimpeur à son contact. Il escalade depuis presque une journée. Les gestes s'ajoutent aux gestes, le grimpeur ne dit rien. Seule compte pour lui l'observance des règles qui le conduisent.

Tout à coup, ses doigts décèlent une modification subtile de la pierre. Rien ne semble avoir changé, et pourtant une griserie s'empare de lui, une joie si puissante qu'il lui faut parfois rompre le silence, crier, se tourner vers celui qui l'assure et lui parler de « jouissance », de « rocher génial ». Le grimpeur escalade encore, mais il n'est plus le même parce que la pierre, sa température, son grain, sa consistance sont intervenus pour faire de lui quelqu'un de nouveau.

Il revient de course. On lui demande :

« C'était bien ? »

— Une très belle voie. »

Et tout de suite, on lui demande encore :

« Comment était le rocher ? »

Ses yeux s'illuminent, ses mains dessinent dans l'air des figures de belle pierre et il dit :

« Par endroits, très très bon. Il y avait une longueur magnifique ! »

A l'entendre, on croirait presque que toute la course est oubliée, que seule subsiste cette longueur dont il continue de parler.

Une belle longueur de corde ! Sans doute est-il possible de dire ce qu'est l'escalade au Cilo Dag en décrivant simplement trente mètres de bon rocher rencontrés dans une course. Il importe peu de savoir laquelle. Toutes ont comporté de beaux passages. Et dans chacun d'eux, notre enthousiasme a été le même qu'à cet instant où nous trouvâmes belle notre longueur de corde.

... Depuis le lever du jour, nous avons progressé vers une large barrière de surplombs. Lorsque nous sommes arrivés au pied de la paroi, ils étaient encore dans l'ombre. Le soleil maintenant les éclaire : ils sont faits de roche rouge et compacte, suspendue dans le vide.

Un dizaine de mètres sous eux, une grande dalle lisse nous a obligés à traverser vers la droite sur de minces replats. Nous avons émergé dans le soleil. J'ai senti sur le dos de mes mains, sur mon visage, un doux frôlement de lumière chaude. En pleine dalle, nous avons installé le relais. Puis j'ai levé les yeux vers la longueur suivante.

Notre longueur, celle qu'inconsciemment nous attendions, est là. Entre deux surplombs rouges se dresse un haut mur vertical de roche grise et compacte. Un dièdre l'entaille tout entier. Ses deux faces se rejoignent dans une fissure qui d'un trait monte se perdre dans d'autres surplombs rouges. Chaque face forme une dalle monolithique où je distingue quelques rares prises.

A mi-hauteur, le dièdre est obstrué par un bloc surplombant, fait de la même pierre grise et compacte. Partout, le rocher semble

ESCALADE

parfait. Il n'y a au dessus de moi que deux immenses blocs assemblés pour former un dièdre idéal.

Il ne me mènera pourtant pas directement au dessus des surplombs. Après la roche grise, plus rien ne semble possible. Mais qu'importe? Je traverserai...

Parmi tant de murs, de surplombs et de couloirs délités, trouver une si belle pierre ! Savoir qu'en même temps, ce dièdre me livre la clef de toute la paroi ! Découvrir dans ces rochers mis à vif par le soleil, trente mètres d'escalade paisible et baignée de tiédeur !

Au moment de partir, je sens une exaltation naître dans mes mains, et bientôt « modifier tous mes appuis : l'appui que je prenais « sur mes sens, l'appui que mes sens prenaient sur le monde, l'appui « que je prenais sur mon impression générale d'être.

« L'attention prodigieusement présente, au comble de ses « possibilités, captant anormalement vite et clairement¹ », je commence à gravir le dièdre.

Des gestes qui m'attendent, je n'en connais aucun. Je pensais : il faudra les imaginer l'un après l'autre. Mais les prises se mettent à surgir avec tant d'exactitude, chacun de mes gestes s'y adapte si parfaitement que bientôt, je ne sais plus qui, de la prise ou de moi-même, les invente.

Les gestes sont en moi. Les prises les font surgir. Toutes les images d'escalade que j'ai pu accumuler se trouvent arrachées, projetées sur la pierre, puis régulièrement transformées en mouvement.

M'équilibrant des deux mains — l'une, du bout des doigts, tient la fissure au fond du dièdre, l'autre, paume plaquée contre la pierre, s'imprègne de tiédeur —, les jambes en écart, les pieds sur de petites prises, je m'élève doucement. Je ne suis ni à l'intérieur, ni hors de la pierre. Je marche à sa surface. Par chaque doigt, elle entre en moi, et me donne l'intuition du vide qui l'entoure.

J'arrive sous le bloc surplombant. La fissure s'élargit et j'y

1. Henri MICHAUX.

découvre une pierre solidement coincée. Je l'entoure d'un anneau de corde, mousquetonne la corde d'attache. Tout s'est fait si vite qu'il ne me semble pas avoir cessé d'escalader. Le corps rejeté en arrière, me tenant d'une main sous le surplomb, je cherche la prise suivante. Elle est là, une petite écaille solide et franche. Je m'y agrippe, quitte lentement le fond du dièdre, et, toujours porté par le vide, soulevé par lui, dépasse le bloc.

Alors l'escalade est devenue une fête, une très longue fête, comme si la pierre m'accompagnait. Le passage du surplomb m'a projeté en plein vide. Sous lui, mes gestes, que j'avais cru parfaits, n'étaient que solides et sûrs. Ils étaient à l'image de la pierre. Ils en avaient le poids. Le surplomb leur a donné légèreté et transparence.

Les gestes ont pris la place de mes mots. Dans mon esprit, il n'y a plus qu'un sentiment de l'infini, de la présence de l'infini. Le temps continue de couler, mais je marche avec lui. Je suis pierre : comment mon escalade pourrait-elle cesser ?

Je progresse jusqu'au sommet du dièdre. Un court instant, je lève les yeux vers le grand mur ocre qui me domine. Pas une fissure ne le raye.

Je franchirai la dalle de droite. Elle me mènera au dessus des surplombs. La corde la balayera, tout le dièdre disparaîtra. Là-haut, je planterai un piton solide, peut-être deux. Un court instant, je regarderai la suite, puis je me pencherai vers le vide pour crier :

« Viens ! Tu verras comme c'est beau ! »



10. LE CAMP KURDE

Je rêvais de retourner au Duvar Tepe et de bivouaquer à nouveau sur sa paroi nord. Nous aurions voulu tenter l'ascension du grand panneau vertical, haut d'environ cinq cents mètres, dont le losange forme une sorte d'écusson encastré dans la muraille. Le Bouclier du Duvar Tepe : c'est sans doute l'un des plus beaux, sinon le beau problème du Cilo Dag.

Mais le temps nous manquait. La course risquait d'être longue. Personne n'était jamais allé sur cette partie du Duvar Tepe et nous ne savions rien sur les possibilités de descente. Il nous restait deux jours, au maximum trois. C'était insuffisant.

Sans gravir directement le Bouclier, nous pouvions au moins aller le contempler de plus près en escaladant l'éperon qui le borde à gauche. Marc et moi y sommes partis en sachant qu'il nous faudrait être de retour au plus tard le surlendemain.

Nous ne pensions pas y trouver des difficultés supérieures à celles rencontrées sur l'autre éperon. L'itinéraire serait sans doute du même type : difficultés principales dans les deux premiers tiers de la paroi, puis une pente moyenne plus faible dans la partie haute, entraînant une progression plus rapide.

Sur ce dernier point, je me trompais : les difficultés ont subsisté jusqu'au sommet et cette voie s'est avérée un peu plus difficile que la précédente. Mais qu'importe tout ceci ? Je préfère ne me souvenir que d'une chose : une journée puis une matinée durant, Marc et moi nous avons escaladé notre paroi sans jamais être déçus.

Au soir du premier jour, nous avons trouvé une bonne plateforme. Rassasiés, après avoir bu quelques précieuses gorgées d'eau,

nous avons laissé les masses de pierre alentour nous entraîner dans la nuit.

Comme au cours de mon précédent bivouac, c'est le soleil qui nous a réveillés. Vers midi, nous avons débouché sur l'arête presque horizontale qui relie le sommet oriental au sommet principal. Marc pour la première fois, moi pour la seconde, nous découvrons les terres du sud que, depuis le début de notre séjour, la chaîne nous avait cachées. C'était encore le même déroulement de collines arides, de montagnes brûlantes et de vallées aux ombres transparentes. Nous devinions la tache plus verte d'un champ, le dessin clair d'un chemin ou d'une piste, les ombres géométriques d'un village.

Mais ces signes étaient isolés dans un pays si vaste que l'on ne retenait d'eux que leur insolite. Nous dominions cet immense paysage : le Duvar Tepe, dont on peut croire depuis le plateau de Mergan qu'il oppose à un versant nord abrupt une face sud plus douce, est en réalité une longue, étroite et haute muraille que le sommet principal à l'ouest et l'Esmer Tepe à l'est maintiennent en équilibre. La face nord domine de mille mètres le cirque ouest du Resko. Le versant sud dresse près de sept cents mètres de faces, d'éperons et de couloirs au dessus des alpages où passe le sentier qui, par le sud, contourne le massif.

Dans un creux de rocher inondé de soleil, nous avons lentement bu et mangé, parlant à peine, tout entiers pris par une sorte de vertige. Cet instant, nous voulions le goûter, le préserver, le détacher complètement de la course. Nous n'osions parler du retour.

Il a pourtant bien fallu l'envisager. Nous avions deux possibilités : soit, par une longue traversée d'arêtes, rejoindre le sommet principal et la voie de descente que Jean-Raymond et moi avons inaugurée quelques jours auparavant, soit traverser vers l'est et gagner la voie normale de l'Esmer Tepe que nous savions très facile. La première solution semblait la plus raisonnable. L'autre permettait de reconnaître un nouvel itinéraire. Mais la descente au col est nous était cachée. S'il y avait là-bas un obstacle infranchissable,

LE CAMP KURDE

il nous faudrait retraverser toute l'arête et nous résoudre à la première solution !

Nous avons tenté notre chance vers l'est. Ce fut une des plus belles traversées d'arêtes qu'il nous ait été donné de faire. Les versants nord et sud se sont rapidement transformés. Au nord, le relief mouvementé a laissé place à un glacis de dalles très raides dominant des à-pics gagnés par l'ombre. Au sud, la muraille s'est redressée et nous avons bientôt compris que nous avançons au dessus d'un gigantesque bombement de roche compacte dont le pied nous était caché.

En cet endroit du Duvar Tepe, l'arête forme une lame étroite dont le tranchant est fait de roche délitée. Par endroits, sa largeur est à peine d'un demi-mètre. Nous avançons avec précautions, chacun prêt à retenir l'autre, mais priant le ciel que tout se passe bien.

« Si je tombe à droite, jette-toi à gauche !

— D'accord ! »

Nous préférons n'avoir pas à tenter l'aventure. Quant à l'incertitude sur le passage entre l'arête et le col, elle a subsisté jusqu'au bout. Notre itinéraire nous maintenait dans l'alignement du sommet oriental et l'éventuelle voie de descente nous restait invisible. A chaque passage délicat, je me demandais s'il pourrait être franchi au retour. J'essayais sans cesse de découvrir en face nord une possibilité de descente permettant de rejoindre des vires au niveau du col.

A droite, il n'y avait rien à espérer : l'arête sud du sommet oriental plongeait à la verticale vers les alpages. Au cours de nos marches d'approche dans le cirque ouest du Resko, j'avais souvent contemplé le Duvar Tepe : je me souvenais d'une cassure nette à son extrémité est.

Même arrivés au sommet oriental, nous n'avons rien pu voir. L'exiguïté de l'arête, et maintenant celle du sommet, nous empêchait de prendre assez de recul. Assuré par Marc, je suis descendu le long d'un éperon secondaire. A bout de corde j'ai enfin aperçu une voie de descente possible.

D'abord en escalade sur du très mauvais rocher, puis en deux rappels, nous avons enfin atteint le col. Le soir même, après la longue descente d'un couloir de quelque mille mètres de haut, nous arrivions sur les alpages du sud.

Nous y trouvons enfin de l'eau. L'herbe n'est pas abondante, mais nous avons quitté la zone des éboulis et des pierriers. Un sentier part vers l'ouest. D'après la carte polonaise que nous possédons, il doit mener au plateau de Mergan, en contournant le Suppa Dürek, le Mirhamza et le Göl Dag. Nous le suivons jusqu'à la nuit, puis nous nous installons près d'un rocher, au bord du chemin. Toute la chaîne du Duvar Tepe nous protège des glaciers. L'air est moins froid qu'au camp de base et de grands courants tièdes passent au dessus de nous. A travers eux, nous voyons trembler les étoiles. Je sais qu'il faut dormir, qu'une longue marche nous attend demain, mais je voudrais prolonger encore plus cette contemplation immobile de la nuit.

Le lendemain matin, notre petit déjeuner est d'une frugalité exemplaire; quelques gorgées d'eau et une demi-tablette de biscuits. Nous partons rapidement. Nous avons aujourd'hui trois cols à franchir.

Le premier est juste au dessus de nous. Il ne nous faut pas longtemps pour atteindre un replat en contrebas des dernières pentes. Nous venons d'émerger dans le soleil. Nous nous arrêtons un instant près de parcs à moutons aménagés par les bergers kurdes. Sur de larges dalles rocheuses, ces derniers ont pilé du sel jusqu'à creuser la pierre. Les galets qu'ils ont utilisés puis posés à proximité, sont encore blancs de poudre.

Vers l'ouest, le grand bombement rocheux que nous dominions en parcourant les arêtes est maintenant entièrement visible : une seule dalle carrée, légèrement convexe, haute de presque quatre cents mètres, sans fissure, sans un trou, polie par les eaux et le vent. C'est le plus beau bouclier de pierre que j'aie jamais vu.

« Regarde ! Des gens qui arrivent ! »

Marc me montre l'endroit où nous avons bivouaqué la nuit

LE CAMP KURDE

dernière. Deux hommes marchent dans notre direction, **encore** trop lointains pour que nous puissions les identifier.

« Ça doit être des bergers. Ce chemin est très fréquenté.

— Ou peut-être des chasseurs?

— Peut-être... Il y en a un qui porte un turban, non?

— Oui, blanc.

— On les attend?

— Je ne sais pas. »

Nous ne bougeons plus, attentifs à deviner qui peuvent être ces deux qui viennent vers nous.

« On dirait que le premier porte quelque chose.

— Oui, on dirait.

— Tu as vu à quelle allure il marche ! Ils ont peut-être à manger.

— Alors, on les attend.

— On va bien voir... »

Les deux Kurdes n'ont pas changé d'allure. Ils semblent ne pas nous avoir remarqués. Faut-il vraiment les attendre? Mais la faim est la plus forte. Ils auront certainement du pain et du fromage. Ils en ont toujours avec eux. Je prendrai encore un peu de sel dans l'une des auges de pierre, je le mangerai avec ce qu'ils nous donneront et je boirai sans crainte de vider notre gourde.

Sous nous, les deux hommes viennent de disparaître dans un creux. Ils vont bientôt réapparaître, beaucoup plus près que tout à l'heure. Presque à l'horizontale, vers l'est, le soleil glisse le long d'une arête, hésitant encore à chasser les ombres étalées jusqu'au fond des vallons. Tandis que le Duvar Tepe et le Suppa Dûrek plongent peu à peu dans le jour, au sud des chaînes émergent une à une.

Un roulement de pierre sur le sentier : le premier des inconnus se montre enfin. Mais son turban est un casque de matière plastique blanche, sa charge, loin d'être kurde, a la couleur et la forme d'un sac Millet, le tissu coloré de ses vêtements est celui d'un anorak de grosse toile, et le sourire que le berger nous adresse illumine en fait

le visage réjoui d'un Olivier que nous étions le dernier à attendre. Derrière lui, arrive Jean-Raymond : tout espoir de manger disparaît. Il y a peu de chance pour qu'il leur reste quelque nourriture à partager. Eux, n'ont pas l'air surpris de nous trouver et rien de notre étonnement.

« Qu'est-ce que vous faites là ? »

— La même chose que vous !

— Nous nous en serions doutés !... Mais d'où venez-vous ? »

Ils nous montrent le pied de l'Esmer Tepe, où nous sommes passés hier soir :

« Nous avons bivouaqué par là ! »

— Mais alors...

— Nous ne devons pas être loin les uns des autres.

— Un quart d'heure de marche !

— ... Quelle course avez-vous faite ? Vous êtes partis hier ou avant-hier ?

— Hier. Pour la face nord de l'Esmer Tepe. »

Olivier se tourne vers moi :

« Tu sais, Bernard, cette directissime dont nous avons parlé... »

Un rocher très beau. Dans le haut surtout. Demande à Jean-Raymond : il a fait une longueur magnifique ! C'était plus difficile qu'il n'y paraissait. Nous avons terminé à la tombée de la nuit. Et vous, ça a marché?... Au fait il ne vous reste rien à manger ? »

Nous partageons notre faim en quatre, et nous repartons vers le col.

Après avoir croisé les restes encore « chauds » d'un campement kurde, nous atteignons l'ombre du Suppa Dürek. Le chemin traverse horizontalement de larges pentes d'herbes et d'éboulis qui montent jusqu'aux premières parois. Vers le bas, des barres rocheuses nous cachent le fond d'un vallon, lui aussi encore tenu par l'ombre. Nous marchons en silence, tout à coup plus attentifs à ce qui nous entoure. Je repense à cette journée où Jean-Raymond et moi nous nous sommes traînés le long des crêtes, au dessus de Mergan. C'est sans doute notre dernier retour au camp, notre

LE CAMP KURDE

dernière course, et je m'aperçois que, pour la première fois, je parcours en début de journée les alpages du Cilo Dag. La fatigue, le regret du départ, une nostalgie vague me font découvrir une grande douceur sur ces terres que j'ai toujours connues brûlantes et difficiles.

L'ombre fraîche qui descend des sommets semble marcher avec nous. Les rayons du soleil éclatent dans les brèches les plus hautes. Vers l'ouest, des dessins à moitié effacés par les grisailles, des lignes de crêtes à peine ébauchées, des sommets toujours plus lointains apparaissent pour agrandir notre pays.

Nous nous émerveillons de tout. Le moindre éclat de lumière, le bleu et la transparence des ombres, les plis de terrain qui tracent sur les versants de grands dessins géologiques, la lente avance du soleil pareille à celle d'une eau coulant sur la terre sans rien connaître des lois de son propre écoulement, chaque détail nous apparaît maintenant comme le détail idéal d'un univers que nous quittons. Jusqu'au chemin qui nous semble parfait tant il s'ingénie à monter ou à descendre le moins possible.

Au deuxième col, le sentier débouche sur un replat d'alpages un peu plus humides, où nous trouvons une herbe verte et serrée, tondue par les troupeaux. Nous suivons une trace à peine visible sur un sol tout à coup plus souple. Le silence feutré des pas sur l'herbe rase, depuis longtemps, au cours des marches d'approche dans les Alpes, nous l'avons associé à une complicité de la montagne, à une entente entre elle et nos aspirations les plus secrètes. Cette complicité est aujourd'hui communion. Ce n'est plus l'acceptation par la montagne et à travers elle par nous de nos projets de conquête. C'est plutôt un bonheur simple en harmonie avec les richesses répandues par le jour sur ce grand pays. Un bonheur simple qui nous fait oublier la longueur du chemin.

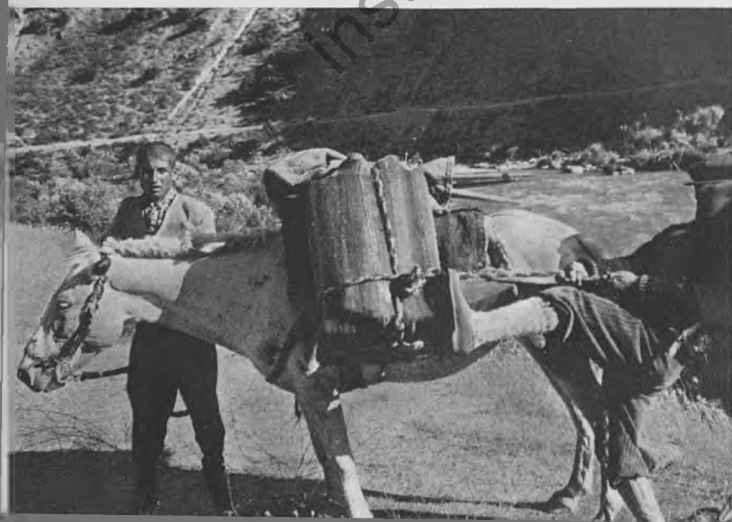
Sur l'envers du col, nous découvrons un camp kurde¹. Nous le dominons du haut d'un grand névé à la base duquel coule un ruisseau. Des murettes de pierres sèches entourent les tentes. Ce

1. Le *yahlâ* (quartier d'été) de Gazza signalé par René Dittert [15].





9. *Marchandages avec Arhmed*



10. *Bâtage des chevaux
au bord du Grand Zab*



Institut kurde de Paris



11-12.
Dans la vallée de Diz



13.
Chefs de la révolution kurde.
A gauche, Barzani



14. *Enfant kurde*



15-16. *Jeunes Kurdes*



17. Tentes kurdes au plateau de Mergan



18.

Thé sous une tente kurde.

Au fond, les couvertures pour la nuit





19. *Four à pain*

20. *Métier à tisser les toiles de tentes*





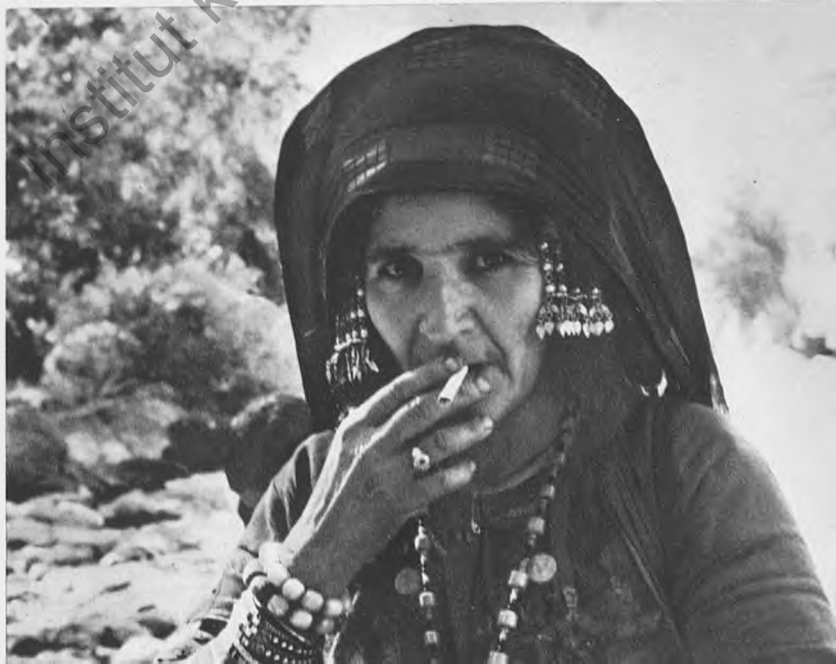
21. *Traite de brebis.*

22-23. Fillettes kurdes.



Institut kurde de Paris

24-25. *Kurdes*





doit être l'emplacement habituel des séjours d'été de la tribu. Arrêtés à la limite de la neige, nous contemplons le village de toiles noires au milieu duquel s'agitent hommes, femmes et enfants. Des chevaux broutent l'herbe humide d'un plateau marécageux où se perd le ruisseau. Quelques chiens s'inquiètent déjà : ils ne nous ont pas encore aperçus, mais le vent froid du névé doit leur apporter une odeur nouvelle. Les grands espaces clôturés, à la terre piétinée et noircie, où les moutons et les chèvres ont passé la nuit, sont maintenant vides. Les taches sombres des troupeaux glissent sur les pentes à l'ouest du camp.

« On y va, ou on l'évite ? On peut passer très à droite, ils ne nous verront même pas.

— Que veux-tu que nous allions faire là-bas ?

— Ça pourrait être intéressant !

— Et puis ils auront peut-être quelque chose à manger. »

C'est le bon argument. Nous nous sentons capables de faire honneur au moindre repas, si frugal soit-il. En longues glissades, nous partons sur le névé. Au même moment, les chiens se mettent à aboyer. Des enfants sortent pour nous regarder. La nouvelle court de tente en tente : des étrangers descendent le col et s'approchent du camp.

Mais nous arrivons seuls devant l'entrée. Les enfants se sont enfuis. Derrière les murettes latérales, des regards curieux nous épient. Nous hésitons un instant : la véritable entrée est peut-être ailleurs. Peut-être aussi notre arrivée importe-t-elle peu à ces gens.

Un homme cependant est sorti du camp et s'avance vers nous. Un homme au visage creusé de rides profondes, piqué d'une barbe courte et blanche. Il porte le large pantalon bouffant maintenu à la taille par une belle et énorme ceinture bariolée, un gilet et sur la tête une casquette à moitié cachée par un turban.

Il nous sourit, nous tend les deux mains. Nous le saluons, Olivier le premier. L'homme nous salue à son tour. Peut-être est-il chef de village, ou doyen, ou chef d'une famille importante. Nous le suivons.

LE CAMP KURDE

A travers le camp, il nous conduit jusqu'à une tente où s'est déjà massée une foule souriante. Des gosses nous suivent en criant. Des gens accourent de toute part. Notre hôte nous fait entrer tandis que l'on s'empare de nos sacs et de nos piolets pour les ranger sur une murette. Dehors la foule grossit à chaque instant. On se presse, on se faufile, on veut voir. Un mât de tente est renversé. Tout le monde se met à rire. Nous nous sentons pris tout à coup dans un climat de kermesse. La toile en poil de chèvre noir nous cache maintenant les montagnes, et nous nous trouvons précipités dans un nouvel univers en bordure duquel nous marchions sans trop le savoir.

Le chef nous désigne une banquette de pierre recouverte d'épais tapis. Nous nous y asseyons tous les quatre en tailleur. Les autres, devant nous, s'assoient à leur tour sur des tapis et lèvent leurs yeux vers nous. Sans doute n'y a-t-il là rien que de normal : nous trônons au dessus d'eux comme de simples invités. Mais nous sommes Européens et presque gênés de nous voir placés ainsi.

Alors, il se fait un grand silence. Partout autour de nous des visages nous regardent, nous interrogent. Il y a là des dizaines d'yeux qui nous fixent, les regards curieux de gens pour qui nous sommes les étrangers, les hommes étranges que l'on regarde, ceux qui viennent de très loin et savent des choses impossibles. Nous les laissons nous dévisager. Puis, tout à coup, parce que le silence se prolonge, parce que nous percevons dans la foule des chuchotements, des rires étouffés, nous réalisons que ces gens attendent. Ils attendent que nous parlions.

Il nous faut trouver autre chose que les sourires. Une phrase, quelques mots doivent suffire. Mais lesquels ? A notre grand soulagement, Olivier se lance dans la conversation. L'arabe argotique, l'iranien, le turc, le kurde, l'allemand, les mimiques, tout lui est bon pour fabriquer une sorte de « conglomérat linguistique », que, fait étrange, les Kurdes paraissent comprendre. Le chef parle à son tour, nous lui répondons. Dehors, on se presse un peu plus. Nos gestes font rire. Bientôt une secrète sympathie s'installe entre

nos hôtes et nous. Ils savent, et nous savons aussi, qu'à cet instant, les mots ne sont que politesse. Seuls comptent nos regards. Nous parlons parce qu'il faut parler, parce que ni eux, ni nous n'avons appris à nous regarder en silence. Quand nous nous quitterons, pas plus les Kurdes que les Européens ne diront : « Tu as entendu, ils ont dit que... », ce sera plutôt « Tu as vu... » Et pendant que se déroule notre laborieuse conversation, ils nous regardent, nous les regardons.

Dans un coin plus aéré de la tente, deux femmes raniment le feu et mettent une bouilloire d'eau à chauffer. Le foyer est fait de deux grosses pierres. Des branches d'arbustes nains servent de combustible. Elles brûlent aussi vite que de la paille, et pour que le feu dure, il faut le priver d'air. Une abondante fumée s'échappe entre la toile et la murette qui délimite la tente.

« Tu crois qu'elles vont faire à manger ? chuchote l'un de nous.

— Je ne sais pas. C'est peut-être simplement du thé. »

Les hommes ne s'occupent de rien. Derrière eux une matrone dirige les opérations. Elle est très belle et porte des vêtements aux couleurs somptueuses. J'imagine un instant cette maîtresse de maison, habillée à l'euro péenne et dirigeant un salon dans une capitale. Elle tiendrait parfaitement son rôle : gestes et visage de grande dame, dos droit, regard ferme de femme obéie.

Le thé est servi brûlant, avec de petits morceaux de sucre. Nous savons qu'il est bon de ne pas les précipiter aussitôt dans les verres. J'en prends un, le mets entre les dents, et, pour le faire fondre, aspire bruyamment une gorgée. Puis je me mets à boire le reste, avec dans la bouche un goût de thé âcre.

Quand nos verres sont vides, un Kurde nous ressert immédiatement. Un grand bien-être s'empare de nous : comme une brûlure d'alcool, celle du thé diffuse lentement à travers tout le corps. Nous continuons de parler. Je regarde autour de moi avec la sensation désespérée que je ne regarderai jamais assez, que trop de détails m'échappent. Il me faudrait fixer à jamais dans ma mémoire... mais peut-être n'est-ce pas nécessaire, peut-être suffirait-il plus



LE CAMP KURDE

tard de dire aux autres que « nous étions bien », que c'était « extraordinaire ». Nous ne raconterons jamais exactement cette scène. Mieux vaut, plus simplement, se souvenir de l'avoir vécu.

Une vieille femme s'est mise devant le feu. A la place de la bouilloire, elle pose une grande plaque métallique convexe, jusqu'à recouvrir les flammes. D'un pot, elle extrait une poignée de pâte à pain. Elle confectionne une sorte de crêpe qu'elle étale sur la plaque. Alors, pour nous, l'attente commence : nous avons beau nous dire que l'accueil des Kurdes et le thé devraient nous suffire, ces préparatifs de repas ne font qu'attiser notre faim. Bientôt une senteur de pain chaud envahit la tente. Ne se doutant de rien, la vieille y ajoute un bruit de friture qui transforme notre attente en supplice. Des morceaux de viande cuisent dans une poêle, le pain gonfle doucement sur la plaque, de l'ayran est versé dans de larges bols, mais nous n'avons que notre thé, dont nous ne savons plus qui, de sa chaleur ou de sa « force », nous arrache le palais. Nous attendons, et tout au fond de notre esprit, pointe un petit doute : cette femme ne prépare peut-être que sa cuisine de tous les jours, notre arrivée n'est pour rien dans ces préparatifs, nous ne leur avons pas parlé de notre faim, et rien ne suivra le thé traditionnel.

La « conversation » porte évidemment sur notre séjour. A défaut de phrases, nous prononçons les mots-clés de la région : « Mergan », « Resko » ; un petit homme qu'Olivier figure avec deux doigts escalade une paroi imaginaire sur le dessus de l'autre main, un grand geste circulaire indique notre retour, et un sourire doit suffire pour dire que tout notre périple finit ici où l'on est bien. Les Kurdes hochent la tête. Leurs lèvres murmurent des « Tamam, tamam », sans fin. Olivier se penche, prend son sac, l'ouvre, et en sort toute une quincaillerie de pitons, d'étriers, de marteaux, et de mousquetons pour se lancer ensuite dans le plus beau cours de technique alpine qu'ait jamais vu Kurde des montagnes. Les hochements de tête continuent.

Nos démonstrations didactiques ne soulèvent pas chez nos hôtes un fol enthousiasme. Il leur suffit sans doute de savoir que

nous grimpons. Le reste importe peu. Peut-être même ont-ils déjà eu droit à pareil spectacle : nous ne sommes pas les premiers grimpeurs à suivre ce sentier dans les mois d'été. Et puis qu'ont-ils à faire de techniques qui ne les concernent pas ? Mais lorsque Olivier étale sous leurs yeux un assortiment de cordelettes en nylon, alors, tout à coup, tous veulent toucher, éprouver, en connaître la solidité. Ils devinent tout de suite qu'il y a là « quelque chose » qui vaut mieux que les cordes de laine dont ils se servent pour bâter les chevaux ou les mules, et pour fixer leurs tentes.

Le chef se perd dans la contemplation d'un anneau de sangle « américaine ». Puis il se lance dans un long discours d'où il ressort que nous sommes ses invités et que nous lui ferions grand plaisir en lui offrant quelques anneaux. Nous conseillons tous à Olivier d'accepter : la cordelette lui appartient !

Pendant ce temps un large plateau garni de pain, de yaourt et de viande a surgi sur notre tapis. Et pour nous, il n'y a plus que le contact chaud des galettes qui craquent lorsque nous les partageons, la fraîcheur douce de l'ayran et l'odeur de viande grillée. Par un immense effort, nous réussissons à ne pas nous jeter sur cette nourriture. Mais que l'on ne nous demande pas de cacher notre appétit ! En quelques instants, le chef kurde comprend que nous ne laisserons rien. Il nous offre encore du pain. L'un de nous a tout juste le temps d'émettre un faible : « Tu ne crois pas qu'il serait poli de... », et déjà les trois autres acceptent avec joie. Nous exultons, et tout à coup, nous nous apercevons que nos hôtes et les gens du dehors rient de nous voir manger avec tant de plaisir. Puis on nous verse du thé.

Nous voudrions leur offrir à notre tour quelques cadeaux : nous n'avons rien prévu. Il nous faudrait trouver autre chose que les anneaux de corde, mais nous n'avons rien, pas même un couteau. Un Opinel est pourtant au Cilo Dag un cadeau apprécié.

« Nous ne pouvons pas partir avec nos simples remerciements.

— Tu vois quelque chose à offrir ?

— Il nous reste des Athlétonics...

LE CAMP KURDE

— Essayons ! »

Quelques instants plus tard, tout le camp se partage les quelques tablettes de glucose que nous trouvons au fond de nos sacs. Les hommes du premier rang, eux, gardent les petits sachets de matière plastique qu'ils montrent aux autres avec fierté. Puis nous trouvons un bout de crayon et quelques hommes nous écrivent leur nom. Ont-ils appris ? « Hakkâri, Hakkâri ! », répondent-ils. Nous écrivons les nôtres qu'ils montreront sans doute à d'autres expéditions qui renouvelleront les mêmes rites, les mêmes gestes, les mêmes sourires.

Nos offrandes restent pourtant dérisoires : les sachets plastiques, nous les aurions jetés, le crayon ne nous servait à rien et leur hospitalité vaut davantage.

« Olivier, dis-leur que nous avons un médecin à Mergan, qu'ils peuvent venir le voir, mais que nous partons après-demain. Tu sauras leur dire ?

— Peut-être. Je vais essayer. »

Nos hôtes acquiescent avec de nouveaux « Tamam », puis nous amènent une vieille femme en nous faisant comprendre qu'elle a mal aux dents.

Par miracle, nous avons un cachet d'aspirine. Avec mille grimaces, elle se met à le croquer, sans vouloir boire le verre d'eau que nous lui tendons.

Nous reprenons nos sacs. Les hommes nous serrent la main avec effusion. Toute une cohorte nous accompagne jusqu'à l'entrée du camp. Nous répétons au chef : « Mergan, doctor, Mergan, doctor. » Quand nous partons, des dizaines de mains s'agitent pour nous saluer...

Nous avons suivi le torrent issu du névé. De hautes herbes et des plaques de terre grasse le bordaient. L'eau passait parfois sous des ponts de neige que nous franchissions en ramasse. Très loin au-dessus, les sommets tremblaient dans l'air chaud. Mais nous ne pensions plus à eux. Nous avons maintenant dans l'esprit les images de notre halte, et je comprenais qu'elles ne nous quitteraient pas avant longtemps.

LE CAMP KURDE

Nous marchions sur de nouveaux alpages. Dans moins de deux heures, nous serions au camp de base. Demain, nous quitterions le plateau de Mergan. J'avais en moi le souvenir transparent d'une grande ascension. Elle avait aiguisé mon pouvoir d'émerveillement. Les bergers m'avaient donné l'extraordinaire occasion d'en user.

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

III
LES KURDES

Institut kurde de Paris

11. LE PEUPLE KURDE

Bien sûr, ce n'est pas en un mois de voyage que l'on peut connaître un peuple. Tout au plus le découvre-t-on. Mais aussi bref qu'ait été notre séjour, il nous a donné la possibilité de vérifier le bien-fondé des renseignements amassés au cours de nos lectures et de nos rencontres.

Car ce qu'ont vu les autres compte tout autant, sinon plus. Dix témoignages ne font pas toujours une vérité. Un seul y parvient encore moins. Il eut été bien prétentieux de vouloir décrire les Kurdes en oubliant ceux qui nous ont précédés dans cette étude. D'autant plus prétentieux que ce peuple constitue l'un des plus difficiles à définir historiquement et sociologiquement. De quelque côté qu'on le regarde, il apparaît comme un peuple imprécis, mal défini, privé de territoire national, sans que d'abord on sache s'il faut en accuser l'Histoire ou ceux qui la font. Les faits mêmes s'effacent — ou sont effacés — en partie. Trop de passions les recouvrent, trop de siècles mouvementés, trop de rivalités et d'affrontements. « Dans le vieux monde, il n'y a probablement aucun groupe ethnique authentique qui ait été de manière plus continue dénigré et mal décrit que la race kurde. Depuis l'aube de l'histoire nul autre peuple au monde, habitant une aire géographique aussi bien définie, n'a été plus systématiquement injurié que les Kurdes¹. » Leur étude, dès lors, se heurte à de grandes difficultés. Même si, délaissant les opinions partisans, le chercheur se tourne vers les événements

1. SAFRASTIAN [42].

les plus lointains ou les observations les plus objectives, même si tout semble pouvoir se ramener à quelques processus historiques élémentaires, il n'est pas facile de conclure. Comme le note B. Nikitine, « sans nier l'existence de certaines « constantes » dans le caractère d'un peuple qui s'expliquent par son passé et les conditions de son existence, on n'en est pas moins obligé de remarquer que les « généralisations dans ce domaine sont très fréquentes et mal fondées, aboutissant à des clichés et à des étiquettes qui une fois lancés, sont difficiles à retirer de la circulation ou à rectifier¹. »

Les thèses contradictoires qui s'affrontent dans les ouvrages sur les Kurdes, aussi bien que la multiplicité des faits historiques avec lesquels le visiteur des montagnes de Hakkâri est confronté, imposent cependant de dégager quelques idées générales. De ce point de vue, la description qui rend le mieux compte des événements, est celle qui voit dans ces difficultés les causes d'une double ambiguïté, à la fois historique et politique, attachée au peuple kurde.

« Pour votre information, le Kurdistan n'existe pas » : voilà pour l'ambiguïté politique ! Une conspiration du silence entoure la révolution kurde dans les pays où elle a effectivement lieu, et les conditions d'existence des minorités kurdes là où elle est actuellement en suspens.

Quant à la difficulté d'ordre historique, elle peut être illustrée à l'aide de la phrase : « nous vous donnons trois soldats pour vous protéger », dictée par une « perversion de l'exotisme² » qui a depuis longtemps affecté les Kurdes et par contrecoup, la lutte qu'ils mènent pour leur indépendance. Leur histoire s'est trouvée à une certaine époque définitivement altérée par un de ces phénomènes de « mythification » dont notre culture est riche d'exemples³.

1. NIKITINE [40].

2. PRADIER [41].

3. R. BARTHES, dans *Mythologies*, donne une description d'un tel phénomène. Le processus est en général le suivant : pour apparaître, le mythe transforme un sens en forme. Une fois la transformation amorcée, on observe un glissement du signe attaché à l'objet affecté. « En devenant

LE PEUPLE KURDE

Pour déceler où s'est faite, à propos des Kurdes, cette apparition du mythe, cette « évaporation de l'histoire », il faut non seulement suivre ce qu'a été cette histoire, mais aussi, à travers elle, observer ce qu'est devenu le personnage kurde aux yeux, d'abord de ses voisins, puis des Occidentaux. La conspiration du silence qui entoure la révolution kurde apparaîtra comme une manœuvre politique dont ne pouvait manquer d'être victime ce peuple.



Le Kurdistan forme l'épine dorsale du Moyen-Orient. Couvrant approximativement 500 000 kilomètres carrés, il offre une très grande variété de paysages. Les sommets du Cilo Dag, le mont Ararat voisinent avec des régions plus riches arrosées par le Tigre, l'Euphrate et leurs multiples affluents. Plaines riches entourant des massifs montagneux complexes et facilement défendables, mosaïque de territoires situés à la croisée des chemins d'émigrations et à l'intersection de tous les empires, c'est cette géographie particulière qui a déterminé l'histoire du Kurdistan.

Placé comme il l'est, il ne pouvait rester hors de l'Histoire. A une époque où l'Europe émerge à peine, il va connaître une succession de royaumes, de civilisations qui vont faire de lui la terre d'élection de tous les fastes, les guerres et les massacres du Proche-Orient.

Il est évident que les Kurdes d'aujourd'hui proviennent de

« forme, le sens éloigne sa contingence, il se vide, il s'appauvrit, l'histoire « s'évapore, il ne reste que la lettre. » Au sens devenu forme pure on adjoint un concept : l'objet devient mythe. « Mais le point capital est que la forme « ne supprime pas le sens, elle ne fait que l'appauvrir, l'éloigner, elle le « tient à sa disposition. » Le sens véritable de l'objet est masqué par le concept mythique, mais il n'est pas détruit. Il faut qu'en même temps il puisse s'insérer dans le catalogue de la Connaissance pour faire oublier en temps voulu la mythification. Celle-ci dans tous les cas, refuse de se reconnaître en tant que telle, et « dans l'effort vain de se distancier d'elle-même, elle s'accroche au privilège d'expliquer » (J.-P. DUMONT et J. MONOD, dans *le Fœtus Astral*, Ch. Bourgeois, édit., 1970).

plusieurs souches. « Les Mèdes, avec leurs fractions de Kyrtili, des Mardes, des Zikurtu, des Mannéens, et les Scythes de la Médie en s'amalgamant en masse aux autochtones du Zagros et de l'Asie Mineure orientale, aux Guti, aux Kassites, aux Naïri et aux Hurrites, et en léguant leur langue à l'amalgame ainsi constitué, sont devenus le peuple kurde¹. » Des divergences physiques attestent ces nombreux mélanges. Mais, « si comme beaucoup d'autres peuples, pour ne pas dire la totalité, ils ne forment pas une race, ils constituent à n'en pas douter une ethnologie propre et ont une conscience nette et profonde de leur originalité² ». On peut s'étonner qu'au milieu d'un tel brassage, ait surgi un nationalisme. Cette cohésion du peuple kurde s'explique en fait par son histoire même : il constitue le type de nation moins créée par l'implantation d'une race que presque « inventée » par les événements.

A l'origine on trouve donc les Mèdes³. Ils ne sont d'abord

1. PAREZ VANLY : lettre ouverte au gouvernement impérial de l'Iran et à la classe dirigeante persane, 1959. Citée par PRADIER [41].

2. BOIS [36].

3. C'est du moins la thèse la plus répandue. Les problèmes posés par l'origine des peuples kurde et turc sont complexes. Trop de tribus, puis de royaumes se sont amalgamés au cours des siècles pour que ne se perdent pas leurs origines respectives. Les événements politiques n'ont rien éclairci. Chaque nation, chaque peuple revendique comme ancêtres les grands empires dont les noms surnagent dans l'histoire de l'Anatolie et de la Mésopotamie.

Un fait en tout cas semble certain : la singularité ethnique des Kurdes dans les pays où ils forment des minorités. Déjà en 1848, X. Hommaire de Hell [30] voyait en eux « une race caucasienne ou plutôt sémitique ». Beaucoup d'écrivains, ajoutait-il, ont considéré jusqu'à ce jour les Kurdes comme les descendants des Kurduques dont Xénophon traversa le pays lors de la fameuse retraite des Dix Mille. Mais cette opinion est encore à l'état de problème. D'abord il est évident que les Kurdes d'aujourd'hui n'ont physiquement rien de commun avec les Turcs. Leur type ne présente ni les traits mongols, ni le nez aquilin qui distinguent généralement la race turque. »

On trouvera un exposé relativement clair et complet de la question chez VANLY [43].

LE PEUPLE KURDE

qu'un groupe de tribus désunies en perpétuelle révolte, mais écrasées par les empires voisins. Ils réussissent pourtant à s'organiser et en 612 av. J.-C. se libèrent du joug assyrien. En prenant et détruisant Ninive, ils ouvrent l'ère kurde. Mais l'empire qu'ils construisent sur les ruines du royaume assyrien ne va pas durer. En 549, Cyrus, roi des Perses, écrase les Mèdes. Une ère nouvelle commence pour le peuple persan. C'est en même temps pour le Kurdistan le début d'une période de démembrements incessants, de guerres et d'annexions. Il devient le territoire que l'on perd ou que l'on gagne, que l'on cède ou que l'on conquiert. Les souffrances endurées par le peuple kurde vont peu à peu faire naître un sentiment d'unité nationale. A partir de 1639, les partages des territoires kurdes, d'abord entre les empires perse et ottoman, puis entre Turcs, Iraniens et Irakiens, vont exacerber ce nationalisme.

Il n'est pas utile ici d'étudier les détails de la longue histoire au cours de laquelle s'est cristallisé le peuple kurde. Les grandes lignes nous permettront de découvrir, comme nous voulions le faire, le personnage kurde vu par ceux-là mêmes qui ont décidé de son sort.

Le Kurde s'est d'abord imposé comme un guerrier audacieux et courageux, en même temps qu'un « administrateur habile et juste, bâtisseur et ami des arts ». On retrouve certains de ces traits de caractère dans les légendes attachées à son origine. « Certains écrivains arabes anciens, rapporte Th. Bois, vont jusqu'à dire que « les Kurdes sont une race de Djinns ». Et leur origine est bien connue. « Le roi Salomon-le-Magnifique, dont le souvenir est si vivace dans le folklore oriental et qui a laissé, dit-on, maintes traces de sa puissance au Kurdistan, voulut un jour accroître son harem. Il envoya donc chercher en Occident quatre cents jolies filles. Malheureusement elles rencontrèrent en route des djinns qui, sous la direction du démon Djasad, les déflorèrent. Quand Salomon apprit cet outrage à sa dignité, il chassa ces concubines indignes de lui, mais qui, après leur commerce avec les djinns,

« devaient mettre au monde ces enfants merveilleux que sont « les Kurdes¹. »

Les étymologistes ont tenté de retrouver les qualités kurdes à travers l'origine même du nom. Celui-ci se retrouve en effet très loin dans l'Antiquité sous forme de *Corduenne*, *Gordiae*, *Kardovchoï*, ou *Kardouques*. « Le nom que se donnent à eux-mêmes les « Kurdes, et sous lequel ils sont connus dans toute l'Asie occidentale, se retrouve en persan dans l'adjectif *kourd*, qui signifie rude, « fort, excellent. Chez les Turcs, le mot *kourd* signifie loup. En « slave, *gord* signifie fier, altier. Tout démontre que le nom qu'ont pris « les Kurdes n'est qu'une épithète, une expression naïve de la « confiance qu'ils ont dans leur force, et dans leur courage². »

Noms et légendes, s'ils n'éclairent guère l'histoire des Kurdes, permettent tout au moins de se faire une idée de la représentation qu'en avaient les peuples d'Asie Mineure. Jusqu'au XVII^e siècle, tous se souviendront que Saladin, héros de l'Islam, était un Kurde authentique. Le peuple kurde sera le « peuple fort ».

A partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'Europe entre en lice. Le mythe va naître rapidement.

Les premiers voyageurs occidentaux reconnaissent chez les montagnards qu'ils découvrent une bravoure, une fierté, une témérité, qu'ils vantent dans leurs récits. Mais en même temps les dictionnaires et les manuels s'emparent de ce mot nouveau. « Les « Kurdes sont des peuples féroces qui demeurent dans les montagnes « voisines de l'Arménie et de la Médie... Naturellement portés au « brigandage, ils n'ont jamais fait d'établissements solides³. »

Peuple féroce, brigand, instable, habitant des montagnes (on sait quelles étaient à l'époque les superstitions attachées aux montagnes et aux montagnards !) : le sort en est jeté. Le personnage

1. BOIS [36].

2. E. CHANTRE : *Les Kurdes* (Lyon, 1897). Cité par S. HARGOUS [46].

3. *Introduction à l'Histoire Moderne, Générale et Politique de l'Univers* (Paris, 1759). Cité par J. PRADIER [41].

LE PEUPLE KURDE

historique kurde disparaît et laisse la place à une silhouette mythique qui figurera avec de nombreux autres peuples au catalogue de la barbarie. « Les civilisations entretiennent de la sorte, en un répertoire de Grand Guignol, des collections de monstres, incarnation du carnage qu'elles projettent au delà de la culpabilité de leurs propres meurtres¹. » Malgré les récits plus objectifs de certains voyageurs², les Kurdes vus par l'Europe, ne réussiront plus à se libérer de cette nouvelle définition. Quand enfin l'histoire politique du Proche-Orient leur donnera l'occasion de s'affirmer comme une nation, le mythe va se trouver « récupéré » par les nouvelles grandes puissances, et utilisé au service de cette vaste conspiration du silence qui dure encore aujourd'hui.

Pendant que le Kurdistan devient, sans le savoir, le pays « pour explorateur aimant le danger », ses souffrances continuent. L'Empire ottoman, entendant se libérer du problème kurde, multiplie les campagnes de « pacification ». Massacres et répressions se succèdent pour supprimer le nationalisme kurde, que la féodalité a entretenu et développé. Mais les combats ne servent qu'à le renforcer. Dans les villages montagnards les hommes prennent les armes, tandis que leurs femmes chantent leurs exploits ou pleurent leurs défaites :

1. PRADIER [41].

2. H. BINDER [29], tout en laissant croire comme beaucoup d'autres qu'il a traversé le Kurdistan au péril de sa vie, décrit les Kurdes avec sympathie et s'accorde à reconnaître leurs qualités. H. de Hell va plus loin : il décrit l'impression de sécurité ressentie en traversant les provinces kurdes et ajoute : « Une telle expérience du pays donne un singulier démenti à tous les récits de massacres et de brigandage dont le Kurdistan passe pour être le théâtre. Que de mensonges on a débités sur son compte ! »

LE PEUPLE KURDE

O ma mère, ô ma mère !
Ce matin souffle sur nous, ô mon agha, un
vent froid qui vient du sérail¹.

Les révoltes restent cependant privées d'organisation. Elles sont menées par des chefs plus soucieux de garder leur autorité et leurs privilèges que de consolider l'unité kurde. L'idée d'un Kurdistan indépendant va naître à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Paradoxalement ce sont les Jeunes Turcs, puis Mustapha Kémal qui, en offrant à la Turquie sa structure actuelle, donneront aux différents mouvements kurdes leur unité : les Turcs se libèrent du sultanat, les Kurdes croient venue l'heure de leur émancipation. Menant leur combat à la fois sur le plan diplomatique et par la voie de l'insurrection, ils parviennent à faire admettre par les Grandes Puissances la formation d'un Etat kurde. Le 10 août 1920, le Traité de Sèvres, signé entre les Alliés et les Turcs, reconnaît l'existence d'une Arménie et d'un Kurdistan indépendants.

Ce n'est bien sûr qu'un « droit à l'existence ». Le traité ne tient pas compte des ressources détenues par les terres kurdes. Leur richesse agricole et humaine en avait fait un pays sans cesse mis à vif. C'est le pétrole maintenant qui devient l'enjeu de toutes les luttes. Les puissances intéressées, celles qui ont besoin du pétrole comme celles qui en vivent, se liguent contre le Kurdistan. A peine créé celui-ci disparaît. Les intérêts en jeu sont désormais trop grands : tous les moyens sont bons pour tenter une nouvelle fois de « régler définitivement le problème kurde ». Les moyens militaires comme les moyens diplomatiques et politiques.

« Il faut bien se rendre à l'évidence : un génocide ne saurait se perpétrer six longues années durant s'il ne bénéficiait de quelques

1. Recueilli par G. CHALIAND [50]. La sévérité des répressions exercées contre les Kurdes, la place privilégiée qu'occupe la femme dans leur société font d'elle un témoin actif des combats menés par les hommes. « Ainsi la plupart des poèmes de la poésie populaire kurde ont-ils été composés par des femmes. »

LE PEUPLE KURDE

complicités. » Et qui dit complicité, dit aussi discrétion. On ne peut être grande puissance, responsable de certaines « valeurs morales », et participer à la « protection des libertés individuelles » dans un pays, sans prendre des précautions. La plus élémentaire sera, dès le début de la guerre kurde, celle du silence.

Pour imposer celui-ci, il suffit de minimiser les faits, de jeter le discrédit sur les soi-disant valeurs kurdes¹. C'est alors que l'on se souvient : le Kurde depuis longtemps a été dépouillé de son vêtement de guerrier héroïque, et vêtu d'un concept commode, celui du « sauvage ». Et si l'on se souvient de ce mythe, on sait aussi que « le mythe est une parole dépolitisée, qu'il est l'instrument « le mieux approprié au renversement idéologique² ».

Si, malgré la consigne du silence, il faut parler des Kurdes, on parlera d'eux, mais en faisant de leur révolution une guerre menée par quelques tribus belliqueuses. « La presse sera, inconciemment peut-être, l'outil utilisé pour mener à bien cette manœuvre. « Dans les journaux, l'exotisme va se donner libre cours. La révolution kurde peut enfin apparaître au grand jour, mais les titres « qui se multiplient sont : « la guerre vient des montagnes », « les « montagnards kurdes armés d'escopettes », « les Kurdes sur le « sentier de la guerre », « la menace qui vient des montagnes », « vieille perfidie³ »

La révolution devient révolte, la guerre querelle anachronique. Et le silence revient tandis que vexations et combats continuent

1. Ou même nier simplement l'existence d'une ethnie kurde. Le dirigeant syrien M. Talab Hilal écrit : « Les mensurations scientifiques « n'autorisent pas à penser qu'il s'agit d'un peuple ayant ses caractéristiques « ethniques et raciales... Les différences somatiques s'étendent à la langue... « On peut donc dire qu'il n'existe pas un peuple dénommé peuple kurde, « ni à proprement parler une nation kurde... Ce qui existe, c'est un groupe « de montagnards à qui leur habitat a conféré des caractéristiques particulières, dans le sens où les habitants des montagnes diffèrent de ceux « de la plaine... » (cité par I. Ch. VANLY).

2. R. BARTHES, *Mythologies*.

3. Titres relevés par J. PRADIER [14].

dans les provinces kurdes. Une fois encore, pour les hommes il ne reste que la résistance, pour les femmes, quand elles ne peuvent combattre, le courage de la mère du neveu de Moussa Bey chanté par la poésie épique kurde¹ :

Moussa Bey de Mokhtan appela son neveu,
O mon fils, lui dit-il, voilà déjà la neige,
Prends dix hommes, descends dans la plaine,
Et rapporte-nous de quoi manger.
Bien, dit le neveu, et sans regarder en arrière
Il descendit la montagne,
Monté sur un fort mulet, accompagné de ses dix hommes.

C'est vite fait de charger dix mulets
D'orge, de blé, de moutons abattus et de victuailles.
Mais la neige est traîtresse;
Les détachements turcs qui encerclaient la montagne
Eurent vite fait d'apercevoir les traces,
Et à l'entrée d'une grotte, le neveu de Moussa Bey
Fut forcé d'accepter le combat...

... Le combat reprit et le neveu fut tué.
Alors, quand on lui montra sa tête,
Sa mère regarda loin, vers les montagnes et répondit :
Ce n'est que la tête d'un agneau,
Que Dieu protège les béliers qui sont sur la montagne.



Mutisme des uns, mensonges des autres, ne doivent pourtant pas faire tomber dans un excès contraire, celui de la sympathie. « Gommer de leur histoire les guerres et les violences auxquelles « les Kurdes participèrent ou dont ils eurent à souffrir serait une « malhonnêteté que nul angélisme ne saurait justifier². » Ce serait reconstruire en partie le monde manichéiste que l'on cherche justement à supprimer.

1. CHALIAND [50].
2. PRADIER [41].



LE PEUPLE KURDE

D'ailleurs le partage réconfortant en bons et en méchants n'est pas si facile. Si l'on en croit T. E. Lawrence, dit d'Arabie, qui eut à combattre Turcs et Kurdes, les uns et les autres ne sont que d'horribles pillards obsédés par le massacre. Mais peu après le traité de Sèvres, le même Lawrence conseillera la Royal Air Force, plus efficace que l'infanterie, pour bombarder les populations civiles du Kurdistan. Ce sont pourtant les Kurdes qui ont été utilisés pour opprimer le peuple arménien. En suite de quoi, lorsqu'ils manifesteront des velléités d'indépendance, l'Empire ottoman les soumettra par une répression « au delà de l'horrible ». On ne peut pas en conclure pour autant que les Turcs sont les méchants : certains, conquis par les charmes de l'Anatolie, racontent les souffrances des soldats turcs « en guenilles, affamés, sans munitions, « sans médicaments, talonnés dans des bourrasques de sable par « les Anglais bien nourris d'Allenby et les Arabes bien payés de « Lawrence¹ ».

Le cercle est fermé. Tous sont passés par le crime et la souffrance. L'histoire ne peut rien nous apprendre de plus. A travers elle, il n'y a que des hommes plongés dans une guerre éternelle (pour ceux qui ne veulent rien voir d'autre), ou des hommes glorifiant la vie (pour ceux qui veulent oublier les combats).

Si l'on veut témoigner, ce ne peut être que de ce que l'on a vu. Alors seulement, avec précaution, on peut choisir, au sujet d'une population et d'un instant donnés, entre les différentes informations. Nous étions au Kurdistan turc, au Cilo Dag : seules nos observations des rapports entre populations de ces montagnes et représentants de l'autorité officielle nous permettront de porter un jugement sur la situation des Kurdes de Turquie en 1969.

A ceux qui, comme le Français de Van, ont vu ce qu'est la véritable guerre du Kurdistan, nos observations pourront paraître fades et de peu d'importance. Au moins nous auront-elles permis de choisir parmi les multiples opinions et points de vue.

1. FALK [2].

12. LES KURDES EN TURQUIE

C'est en territoire turc que les Kurdes forment la plus importante minorité. On les trouve jusqu'à Iskenderum et Malatya à l'ouest, jusqu'à Erzurum au nord. La région du lac de Van et de Bitlis se situe au cœur du Kurdistan turc.

Cependant, si l'on veut aller plus avant, connaître des chiffres, des données certaines, on se heurte à nouveau aux problèmes évoqués au sujet de l'ensemble du peuple kurde. Les passions subsistent, et avec elles toute la subjectivité des analyses.

Si l'on en croit D. Stewart¹, le problème kurde en Turquie n'existe plus. « Les Kurdes, dont le nombre est estimé entre un million et demi et deux millions et demi, sont la plus grande minorité d'Anatolie. Ils vivent dans des régions montagneuses à l'est et au sud, sont le plus souvent blonds et parlent une langue proche du persan. Ils font partie d'une nation disparue, à cheval sur les frontières de la Turquie, de la Syrie, de l'Irak et de l'Iran. En Irak ils ont mené une guerre ouverte pour leur autonomie nationale.

« En Turquie, depuis que les Kurdes déclenchèrent une grande révolte en 1925 et d'autres de moindre importance en 1930 et 1937, il y a moins de manifestations de mécontentement. »

C'est tout ! Et pour ceux qui voudraient en savoir plus sur cette « nation disparue », D. Stewart écrit : « A la frontière orientale (de la Turquie) le pont anatolien se confond imperceptiblement

1. STEWART [1].

LES KURDES EN TURQUIE

« avec les grandes routes qui mènent vers l'Asie Centrale... Les habitants de ces rudes montagnes se rencontrent rarement sur les chemins; leur pauvreté, leurs feux de crottin, leur fanatisme montagnard les rattachent à un Orient qui s'étend à travers l'Iran et l'Afghanistan jusqu'à la vallée de l'Indus et même au-delà. »

La question est pourtant plus complexe. La guerre a cessé au Kurdistan turc. Les massifs frontaliers sont à nouveau ouverts aux étrangers. Mais les régions de Van, de Bitlis et de Hakkâri restant en majorité kurdes, on ne peut assurer que le nationalisme ait disparu. Les statistiques sont difficiles à établir et l'on ne peut que se référer à des estimations. « Un million et demi à deux millions et demi » compte D. Stewart. Ces chiffres sont sans doute en dessous de la vérité. « Ceux qui oppriment les Kurdes désirent à tout prix minimiser l'importance de la question et les chiffres qu'ils avancent se situent bien en deçà de la réalité : trois ou six millions. Les Kurdes les plus enthousiastes s'estiment à environ dix-huit millions. Des observateurs prudents, en Europe¹, évaluent l'ensemble entre neuf et dix millions. Nous croyons que leur nombre s'élève approximativement à treize millions² » : ceci pour l'ensemble du peuple kurde. Pour le Kurdistan turc, Vanly indique six millions de Kurdes occupant 220 000 kilomètres carrés sur les 760 000 du territoire turc³.

Trois millions pour les uns, treize pour les autres : ces variations

1. G. CHALIAND dans *La Question Kurde* (Paris, Maspéro, 1961) donne les chiffres suivants : au total 9,71 millions de Kurdes, avec en Turquie 4 millions sur 26 millions d'habitants.

2. I. Ch. VANLY, *Revolution of Iraqui Kurdistan*. Cité par J. PRADIER [41]. Vanly est un Kurde syrien d'origine turque.

3. Voir aussi à ce sujet J. BLAU [35]. Plus récemment, lors d'une interview, le ministre de la Justice du gouvernement turc, M. Arar, déclarait au correspondant du journal *Le Monde* que « sur une population de 7 millions de personnes vivant dans l'Est, 5 millions sont d'origine kurde ». (Paul BALTA, *Le Monde*, 15-16 août 1971.)

reflètent l'ambiguïté qui pèse sur la situation politique des Kurdes en Turquie.

« Je reviens de nos colonies », disait un Turc d'Istanbul au retour d'un voyage dans le Sud-Est. C'est en effet ainsi que l'on peut qualifier le Kurdistan après plusieurs siècles de domination turque¹. A cet égard, le gouvernement d'Ankara ne s'est jamais montré très souple.

En mai 1932, il proclame la Loi de Déportation. Elle autorise les déportations massives des populations kurdes de certaines zones « pour des raisons sanitaires, matérielles, culturelles, politiques, stratégiques et d'ordre² ». La méthode a déjà fait ses preuves. En même temps on cesse de parler des Kurdes : ils deviennent « Turcs Montagnards ».

Mais les révoltes reprennent, toujours mieux organisées. L'armée intervient durement, et le calme revient dans les provinces du Sud-Est.

C'est ce « calme » que nous avons trouvé au cours de notre voyage. Il n'était qu'apparent : les sévices dirigés par l'armée contre les populations civiles, et dont a parlé la presse occidentale au début de l'année 1971, montrent que le problème reste entier. Tous les Kurdes de Turquie, ne cesse de répéter l'émir Bedir Khan, « se trouvent privés des droits les plus élémentaires et sont loin « d'être citoyens à part entière³. » I. Ch. Vanly, de son côté, déclare :

1. Au milieu du XIX^e siècle, la situation était déjà caractéristique puisque H. de Hell écrivait : « On doit observer que les Turcs ne se trouvent « dans le Kurdistan que par droit de conquête, tandis que l'occupation des « Kurdes date de plus loin. »

2. Cité par Th. Bois [36].

3. Préface à l'ouvrage de J. PRADIER [41]. C'est là le point le plus important et sur lequel insiste l'émir Bedir Khan dans un autre article [33] : « Le Kurdistan constitue une entité géographique, historique et linguistique, dotée d'importantes ressources naturelles. Il est évident que le « peuple kurde, comme tous les autres peuples du monde, a droit à l'unité « et à l'indépendance.

« Toutefois, les Kurdes sont convaincus que les bienfaits que cette

LES KURDES EN TURQUIE

« L'oppression est la plus lourde en Turquie. Le « Kurdistan » « était un terme connu et officiel sous l'Empire ottoman. Depuis « le mouvement kémaliste, on le remplace par celui de « Provinces « Orientales ». Ankara s'efforce de détruire non seulement le mouvement national kurde, mais aussi la culture de ce peuple¹. »

L'historique des déclarations gouvernementales éclaire singulièrement ces affirmations. Après avoir certifié que « Turcs et « Kurdes avaient tous deux droit au gouvernement du pays dans « une absolue égalité nationale », les responsables turcs, tout en envoyant leurs troupes dans les provinces de l'Est, déclaraient que « le peuple kurde, cela n'existe pas ». Ainsi, ajoute l'émir, « en « niant l'existence même des Kurdes et en les qualifiant de Turcs « montagnards, le gouvernement d'Ankara croit avoir trouvé une justification pour les priver des garanties du traité de Lausanne « concernant les droits des minorités. »

Tout cela, d'abord, nous échappa. Nous avons trop rapidement rejoint le Cilo Dag pour pouvoir juger avec exactitude la situation. De plus, comme celle de J. Pradier avec la révolution kurde d'Irak, notre première rencontre avec le Kurdistan s'est trouvée placée

« indépendance apporte aux hommes, en leur permettant de vivre dans la « dignité, la liberté, la prospérité et la sécurité, peuvent être aussi trouvés « dans l'association avec une autre communauté humaine.

« Et cela leur paraît d'autant plus facile qu'il s'agit, comme c'est « pour eux le cas, de communautés qui, souvent au cours des temps, ont « vécu côte à côte, cohabitant harmonieusement dans un mutuel respect « et partageant la même foi, les mêmes croyances et aussi les mêmes joies « et les mêmes souffrances.

« C'est à cette harmonieuse coexistence qu'aspire le peuple kurde, « avec l'espoir que les dirigeants des Etats, qui se partagent aujourd'hui « son pays, renonceront aux conceptions d'un nationalisme étroit et suranné, « à l'esprit de domination et d'assimilation, aux notions vaines et néfastes « de supériorité raciale et culturelle, en un mot, aux vanités creuses des « grands fustes futiles et comprendront enfin, dans leur intérêt même, que « la véritable grandeur et la réelle sagesse résident moins dans un orgueilleux « esprit de domination que dans le respect des *droits* les plus élémentaires « des hommes et des communautés avec lesquels ils doivent vivre. »

1. VANLY [43].

sous le signe du paradoxe. « J'étais parti, écrit J. Pradier, pour « approcher la notion d'antagonisme racial et les représentations « réciproques de deux groupes que l'on disait ethniquement et « culturellement opposés : les premiers combattants kurdes que « je rencontrai, peu après Rawanduz, appartenaient à une brigade « arabe, commandée par des officiers arabes de l'armée révolution- « naire kurde. » Même contraste pour notre arrivée à proximité de Hakkâri : nous allions vers une région tout juste réouverte aux étrangers, entourée par tout un Kurdistan en guerre, et pourtant, jusqu'au plateau de Mergan, il nous sembla être bien loin de ces provinces déchirées décrites par les partisans de la révolution. Nous avons découvert des bergers paisibles, paraissant en bons rapports avec les Turcs. Et même, entre les uns et les autres, c'est d'abord de l'amitié que nous avons cru déceler. Plus tard, en allant au delà des apparences, nous avons compris quels étaient en réalité leurs sentiments réciproques.

Les gens qui, à Van, sont intervenus pour nous étaient indistinctement turcs ou kurdes. L'ingénieur en chef des ponts et chaussées de Hakkâri était turc. Tous ont fait ce qui était en leur pouvoir pour nous aider. Quand nous avons rencontré le professeur d'Istanbul, nous avons presque pu croire que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Son dévouement pour les populations locales et l'estime que celles-ci lui témoignaient démentaient toute discorde.

Il avait rassemblé dans son camp de travail des étudiants pour la plupart originaires des provinces de l'Ouest, tous décidés à aider les villageois de la rive gauche du Grand Zab. Ces derniers, pour subsister, doivent fréquemment se rendre à Hakkâri ou dans les villes du Nord, et pour cela rejoindre la route de la rive droite du fleuve. Les ponts sont rares. Pour éviter un large détour, ces gens avaient tendu par dessus le Grand Zab un câble qu'ils utilisaient comme dangereux moyen de passage. Le procédé était simple, mais lent : chaque homme s'asseyait sur une sorte d'ancre de bois

LES KURDES EN TURQUIE

pendue à une poulie puis se tirait le long du câble. Les autorités leur avaient promis un pont ou une passerelle depuis si longtemps que le professeur avait décidé de leur en construire un. Il parlait kurde, les chefs de villages venaient le consulter. Parmi ses étudiants, plusieurs étaient sociologues et avaient séjourné dans les montagnes. C'est ainsi que le professeur jouissait dans la vallée d'une grande renommée.

Les postes de gendarmerie disséminés dans la région ne parlaient évidemment pas en faveur d'une « entente cordiale ». Mais nous avons attribué cet impressionnant quadrillage policier de la province à une manie turque. « L'armée, proportionnellement « l'une des plus grandes du monde, est présente partout. Même « s'il ne songe pas à parcourir les régions stratégiques, le visiteur « doit, dès son arrivée, prendre conscience du facteur *armée*, savoir « qu'il vivra sous le régime du camp retranché... Sur tout le terri- « toire foisonnent les « installations militaires¹. »

Nous ne savions pas alors qu'en 1966 avait paru dans un grand quotidien d'Istanbul une enquête sur le développement du Kurdistan turc, dans laquelle on pouvait lire : « Neuf des dix- « huit départements orientaux (en tout en Turquie il existe 67 « villayet ») possèdent 336 postes de police ou de gendarmerie. « Par contre, on n'y compte que 50 instituteurs, 20 médecins et « 6 pharmacies. Quant à la politique de « turquisation » inaugurée « sous Moustafa Kémal, il semble qu'elle ait entièrement échoué... « A Hakkâri 81 pour 100 de la population ne parle pas un mot « de turc. A Van, 52 pour 100...² »

Dès que nous nous sommes trouvés dans les montagnes,

1. FALK [2].

2. D'après le quotidien *Cumhuriyet* du 31 juillet 1966. Cité par l'émir Kamuran A. Bedir Khan. Van est une des moins kurdes des villes du Sud-Est. Ceci s'explique en partie par sa proximité de l'ancienne Arménie, son occupation par les troupes russes de 1915 à 1917, et son importance administrative actuelle.

l'attitude des soldats à l'égard de nos guides a changé. Nous étions dans une province turque théoriquement semblable aux autres, et cependant les militaires se comportaient comme en pays conquis et occupé. Nous avons vite compris qu'ils vivaient sur l'habitant, exigeant nourriture et abri partout où ils arrivaient. Chez ces hommes dont une bonne part sans doute était originaire de petits villages anatoliens, le mépris pour le paysan kurde aurait paru ridicule s'il n'avait été révoltant.

Au camp de base, nos « gardiens » sont devenus notre principal sujet de préoccupation. Nous avions cru comprendre qu'ils nous accompagnaient jusqu'au plateau de Mergan, puis qu'une fois notre installation assurée, ils rejoindraient leur poste du Grand Zab. Nous nous étions trompés : le soir même de notre arrivée ils nous ont demandé où étaient leur tente, leurs sacs de couchage et leur repas ! « Nous devons vous garder, vous devez nous loger. » Comme la chose était simple ! Nous avons discuté, non plus pour le principe, mais sur un ton dont la vivacité ne leur a pas échappé. Nous n'avions rien prévu pour eux. Nous avions tout juste à manger pour nous, et s'ils nous avaient clairement expliqué leurs projets au bord du Grand Zab, nous aurions refusé avant même de partir.

Ils sont tout de même restés. Nous n'y pouvions rien. Chez les Kurdes, ils ont réquisitionné matériel de couchage et nourriture pour le premier soir. Les jours suivants ils ont partagé nos repas. Leur courage — ils étaient trois et loin de leur poste — disparaissait dès que la nuit venait et que leurs fusils étaient inutiles. Ils organisaient des gardes à l'efficacité douteuse en nous assurant que les Kurdes étaient gens dangereux. Dans la journée ils ne faisaient rien, s'ennuyaient, tentaient de s'imposer dans toutes nos activités, s'amusaient à tirer au fusil n'importe où au risque de blesser un Kurde ou l'un d'entre nous. Ils nous protégeaient ? Nous nous sommes bientôt plus inquiétés de leur présence que de la soi-disant malveillance des Kurdes¹.

1. Il faut croire que le soldat turc ne change guère. H. de Hell notait

LES KURDES EN TURQUIE

Tout notre séjour a été jalonné d'incidents avec « les militaires ». Un après-midi, par exemple, une violente dispute s'est élevée entre le chef du « détachement » et Gilles. Celui-ci avait trouvé au pied de l'Elsan de très belles pierres à cristaux. Le soldat lui a immédiatement fait comprendre qu'il se trouvait dans l'obligation de les réquisitionner. C'était, disait-il, pour les donner à son capitaine. Nous n'en avons rien cru. Sans doute les voulait-il pour lui-même. Nous nous sommes contentés de lui indiquer l'endroit où Gilles les avait ramassées, en ajoutant qu'il en trouverait d'autres. Il y est allé, mais n'a ramené que quelques cailloux sans intérêt. Dans le rapport verbal ou écrit qu'il dut ensuite faire à son supérieur, il est certain que cette histoire de pierres tenait une grande place. J'ai su, depuis, qu'il n'est pas bon pour un étranger de se livrer dans la région à des activités proches de la géologie. Les problèmes posés par le pétrole kurde ont fait là-bas de cette science une occupation politique et même subversive.

Nous étions depuis une dizaine de jours à Mergan lorsqu'est arrivé en visite un sous-officier de l'armée turque. Il s'agissait de la relève de nos trois mamelouks. Mais il y avait aussi autre chose. Le sergent — c'était à peu près son grade — avait fait le voyage du Grand Zab à Mergan sur un cheval conduit par plusieurs hommes... On aurait dit qu'un général était là : flanqué de l'inévitable « arcadache » il s'est assis à l'ombre d'une de nos tentes. Toute morgue oubliée, les soldats se sont alignés au garde-à-vous. C'était à qui servirait le mieux le sous-officier, préviendrait son moindre désir ou assurerait son confort. Les Kurdes, eux, avec plus de fierté, attendaient dans leur campement d'être convoqués.

Le sergent a sorti de sa poche un document manuscrit (combien de soirs difficiles avait-il passé pour le rédiger ?) et s'est mis len-

en 1848 : « Tout en n'ayant qu'à me louer personnellement de mes relations « avec les Turcs, je me permettrai encore de faire une légère critique de « l'orgueil dont ils font preuve dans ces provinces éloignées... Les simples « soldats sont tellement gonflés d'orgueil qu'ils se croient tout permis. »

tement à nous le lire dans un anglais hésitant. Nous aurions pu croire à un petit discours. Mais c'était un véritable questionnaire masqué par quelques phrases de bienvenue. D'abord : « Votre séjour se passe-t-il bien ? », « Les montagnes du Cilo Dag sont-elles agréables ? », puis tout de suite : « Avez-vous des armes ? », « Comment se comportent les habitants ? », ou « Quels sont vos rapports avec eux ? »

Des questions, de vieilles rancunes de races qui revenaient à la surface, la déférence peureuse de nos trois soldats, l'humiliation et la résignation des Kurdes, la suffisance de ce petit « supérieur » odieux : qu'est-ce que tout cela venait faire au Cilo Dag ? Je me suis souvenu de Van, de notre arrivée au bord du Grand Zab, de tous ceux, Turcs ou Kurdes, qui nous avaient aidés, qui avec nous avaient cru en notre volonté d'atteindre ces montagnes, sans se demander de quel bord nous serions. Fallait-il vraiment que ces militaires viennent répandre leur éternelle méfiance ? Demain nous repartirions vers les parois et les crêtes, vers les hautes prairies de nos amis kurdes. Au fond n'étaient-ils pas les seuls ici à avoir comme nous la passion des grands espaces où l'on est seul ? « Le métier de berger est celui que préfère le Kurde car, loin de toute contrainte, il se sent maître de la nature et de son âme. « Cette existence à l'air libre développe sans aucun doute le courage, « à cause des périls qui l'entourent, si elle ne facilite guère le progrès « de l'esprit. « Si tu veux faire de ton fils un homme, fais-en un berger. Mais ramène-le vite à la maison avant qu'il ne devienne « une bête ! » C'est en définitive à cette vie simple et, en fait, sans « trop de soucis, que le Kurde doit son goût prononcé pour l'indépendance. Là, nulle loi que son bon plaisir¹. »

Son bon plaisir ? Plutôt le bon plaisir des montagnes, des alpages, de l'eau et du vent. « Je vais vous le dire le secret : le vrai « métier du berger, un seul l'enseigne : le ciel... Tu connais les « moutons : connaître, c'est quitter, maintenant tâche d'aimer ; « aimer, c'est joindre. Alors tu seras berger². »

1. BOIS [36].

2. J. GIONO, dans *Le Serpent d'Etoiles*.

13. LES BERGERS DU CILO DAG¹

Bien que la distinction ne soit pas toujours très nette, les Kurdes se divisent en quatre catégories sociales : citadins, paysans, nomades et semi-nomades.

Le nomadisme est en voie de disparition. Mais il subsiste encore, quoique extrêmement réduit. Dans les régions de Van et Hakkâri, les quelques tribus nomades se déplacent entre les massifs montagneux de Bingöl, Serafettin, Sipan (Süphan Dag), Nimroud (province de Van) qui leur offrent de vastes pâturages estivaux, et les vallées du Tigre et de ses affluents. Leur principale occupation économique reste l'élevage des ovins.

Les anciennes transhumances entre le versant occidental du Zagros, en Mésopotamie, et la Perse n'existent plus en raison des mesures sévères prises conjointement par les gouvernements turc et iranien.

Les nomades kurdes de Turquie sont environ dix mille. « Les « autorités turques, qui ne s'intéressent à eux que pour le recrutement et la perception des impôts, conservent une attitude très « floue. Ceci est dû à un difficile dilemme provoqué par deux « impératifs contradictoires : d'une part la politique du maintien des « Kurdes dans des structures aussi arriérées que possible, afin de « pouvoir exploiter les divers conflits et contradictions engendrés « par ces structures archaïques, empêche le gouvernement d'Ankara

1. Je remercie l'Association des Etudiants Kurdes en Europe pour les détails qu'elle a bien voulu nous donner.

« de procéder à une série de réformes pour sédentariser les nomades.
« D'autre part l'obligation d'assurer l'ordre, qui est indirectement
« troublé lors des déplacements des nomades, la nécessité écono-
« mique d'accroître les impôts, et la politique chauvine qui veut
« leur inculquer la culture turque et les assimiler en les implantant
« dans des zones turques, poussent les autorités à prendre des
« mesures visant à anticiper leur disparition. Selon le gouvernement
« en place, c'est l'un ou l'autre groupe de motifs qui détermine
« la politique du moment. Si le nomadisme a presque disparu au
« fil des années, c'est dans une très large mesure grâce à l'évolution
« économique et sociale de la société kurde. L'attitude d'Ankara
« a eu un effet inhibitif d'importance secondaire¹. »

Les citadins ont pratiquement rompu tous liens avec leur tribu d'origine. Leur nombre et leur importance s'accroissent.
« Dans la province de Hakkâri qui comptait en 1969 quelque
« 88 000 habitants, la proportion des citadins peut être évaluée à
« environ 20 pour 100. Le reste de la population est constitué par
« les paysans et les semi-nomades. »

Il faut toutefois souligner qu'au point de vue activité économique, une bonne partie de soi-disant citadins habitent des villes qui ne sont en fait que de petits bourgs ou de gros villages. Comme les paysans des villages moins importants, ils s'occupent aussi d'agriculture et d'élevage.

Les citadins vivant de la restauration et de l'hôtellerie ne forment qu'une infime fraction. « Le trafic routier a certes contribué
« à l'accroissement des échanges commerciaux de la province de
« Hakkâri avec le reste du pays. Mais jusqu'à une époque très récente
« la région avait fort peu de voies de communications praticables,
« même avec les provinces les plus proches de Van et de Siirt. »

Le commerce des produits alimentaires et des tissus reste la

1. D'après l'Association des Etudiants Kurdes en Europe. Dans ce chapitre et le suivant, tous les passages cités sans mention d'auteur auront la même source.

LES BERGERS DU CILO DAG

principale occupation de la population citadine. Il existe aussi diverses activités artisanales liées aux besoins de l'élevage et de l'agriculture : poteries, selleries, forges, etc.

A Hakkâri même, « malgré d'innombrables difficultés matérielles qui réduisent les chances d'accès à la culture, on trouve « une élite kurde. Elle est composée de professeurs d'enseignement « secondaire, d'instituteurs et de quelques avocats et médecins. « Bien que sa participation à l'administration reste souvent au « niveau de l'enseignement, certains postes administratifs sont « occupés par des Kurdes. »

Mais les Kurdes sont d'abord montagnards et éleveurs. En raison de l'abondance des pâturages, l'élevage a une importance plus grande que dans d'autres pays agricoles. Les semi-nomades forment la catégorie la plus importante et les paysans sédentaires restent peu nombreux.

Le semi-nomadisme, la plupart du temps pratiqué par goût, est un phénomène social très différent du vrai nomadisme. L'élevage n'est plus la seule activité économique. Il est mené de pair avec l'agriculture et souvent avec l'artisanat.

Les paysans semi-nomades passent l'hiver dans la plaine ou dans les fonds de vallée. Leurs maisons en pisé et à toits plats se groupent près des champs et des terrasses où ils cultivent le blé, l'orge, le riz, le maïs et la vigne. Des jardins donnent tous les légumes frais. Ces occupations agricoles n'ont lieu qu'au printemps ou à la fin de l'automne. Pendant une période allant de cinq à sept mois, toute la province de Hakkâri est couverte de neige. « Les « activités productives deviennent difficiles, sinon impossibles. « Les paysans s'occupent de l'entretien du bétail et vivent grâce « aux denrées stockées pendant l'été et l'automne. Ils tiennent « pratiquement chaque soir des réunions qui durent jusqu'à une « heure tardive de la nuit. Des troubadours (en kurde, *dengbêj*) « racontent des légendes et des contes, et chantent toute la soirée. »

A la fin du printemps, laissant quelques hommes à la garde

du village, les populations semi-nomades montent avec leurs troupeaux vers les pâturages d'été. Ceux-ci sont en général peu éloignés. Le nomadisme étant en voie de disparition, chaque campement rencontré dans les montagnes de Hakkâri correspond au village le plus proche. Ce n'est pas une règle absolue. Mais un campement est rarement éloigné de plus d'une journée de marche du village correspondant.

Peuple montagnard à vocation pastorale, chassé vers les vallées par les neiges d'hiver et n'y rêvant que de montagne, par tous ces traits les Kurdes rappellent les habitants de nos Alpes décrits, au nord par des écrivains comme Ch. Ramuz, au sud par les écrivains provençaux. Si la tribu habite à proximité de ses hauts pâturages, on retrouve les habitudes des paysans vaudois ou savoyards. Quand les déplacements deviennent plus longs, ils évoquent au contraire les grandes transhumances des pays de la Durance : importance des périodes de voyage, maintien des mêmes itinéraires entre fermes et montagne¹, images de troupeaux en marche, tout ramène aux mêmes détails et aux mêmes coutumes².

Certains traits permettent cependant de différencier populations alpines et populations montagnardes kurdes. Alors qu'en général les premières restent dans la vallée pendant l'été et confient leurs troupeaux aux bergers chargés de la transhumance, les Kurdes

1. Les « mêmes itinéraires établis depuis des générations » dont parle B. Nikitine, rappellent les « chemins spéciaux » décrits par Marie Mauron dans *La Transhumance du Pays d'Arles aux Grandes Alpes* (Lib. acad. Perrin, 1957) : « Les troupeaux de la Crau partaient jadis par sept chemins « spéciaux dits carraires ou drailles (suivant leur longueur) qui empruntaient « les vieilles voies romaines. »

2. Nous avons vu au Cilo Dag des pierres à sel, tables rocheuses sur lesquelles les bergers écrasent le sel destiné aux bêtes. Marie Mauron rapporte avoir observé les mêmes pierres, celles-ci usées, polies par les langues des moutons et des chèvres.

LES BERGERS DU CILO DAG

partent tous s'installer dans les alpages. Hommes, femmes et enfants quittent le village avec biens et troupeaux, pour n'y plus revenir avant l'automne. Si d'un bout à l'autre de nos Alpes, seuls les bergers de métier peuvent goûter cette transhumance « vieille comme le monde et qui émeut toujours en nous je ne sais quel instinct ou quel souvenir nostalgique et aboli de notre race¹ », au Kurdistan ce sont au contraire des familles entières qui retrouvent sur les chemins des hautes vallées les anciennes habitudes nomades.

« Il est difficile de trouver une raison précise au fait que les paysans préfèrent partir en alpage avec leurs troupeaux, au lieu de les confier à des bergers spécialisés. Le climat y est certainement pour quelque chose. Bon nombre de semi-nomades n'arrivent pas à supporter la chaleur étouffante qui règne dans la vallée. La force de l'habitude et le désir de passer un été agréable et frais les poussent à partir à tout prix. D'autre part, en raison de la sécheresse et de l'importance du relief, l'agriculture se fait en terrasses. Elle est loin d'être rentable. D'où la prédominance de l'élevage et de la viticulture dans l'économie de la province de Hakkâri. Les paysans qui, en été, sont peu pris par d'autres activités, peuvent se permettre d'aller dans les alpages. »

Les Kurdes du Cilo Dag étant semi-nomades, l'alpiniste qui les visite en juillet ou en août ne peut les connaître qu'en partie. Leur mode de vie hivernale, les coutumes et les événements liés à la transhumance, les manifestations d'organisation sociale attachées à leur existence rurale lui échapperont presque complètement. Les villages déserts de la vallée de Diz croisés au cours de la montée donnent cependant une idée relativement exacte de ce que peut être la vie dans les mois d'hiver : difficultés des communications après les fortes chutes de neige, obligation d'enfermer les troupeaux

1. Marie MAURON. Voir note page précédente.

dans de misérables étables souvent souterraines¹, nécessité des provisions de fourrage faites l'été sur les pentes du plateau de Mergan.

Quant aux déplacements des familles entre la basse vallée et la région des glaciers, il suffit d'observer l'organisation des campements, la quantité d'ustensiles et de matériel emportés pour l'été pour imaginer que le voyage de Diz à Mergan doit par beaucoup de points ressembler aux descriptions de transhumance faites par différents voyageurs. B. Dickson décrit « une suite d'hommes, « de mulets chargés, de chevaux, de bétail gagnant par petites « étapes les hauts cols au nord du Sat Dag. Les moutons, en trou- « peaux de trois cents à quatre cents têtes, paissent autour sur les « versants avec quelques bergers armés postés sur les crêtes. « Ils voyagent très librement, chacun à sa guise, en ordre dispersé, « comme des poignées de fourmis. Deux ou trois familles semblent « s'en aller en compagnie avec tout leur avoir, sacs de grains, tentes, « tapis, feutres, vêtements, etc. chargés sur les chevaux et le bétail. « Ça et là, une brebis malade est arrimée en haut des bagages. Les « femmes en guenilles se traînent péniblement et portent dans le « dos un ramassis bizarre de berceaux, pots, pipes, plateaux, outres « à baratter le beurre, courges, samovars, ustensiles à tisser et filer, « avec un bébé comme accessoire indispensable. »

Voyages organisés librement, à la guise de chacun, bergers armés postés sur les crêtes : il est probable que le tableau doit avoir changé. Mais l'impression ressentie au passage d'une tribu en marche ne change pas. Un autre voyageur, H. de Hell, écrivait : « Nous trouvons le chemin encombré par une immense caravane « de Kurdes nomades qui descendent de la montagne avec tous

1. Les conditions d'existence des bêtes au cours de l'hiver sont souvent très mauvaises. Il en meurt. Les épidémies se propagent facilement. Et il ne faut pas s'étonner à la lecture du récit d'un B. Dickson qui, assistant au passage d'une transhumance, note : « Les troupeaux de moutons ont l'air « fatigué et malade. Beaucoup de bêtes tombent, des nuées d'aigles et « d'éperviers les suivent. » (B. DICKSON, 1910, *Journeys in Kurdistan*, Géogra. J., XXXV, 4, Londres. Cité par B. NIKITINE [40].)



LES BERGERS DU CILO DAG

« leurs troupeaux pour passer l'hiver dans les plaines. Rien ne saurait
« mieux donner l'idée des émigrations des peuples pasteurs d'au-
« trefois que la vue de cette tribu entière qui défile ainsi avec toutes
« ses richesses (richesses composées de troupeaux et de tentes)
« pour chercher des pâturages et un ciel plus doux. Ce bruyant pêle-
« mêle d'hommes, de femmes, de vieillards, de chèvres, de mou-
« tons, d'ânes et de bœufs passe devant nous en remplissant l'air de
« cris et de beuglements à nous rendre sourds; les enfants qui ne
« peuvent marcher sont portés sur le dos de leurs mères ou bien
« entassés au nombre de trois ou quatre dans des sacs suspendus
« aux flancs d'un cheval, ne laissant apercevoir leurs cheveux
« en broussaille et leurs bras nus. Les femmes qui n'ont pas d'enfant
« portent sur le dos d'énormes pots de terre ou de larges marmites,
« et toutes en général, jeunes ou vieilles, ont leur paquet; les hommes,
« seuls, en seigneurs et maîtres, n'ont en mains qu'un bâton ou
« leur pipe¹. »

I. HELL [30]. On comparera ces récits avec celui de Marie MAURON (Voir note page 161) : « On remarque surtout les ânes, car ils ont la vedette
« avec leur bât pesant qui balance ses deux corbeilles, cependant que le
« plus sérieux, attelé à un charretton, zigzague sur la route... et montre
« sous la bâche ronde provisions, habits, parapluies, manteaux de cadis
« et parfois brebis blessées ou agnelets trop faibles »; ou avec la belle
description de J. GIONO : « Au matin, d'abord, j'entendis un grand troupeau
« qui abordait la ville par le sud et râpait les maisons à pleines rues. J'allais
« l'attendre aux fontaines. Les bergers avaient l'œil égaré; le baile s'en
« allait de tous les côtés comme une sauterelle donnant des ordres qu'à
« les entendre, on en restait assis, la bouche en rond. Seuls, les chiens
« allèrent s'étendre à l'ombre. On fit boire les moutons; on les contenta
« d'une petite pause debout, sans les laisser plier la patte, ni se coucher,
« puis « hop ! » le baile siffla dans ses doigts et tout s'en alla avec son som-
« meil et sa peine... Le pays entier fumait sous les pattes des moutons...
« Déjà, au fond, la Durance était couchée dans un nuage de la terre plus
« épais que les nuages du ciel, et un bruit de fontaine qui a lâché ses eaux
« dansait sur le pays comme un grand serpent en écrasant tous les feuil-
« lages... Ça sonnait sur les nuages comme sur une peau tendue; le bruit
« ne montait plus de la terre. Une brume grise qui était la poussière des
« champs et des routes courait sur le ciel à lents détours de beaux muscles
« épais. Le monde entier participait à l'émigration des bêtes. »

Les journées au cours desquelles les tribus quittent leurs villages étaient autrefois marquées par des fêtes importantes. Cette coutume se perd de plus en plus. Départ et retour, cependant, sont encore aujourd'hui joyeusement célébrés. « Il ne faut pas oublier que toute « la richesse des Kurdes consiste en troupeaux... Il n'est donc pas « étonnant que le déplacement du bétail aux pâturages d'été et son « retour à la maison soient des événements importants dans la vie « des villages kurdes et ces journées, les plus solennelles de l'année¹. »

Le jour de départ pour les alpages est le plus remarquable. La longue et souvent difficile période d'hivernage prend fin. Ceux qui partent pour la première fois se réjouissent de connaître enfin les terres dont on leur a tant parlé, « ces montagnes pleines de « fleurs et de gazons... où des vents froids revigorent² ». Les vieux rêves nomades reviennent, et avec eux des images où se mêlent tentes noires, grands espaces, chevauchées et pics entourés de glaciers. Parfois les gens revêtent leurs habits de fêtes. Les moutons et les chèvres sont décorés de touffes de laine colorée. Dans certaines régions, quand le chef donne le signal de départ, il est suivi du plus beau et du plus grand bouc orné de clochettes. Et quand troupeau, hommes, femmes et enfants, mulets et bétail, s'ébranlent enfin, le chef les précède en jouant de la flûte. Sur les côtés, des aides contiennent le troupeau. Par petites étapes, la tribu part vers les hauts pâturages.

Le retour est plus triste. Chacun se réjouit de retrouver son village, mais les bêtes, par instinct, savent que les pauvres étables d'hiver les attendent. Elles marchent lentement, têtes baissées, privées de la frénésie des jours de départ.

Le caractère kurde est bien sûr fortement marqué par cette alternance des périodes d'estivage et d'hivernage. Chez tous les

1. D'après Erb CHAMO, auteur de l'ouvrage : *Berger kurde*, cité par B. NIKITINE [40].

2. Ainsi est décrit le Kurdistan dans l'épopée kurde : *Le Roi du Kurdistan* [48].

LES BERGERS DU CILO DAG

bergers du Cilo Dag, on trouvera un mélange de caractères paysan et nomade, avec les qualités et les défauts de l'un et l'autre type. « Les principales vertus qui assurent la permanence de l'Etat et de la culture, écrit H. Christoff, sont développées à un haut degré chez les nomades kurdes. Elles leur permettent de dominer les paysans et les commerçants qui leur sont économiquement et spirituellement supérieurs. On a donc le droit d'affirmer que la formation du caractère des tribus kurdes du Taurus approche le niveau optimum. La raison en est que la lutte quotidienne, tout en étant dure, ne les déprime pas outre mesure, alors que la vie en tribu impose la discipline et freine les instincts. Leur caractère tient aussi à leur race nordique dont la formation s'explique également par les conditions du climat et du sol, et la rend supérieure aux races méridionales. »

Si les montagnards de Hakkâri diffèrent quelque peu de cette description, on retrouve néanmoins chez eux certaines de ces vertus qui, pour H. Christoff, caractérisent le nomade pur. Et sans vouloir faire d'eux des personnages idéaux que le semi-nomadisme et les habitudes paysannes auraient élevés encore un peu plus, on reconnaît difficilement tous les Arhmed du Cilo Dag dans le portrait tracé cette fois encore par H. Christoff : « Chez les semi-nomades, on constate, non pas le dépassement, le grossissement démesuré de certains traits de caractère qui sont trop mis à contribution, mais plutôt l'avitilissement, le dépérissement de ses qualités faute d'occasion de s'en servir. Ainsi la lutte avec l'ennemi a chez eux perdu beaucoup de son importance. L'esprit de domination et même le courage personnel sont considérablement diminués. On y rencontre souvent à leur place de l'indifférence et de la passivité. Le relâchement de la discipline sévère du clan se traduit par l'absence de freins aux instincts. Au lieu de la maîtrise de soi, une cupidité sans borne se manifeste. La soumission à l'autorité publique fait s'étioler l'amour de la liberté. En résumé, bien que les Kurdes semi-nomades soient encore loin d'être assimilés au type purement paysan, leur caractère évolue certainement dans ce sens. »

LES BERGERS DU CILO DAG

C'est juger là bien sévèrement la majeure partie d'un peuple pour qui la « lutte avec l'ennemi », loin d'avoir perdu son importance, est aujourd'hui la préoccupation majeure, et à qui il faut plus de courage qu'il n'y paraît pour simplement exister politiquement.

Institut kurde de Paris

14. LE CAMPEMENT KURDE

Nous avons principalement connu les Kurdes à travers leur existence dans les campements d'été. Seul un torrent séparait nos tentes des leurs. Nous avons donc pu les observer longuement pendant les journées passées à Mergan. Nous nous sommes d'abord montrés timides, nous contentant de les regarder vivre sans vraiment les approcher.

Les enfants passaient des heures à jouer au bord de l'eau avec boîtes et vieilles recharges de gaz récupérées près de nos « cuisines ». Plus loin, à proximité des tentes, nous suivions les allées et venues des femmes occupées par les travaux ménagers. Sur la rive herbeuse du torrent, les hommes dressaient des chevaux, recevaient des visiteurs ou le plus souvent se contentaient de discuter à longueur de temps.

Puis, peu à peu, la méfiance a disparu. Des liens se sont noués entre des familles et certains d'entre nous. Les visites au camp kurde sont devenues courantes. Nous avons pu photographier les hommes d'abord, les femmes et les enfants ensuite, puis l'intérieur même des tentes. Ainsi se sont accumulés observations, détails et découvertes, qui nous ont permis de repartir avec une image précise du campement kurde et de la vie journalière de ses habitants.

« Les alpages sont partagés entre les différents campements.
« L'organisation du partage se fait par location des lieux d'estivage
« qui appartiennent, dans la plupart des cas, aux propriétaires
« terriens. Les familles qui désirent camper ensemble choisissent

« d'abord un endroit qui leur convient et se cotisent pour en payer
« le loyer. Ce système de location leur permet de changer de lieu
« de campement. Certains villages possèdent leurs propres lieux
« d'estivage.

« Chaque campement (appelé *zoma* en kurde) correspond
« généralement soit à un village, soit à une partie d'un village.
« Les familles habitant le même village n'ayant pas toutes des liens
« de parenté, le campement est très rarement formé de consanguins,
« tant s'en faut. Aussi la composition d'un camp varie-t-elle souvent
« d'une année à l'autre. »

Du point de vue organisation sociale, l'unité de base est la
tente, qui abrite une famille, au sens courant du terme, et de ce
fait correspond à la maison. « Chaque tente a un chef qui est en même
« temps le chef de famille. Ces chefs de tente désignent un chef de
« campement pour la période de l'estivage (quatre à cinq mois).
« C'est l'homme jugé le plus apte à traiter les affaires du campement,
« tant avec l'Administration locale qu'avec les camps voisins¹.
« Bien des fois un jeune homme lettré se trouve à la tête du cam-
« pement.

« Etant donné les changements qui affectent chaque année
« la composition du camp, les chefs ne sont plus les mêmes d'une
« année à l'autre, contrairement à ce qui se passe au niveau de la
« tribu où le chef règne pendant une longue période. Le chef de
« campement est souvent le chef de village en hiver. Mais c'est loin
« d'être un trait général. »

Le campement kurde, souvent installé au milieu des rocailles,
entouré de terre sans herbe, piétinée et salie par les troupeaux, se
fond dans le paysage et de loin reste invisible à un observateur
peu habitué. La faible hauteur des tentes et leur couleur sombre
augmentent un peu plus leur discrétion. Elles apparaissent comme

1. Les camps n'ont pas de rapports commerciaux ou économiques
entre eux. Mais leurs membres se rendent assez fréquemment visite,
surtout lors des festivités marquant les mariages.

LE CAMPEMENT KURDE

de gros blocs de rocher et c'est souvent à la fumée que l'on repère les camps.

« Autrefois, les tentes étaient disposées selon certaines règles « traditionnelles. Mais actuellement, leur disposition n'est régie « par aucune règle significative, si ce n'est celle consistant à regrouper « dans un même endroit du campement les familles ayant des « liens de parenté. »

La tente kurde ressemble à celle des Bédouins de l'Arabie du Nord. Elle est conçue pour pouvoir être aisément transportée à dos d'un cheval de charge. Cette facilité de déplacement s'harmonise avec le rythme de la transhumance. Elle est installée tous les soirs au cours de la montée vers les alpages, soit que cette montée se fasse d'une seule traite mais en plusieurs jours, soit que le village parte dès les premiers beaux jours et progresse au fur et à mesure de la fonte des neiges.

Chaque famille devant supporter les nuits en altitude, la tente doit constituer un abri aussi efficace que possible. « La couverture « en est faite avec de longues bandes noires (d'où le nom de *rech-mâl*, « maison noire », donné à ces tentes) d'étoffes tissées avec le poil « de chèvres et cousues ensemble. Neuf à quinze perches de longueurs « différentes sont fixées au sol à des angles variables pour soutenir « l'étoffe, qui est par ailleurs rattachée à des pieux par des cordes « et des lanières. Cette étoffe est très résistante et d'une contexture « si serrée que, étant tendue, elle est presque imperméable. Elle « n'arrive pas d'ailleurs jusqu'au sol et l'espace laissé libre doit « être protégé contre le vent et la pluie¹. » Dans les régions boisées on utilise des treillis spécialement aménagés. En montagne, où l'on ne trouve ni arbre ni buisson de grande taille, la tente est entourée de murettes de pierres. Celles-ci sont utilisées d'année en année, chaque famille retrouvant au début de l'été les abris de la saison précédente.

A l'intérieur de la tente, un coin est consacré à la cuisine :

1. NIKITINE [40].

un foyer est aménagé et les ustensiles sont posés sur des pierres. Partout ailleurs, des tapis couvrent le sol. « Cette installation « quelquefois luxueuse a souvent frappé les voyageurs. A ce propos « on se rappellera que le commerce, dans certains cas, peut procurer « et procure à certains gros éleveurs des ressources non négligeables. « De sorte que la tente reflète la situation de fortune de son « habitant¹. »

Dans la journée, l'espace habitable est en grande partie libre. Les visiteurs y sont accueillis et tout le monde s'assoit sur les tapis. Un des côtés de la tente est toujours encombré par un amoncellement de couvertures et d'édredons multicolores que les femmes étendent le soir pour former la literie.

Les dimensions des tentes sont variables. Il en existe de très grandes : 16 mètres sur 8 mètres, et même plus. Elles sont en général de dimensions plus modestes : environ 6 mètres sur 4 mètres. « Aux pâturages d'été, leur nombre ne dépasse pas dix à quinze, « ce qui correspond à peu près à l'importance des troupeaux qui ne « peuvent pas dépasser un nombre de têtes défini dans tel secteur « de pâturages. Mais on ne rencontre jamais une tente kurde isolée, « pour des raisons de sécurité¹. »

La tente reste une habitation d'été. Les Kurdes semi-nomades disposent tous pour l'hiver de maisons d'habitat permanent. D'ailleurs, la tente kurde telle qu'elle est conçue ne permettrait pas de supporter le froid et les intempéries d'hiver. Elle est cependant le bien le plus précieux du Kurde. Elle symbolise pour lui le séjour en montagne et toute la liberté qu'il y trouve. Pendant les beaux jours du printemps, de l'été et de l'automne, elle l'abrite du vent, de la pluie, du froid ou du soleil. Elle est à la fois couverture et ombrage. « Du poil de chèvre au sommet des arbres, qu'est-ce que c'est? — La tente », dit une devinette kurde.

Par bien des aspects, la vie journalière au campement diffère

1. NIKITINE [40].

LE CAMPEMENT KURDE

peu de ce qu'elle est au village. La garde des troupeaux procure de nouvelles occupations, mais les besognes ménagères restent les mêmes et les femmes continuent de supporter une grande partie du travail.

Chez les Kurdes, la femme est l'égale de l'homme, en droit tout au moins. C'est même bien souvent elle qui, en fait, dirige la famille. Elle est très libre, ne porte pas le voile, accueille l'étranger si le maître de maison n'est pas là, et en tout cas est l'entière responsable de la bonne marche du foyer. Cette responsabilité est lourde : les femmes se lèvent tôt, cinq ou six heures, se reposent ou dorment au milieu de la journée, et ne se couchent que vers dix heures du soir. Mais en même temps, la vie du campement dépend presque entièrement d'elles.

Si l'on observe des tentes kurdes, on est rapidement frappé par l'agitation des femmes et des enfants, qui semblent seuls participer à l'animation du camp. Les hommes, eux, ne travaillent pas beaucoup. A proximité des tentes, pendant de longues heures, ils dressent des chevaux. Ils en rabattent un vers une longue corde tendue par deux bergers à hauteur du poitrail de l'animal. Pendant que celui-ci, se sentant à la fois poursuivi et prisonnier de la corde, hésite, les deux hommes tournent rapidement autour de lui de façon à lui enserrer le cou dans une boucle. Bien souvent, le cheval se dégage. On recommence la manœuvre jusqu'à le capturer.

Les Kurdes sont de bons cavaliers. Pendant les périodes de transhumance, les chevaux sont utilisés pour le portage. Mais une fois installés dans les pâturages, les Kurdes les montent pour parcourir les innombrables sentiers qui sillonnent les montagnes.

Les hommes dirigent aussi les mouvements des troupeaux, fauchent l'herbe qui servira de fourrage, ou descendent vers Hakkâri vendre les produits d'élevage. Nous n'avons pas eu l'impression qu'il y avait là de quoi emplir leurs journées. Ils étaient le plus souvent en train de boire le thé ou de venir nous rendre visite à toute heure. Les femmes et les enfants, eux, n'arrivaient qu'en fin de journée.

Les jeunes garçons ont en général la garde des troupeaux. Portant avec eux une cape dure en feutre, un sac contenant pain et fromage, et une petite bouilloire pour faire leur thé, ils parcourent les plateaux du Cilo Dag, en poussant devant eux leurs troupeaux. Ils sont toujours accompagnés de deux ou trois chiens. Les chiens kurdes sont des gardiens hargneux. Ils s'en prennent aussi bien aux quelques ours qui vivent encore dans le Cilo Dag, qu'aux étrangers qui passent à proximité. « Il est bon de s'en méfier. Ce sont « de gros loups à col puissant, oreilles coupées, longues queues très « fournies, souvent tout blancs ou tout noirs. Leur type est absolument « fixé¹. » Les Kurdes ne manifestent à leur égard aucune tendresse. Ils les traitent à coups de pierres, toujours avec adresse. Les chiens le savent. Il suffit pour les maintenir à distance de ramasser une pierre sur le sol. S'ils approchent, on leur lancera la pierre : ils reculeront. Mais il faut toujours leur faire face.

Dans la plupart des campements, les bêtes sont ramenées le soir pour la traite. C'est, à Mergan, l'inévitable cérémonie de fin de journée. Juste avant que le soleil disparaisse derrière les crêtes du Göl Dag, brebis et chèvres sont rassemblées dans un pré. Les femmes s'alignent sur deux rangs, en se faisant face. Un homme, qui dirige l'opération, pousse alors chaque bête dans le corridor ainsi formé. Chaque femme s'occupe d'une bête. Le lait est recueilli dans un seau métallique et transporté au camp dans des outres.

Mais la traite n'est qu'une des multiples activités des femmes. Tandis que les petites filles s'occupent des enfants — nous pouvions les voir les gavant de yaourt sur le bord du torrent, jouant avec eux comme avec des poupées — leurs mères suffisent à peine à mener à bien les multiples tâches de la vie journalière. En fait, la journée d'une femme kurde est si chargée que celle-ci ne reste pas longtemps jeune et fraîche. La différence avec les populations turques est cependant sensible : la liberté de la femme kurde en dehors des contraintes dues aux travaux ménagers donne aux cam-

1. NIKITINE [40].

LE CAMPEMENT KURDE

pements « une physionomie de gaieté dont sont dépourvus les villages turcs ».

H. Hansen¹ divise les activités des femmes en onze catégories : fabrication du pain, traitement du lait, préparation du thé, faire la cuisine, aller chercher l'eau, ramasser le combustible, traitement du grain, vaisselle, lessive et repassage, ménage, faire les lits.

Il est évident que l'importance de certaines de ces tâches diminue lorsque la famille passe du village au pâturage d'été. De plus, il faut ajouter à cette liste un travail presque permanent : celui de la laine de mouton ou de chèvre. Femmes et jeunes filles filent en toutes occasions. Dès qu'elles ont les deux mains libres, c'est-à-dire souvent puisqu'elles transportent enfants ou charges dans une étoffe sur le dos, elles sortent leurs quenouilles, d'un geste rapide sur la cuisse, elles leur impriment un mouvement de rotation, puis elles continuent de grossir la pelote qu'elles tiennent dans l'autre main. Dans les moments de tranquillité, elles tressent des cordes, tricotent des chaussettes avec une technique à quatre aiguilles que bien des ménagères européennes ont peut-être oubliée, ou tissent à l'écart du camp, sur des métiers rudimentaires mais très ingénieux, des toiles de tentes.

Sous l'abri kurde, on couche avec les habits de la journée. Le lever et le travail de rangement du matériel de couchage sont donc rapides. On prépare ensuite ce thé qui constitue la boisson la plus répandue à travers tous les campements du Cilo Dag, et que l'on sert à tout nouvel arrivant. Il est très fort, et vient d'Irak, d'Irak ou même d'Afghanistan.

Une femme se met alors à la fabrication du pain. Le pain kurde, *nan*, est « une galette circulaire très fine d'environ cinquante centimètres de diamètre, croustillant quand il est frais, prenant en vieillissant la douceur d'une peau de chamois. La pâte est préparée avec de la farine de blé passée à travers un tamis cir-

1. HANSEN [38]. Ses observations ont été faites au Kurdistan d'Irak. Beaucoup cependant s'appliquent aux Kurdes du Cilo Dag.

« culaire, de l'eau et du sel. Elle est conservée dans un sac en tissu.
« La levure n'est pas utilisée. La femme la pétrit ensuite sur un
« plat de cuivre étamé, la détache, puis la divise à la main en mor-
« ceaux de la taille d'un poing fermé. Le façonnage de la pâte est
« fait de deux manières, le choix dépendant du mode de cuisson.

« ... S'il s'agit d'une cuisson dans un four de terre, plusieurs
« femmes, en règle générale trois, travaillent ensemble. Les mor-
« ceaux de pâte sont aplatis à l'aide d'un rouleau, fine tige de bois
« d'environ soixante-dix centimètres de long et décorée aux deux
« extrémités de six à sept rainures. Les femmes utilisent cet ustensile
« pour rouler la pâte en mince crêpe. Au cours de l'opération, cette
« pâte est souvent détachée pour pouvoir saupoudrer de farine la
« planche utilisée, puis replacée pour être encore amincie. L'adresse
« des femmes se mesure à la minceur obtenue.

« La pâte est ensuite transportée à l'aide du rouleau sur un
« coussinet » de tissu utilisé pour la mettre au four¹. »

A Mergan, ou au pied du Suppa Dürek, le pain n'est en général pas cuit dans un four de terre. La cuisson a lieu sur une plaque métallique. Ce n'est pas une installation fixe, mais un ustensile portatif, et utilisé par une seule femme. La technique de travail de la pâte reste souvent la même. Il arrive aussi que le rouleau ne soit pas utilisé. Les boules de pâte sont aplaties en les frappant sur la planche ou le plat de cuivre, puis, les mains en l'air, lancées d'une paume dans l'autre. Quand de cette façon, la pâte est devenue aussi large et fine que possible, elle est encore étirée sur le coussinet jusqu'à devenir aussi mince que si la femme avait usé du rouleau. Celle-ci est assise en tailleur sur le sol, près d'un feu allumé entre trois pierres. Le combustible est fait de branchages poussés dans le foyer à mesure qu'ils se consomment. La plaque métallique, circulaire et convexe, est posée sur les pierres, face concave contre les flammes. La pâte en crêpe est posée directement dessus.

1. HANSEN [38].

LE CAMPEMENT KURDE

Pendant qu'une femme s'occupe ainsi de la cuisine, d'autres vont chercher de l'eau dans des outres en peau de chèvre, ou du bois pour les feux. Ce travail est difficile : les charges de combustible sont lourdes, et les buissons utilisés sont hérissés de piquants qui blessent les mains. Ce sont des buissons nains qu'il faut aller couper de plus en plus loin à mesure que l'on s'avance dans l'été. Ils poussent à ras de terre et donnent un bois très tendre quand il est vert, qui se coupe facilement au couteau ou à la serpette. De retour au camp, les femmes les entassent sur les murettes de protection des tentes, où ils sèchent et forment en même temps une bonne protection contre le vent.

Au camp même, le traitement du lait dure une bonne partie de la journée. C'est en tout cas l'occupation qui frappe le plus le visiteur étranger. « Le lait n'est pas utilisé cru. Les laits de brebis, de chèvre et de vache¹ sont mélangés, chauffés jusqu'à ébullition... puis laissés au repos. Quand le mélange atteint la température de la main, une cuillerée de lait caillé, *mast*² du jour précédent, est ajoutée.

« Le récipient est couvert et gardé chaud jusqu'au matin suivant, de sorte que le lait chauffé ou bouilli se transforme en lait caillé. Le premier *mast* est obtenu en plaçant dans le lait tiède du placenta.

« La peau du lait bouilli est consommée comme une friandise. Le *mast* peut être mangé avec des cornichons ou du pain, comme repas du matin. Il peut aussi être suspendu dans une toile de façon à ce que le liquide s'écoule, laissant des mottes de fromage blanc.

« Le *mast* dilué dans l'eau devient le *mastaw*³, une boisson rafraîchissante, crémeuse, mais légère, très appréciée et habituellement offerte aux hôtes. A partir du *mast* on fabrique aussi le beurre, *kere*⁴. » Le lait caillé est versé dans des barattes faites d'outres de peaux

1. Celles-ci sont en petit nombre et laissées en liberté autour du camp comme les chevaux.

2. C'est le yaourt offert avec du pain au visiteur.

3. L'ayran turc.

4. HANSEN [38].

de chèvre ou de veaux entiers. Elles sont pendues par les pattes à des trépieds posés devant les tentes. Chaque outre est longuement balancée par des femmes.

Après environ vingt minutes, elle est ouverte, et de l'eau tiède est ajoutée. L'outre est ensuite refermée. Pendant la demi-heure suivante, la femme regarde à plusieurs reprises à l'intérieur. Quand le beurre apparaît, sous forme de grains blancs flottant dans le petit-lait, le contenu est versé dans un récipient métallique. Les grains sont assemblés avec les doigts en masses blanchâtres peu consistantes. La quantité quotidienne de beurre nouvellement baratté, d'ailleurs assez faible, est placée dans un récipient d'argile, par dessus le beurre du jour précédent, salée puis couverte.

Le beurre est rarement consommé directement. C'est une friandise. Il est plutôt utilisé pour la cuisine. Il se garde mal. S'il est destiné à la vente, il est bouilli à plusieurs reprises, et les impuretés sont éliminées.

Le petit-lait restant, qui est donc coupé d'eau, est appelé *dug*. C'est une boisson de moins bonne qualité que le *mastaw*, mais utilisée quotidiennement comme boisson désaltérante ou pendant les repas. Elle est acide et très rafraîchissante.

Tous les Kurdes ne mènent pas la vie paisible évoquée ici. Comme partout, il y a ceux qui parcourent les chemins ou les pentes : les errants, les chasseurs, les messagers qui vont d'un campement à un autre, ou cet étrange colporteur¹ rencontré en plein midi

1. Pour l'achat en gros de denrées et de vêtements, les paysans vont aux marchés des centres urbains où ils vendent leurs produits (laine, beurre, fromage, cuir, moutons, etc.). Toutefois, pendant la période de campement, il leur est difficile de descendre en ville chaque fois qu'ils en éprouvent le besoin. C'est cette lacune que les colporteurs comblent en allant de camp en camp, pour vendre ou échanger contre les produits du bétail des marchandises d'une importance secondaire. Ce sont surtout des souliers, des savonnettes, des sucreries, de la confiserie, des articles de ménage.

LE CAMPEMENT KURDE

poussiéreux dans la montée du Der-i-Cafer. Il portait une lourde serviette de cuir noir, dans laquelle, sans doute, il entreposait ses produits. Sa tenue était assez inattendue : costume foncé, chemise claire, cravate et chapeau ! On croyait voir, sur les plateaux de Haute-Provence, le commis voyageur de Jean Giono.

Mais ceux que l'on rencontre sur les sentiers sont l'exception. Garde et traite des troupeaux, travaux ménagers ou communautaires, réceptions ou visites, sempiternelles dégustations du thé, ainsi passent les journées au campement kurde de Mergan.

La vallée, les Turcs, l'hiver, tout est loin. Chaque matin, le soleil monte au dessus de l'Elsan. Chaque soir, il scintille sur les crêtes du Göl Dag. Et jour après jour, la montagne s'empare des gens et des bêtes. Elle les porte, les enrichit, et leur fait croire enfin que « de si loin qu'on se souvienne, la vie (a toujours eu) cette couleur d'habitude qui emprunte aux tournantes saisons ses nuances, et fait aux hommes une marée d'humeurs qui varie avec le soleil et le vent¹ ».

1. ARAGON : *La Diane Française*, Séghers.

15. « DOCTOR, TAMAM »

Tous les jours, en fin d'après-midi, André et Madeleine consultaient. Ils sortaient de leur tente les trois caisses de médicaments, allaient se laver les mains, puis « faisaient entrer » le premier consultant. André examinait les hommes, Madeleine s'occupait des femmes. Pour elle, il fallait souvent chasser soldats et grimpeurs de la tente commune. Elle s'y enfermait avec sa malade. Celle-ci consentait à se déshabiller, tandis que son mari, inquiet, attendait au-dehors.

Le docteur a été vite connu à Mergan, puis dans tous les camps du Cilo Dag. Une telle notoriété n'allait pas sans inconvénient. André et Madeleine perdaient parfois leur temps. On venait les voir par simple curiosité, évoquant pour cela des « bobos » insignifiants. Et il fallait soigner !

Le médecin suisse — les Suisses aussi avaient leur « toubib » — s'était un jour occupé d'un jeune garçon venu le voir pour une égratignure sans importance. Il avait nettoyé la « blessure » à l'alcool, y avait passé du mercurochrome, puis avait renvoyé son malade. C'était au milieu de la journée, et André était absent. Le soir même, on revit l'enfant portant un pansement maintenu par une grande croix de sparadrap : il avait effacé les traces des premiers traitements, était allé demander à André de l'examiner, et avait exigé des soins plus tangibles que ceux déjà obtenus !

André et Madeleine devinrent ainsi nos meilleurs ambassadeurs auprès des Kurdes. Soins et médicaments ont plus fait pour la bonne entente que tous les sourires et les gestes de bienveillance.



Peu à peu, des échanges se sont établis entre nos voisins et notre camp. Mais les premiers seaux de *mastaw*, les premières assiettes de yaourt ont été offerts au docteur et non à nous tous.

André et Madeleine sont ceux d'entre nous qui ont le mieux connu les Kurdes. Ils ont été les premiers invités sous les tentes familiales. Ils ont été ceux qui soignaient les femmes et les hommes, mais surtout les enfants.

« La vie est une rose, respire-là et donne-là à ton ami », dit le proverbe kurde. C'est de cette façon qu'André et Madeleine se sont fait plus d'amis qu'ils ne l'auraient imaginé. Avant de découvrir les Kurdes de l'extérieur, par leurs activités, leurs vêtements, leurs habitudes, ils les ont connus un à un en s'approchant d'eux comme aucun de nous n'a pu vraiment le faire. Eux, mieux que quiconque, peuvent parler des Kurdes du Cilo Dag, en disant simplement ce qu'ils ont observé¹.

« Dans l'ensemble, au point de vue médical et humain, les Kurdes impressionnent favorablement le visiteur étranger.

« Ces gens-là, pour autant que l'on puisse en juger par un contact aussi court que le nôtre, semblent avoir une vie harmonieuse. Ils paraissent s'être accordés avec la nature, avoir su garder un équilibre entre eux et l'environnement en tirant parti au mieux des conditions du relief, du climat, des saisons et des ressources du sol.

« Chacun a sa fonction : ni sous-emploi, ni chômage. Les naissances devant compenser à peu près les décès, on se trouve en présence d'une des rares dernières sociétés en équilibre. Cet équilibre sera bien sûr rompu le jour où la mécanisation, la modernisation feront leur apparition à Mergan. Mais peut-on déterminer ce jour ?

« Les conditions de vie, quoique très rudes, n'ont rien d'inhumain, surtout si on les compare à celles des populations esquimaudes du Grand Nord Canadien, des Indiens Tehuelches de la Terre de Feu, des « Hommes des buissons » du désert septentrional d'Australie, ou des Pygmées de la Grande Forêt Equatoriale. Les Kurdes

1. Toute la suite de ce chapitre est due à André et Madeleine Ruysen.

ont eu l'habileté, l'hiver de descendre dans les basses vallées moins froides, l'été de chercher la fraîcheur des alpages à trois mille mètres d'altitude. Ils ont su utiliser au mieux le peu de terre fertile des vallées et y cultiver quelques céréales et légumes et du foin pour leurs troupeaux.

« Quand viennent le printemps, la grande fête de la transhumance, la vie plus libre sur les alpages, alors commence pour eux cette vie communautaire décrite précédemment. Tissage, garde des troupeaux, fabrication du beurre et du fromage, chasse, palabres, soins donnés aux enfants, levers et couchers réglés par ceux du soleil : voilà une existence où l'essentiel de ce qui constitue la trame de la vie est atteint.

« Tout cela explique la généralement bonne santé physique et morale des Kurdes. Ils sont de taille moyenne, bien découplés. On ne trouve pas chez eux d'obèses, ou de gens dénutris, ni non plus, il faut le reconnaître, de ces splendides athlètes comme on en trouve chez les Noirs. Mince, mais robuste et agile, sûrement résistants, tels ils se manifestent courant sur les sentiers de montagne, ou sautant en selle. Les traits du visage, accentués mais assez beaux, de type aryen, sont souvent valorisés par un sourire qui laisse apparaître des dents saines. Pas de caries dentaires, pas de rachitisme, même chez les enfants, pas de ces gros ventres surmontant des jambes squelettiques comme on en voit dans certains pays. Le soleil, une alimentation riche en produits laitiers empêchent toute perturbation osseuse. Les eaux vives, l'altitude, les nuits fraîches, l'inexistence d'insectes piqueurs, réduisent à zéro le nombre des maladies tropicales que l'on rencontre sous ces latitudes dans les régions basses, humides et chaudes, à eaux stagnantes et à population dense. Le paludisme, le choléra, le typhus, la lèpre et même la banale diarrhée sont ici absents.

« Hommes et femmes, sachant que nous étions médecins, venaient très volontiers nous consulter. Mais la barrière difficilement franchissable de la langue réduisait considérablement les échanges. Je laisse à imaginer les attitudes, bruits, gestes, contorsions et

« DOCTOR, TAMAM »

mimiques par lesquels nous tentions de surmonter cette carence. C'était parfois cocasse !

« Les consultants étaient nombreux. Les maladies de la peau, plaies infectées ou dermatites microbiennes du genre impétigo, étaient notre triomphe : quelques pansements humides, une incision, une cure d'antibiotiques, et la guérison venait rapidement !

« Nos malades prenaient volontiers des médicaments, mais, semble-t-il, sans beaucoup de persévérance. Il nous était difficile de leur faire comprendre la nécessité de revenir pour suivre l'évolution. Le plus souvent, nous nous contentions de traiter les symptômes, sans essayer de traiter les causes : aspirine pour les maux de tête et les diverses douleurs, tablettes calmantes pour l'estomac et l'intestin.

« Nous n'avons eu à traiter aucune affection aiguë grave. Ce fut heureux, car la prise de température en pays musulman ne se révèle pas facile ! Il y avait aussi des fractures mal réduites, consolidées en mauvaise position, et pour lesquelles, bien entendu, nous ne pouvions rien ; des troubles digestifs mineurs difficiles à préciser par le simple examen clinique, chez des femmes très minces et « épuisées par le travail » disait Madeleine, pour qui les hommes parlaient beaucoup et travaillaient peu. Nous n'avons jamais vu d'obèses comme les Occidentaux les imaginent chez les Arabes et les Turcs.

« Nous avons observé un exemple de sélection naturelle telle qu'elle joue impitoyablement chez ces populations. Un enfant de six mois nous a été présenté, pesant environ trois kilos, soit la moitié du poids normal. L'examen général ne révélait aucune tare congénitale, ni maladie acquise. La mère ne lui donnait que le sein, alors que cela était manifestement insuffisant. Nous lui avons donné tout le lait en poudre en notre possession, des vitamines, du calcium et d'autres médicaments, avec un emploi détaillé. Nous pensons que les médicaments lui ont été administrés, mais nous sommes moins sûrs que le régime ait été suivi. Tous, en effet, se méfiaient un peu de nos habitudes alimentaires, comme cette jeune femme

rencontrée en montagne, marchant avec nous depuis l'aube, acceptant des biscuits et une crème de gruyère, puis allant discrètement les cracher derrière un rocher. Elle n'avait pas mangé depuis le matin et ne possédait visiblement aucune provision.

« Nous avons par deux fois essayé de diriger des malades vers un hôpital. Il s'agissait pour l'un d'ulcération profonde nécessitant une retouche chirurgicale, pour l'autre d'une anémie manifestée par une pâleur, une décoloration des muqueuses, une fatigue et un amaigrissement exigeant des examens sanguins et radiologiques. Bien entendu, nous n'avons pu les convaincre. Mais auraient-ils pu entrer dans un hôpital ? Et quand ? La peur des autorités turques a été la plus forte.

« Pourtant deux anecdotes témoignent de l'intérêt des Kurdes pour la médecine et les médicaments.

« Cet intérêt peut n'être pas très réfléchi, comme nous l'a fait comprendre un jeune garçon pris sur le fait par l'un d'entre nous.

« C'était dans la fièvre et le tumulte du départ. Tout le camp kurde était là, ramassant, accumulant, se disputant tout ce que nous laissions. Soudain, nous entendons une voix féminine indignée : « Oh ! Mes pilules ! » Notre amie désigne d'un doigt accusateur un jeune Kurde et plus particulièrement sa poche d'où dépasse une boîte d'une spécialité pharmaceutique qui a eu son heure de gloire. Le garçon est un de mes clients. Il m'interpelle : « Doctor ! Doctor ! », puis entreprend de démontrer par signes que je lui ai remis cette boîte. J'ai eu le plus grand mal à le convaincre qu'il n'en était rien. Il a fini par la rendre... pour le plus grand bien de sa propriétaire.

« La seconde anecdote donne une conclusion plus proche de la réalité à cet aperçu de médecine praticienne chez les Kurdes.

« Passant un col à trois mille cinq cents mètres, nous nous sommes un beau jour trouvés en face de deux gaillards patibulaires dont l'un nous adressa quelques mots en anglais. Puis, apprenant que nous étions français, il s'écria : « Ah ! Le vaccin de Calmette et Guérin ! » C'est le fameux B.C.G. : combien de Français le savent-ils ? »

16. LA PESÉE

Parmi les souvenirs que nous ont laissé nos relations avec les Kurdes, le plus marquant reste pour moi, avec notre réception au camp kurde, celui de la séance au cours de laquelle notre ami Youssif nous vendit de la viande.

Il me semble aujourd'hui avoir assisté plus à une cérémonie qu'à une simple opération commerciale. Je me souviens, non pas de quelques gestes assez habituels pour que notre attention s'en détachât (qui se souvient d'avoir été marqué par la manière dont son boucher lui a vendu de la viande?), mais plutôt d'un rituel dont nous avons suivi le déroulement avec fascination.

Au delà d'un certain « exotisme » auquel nous n'échappions sans doute pas, et qui s'attache à quelques mythes : mythe de la « chose artisanale », mythe de la « méthode paysanne », mythe de l'ustensile rustique, bricolé, mais consolidé par des générations et des générations, il y a eu d'autres raisons moins superficielles pour que cette pesée ait pris à nos yeux une telle valeur. J'avais déjà assisté à des scènes presque semblables sur les marchés de nos provinces. Mais ce jour-là nous avons fait un pas de plus dans notre connaissance du peuple kurde. Un pas de plus en profondeur : nous avons senti que nous quittions une découverte « folklorique » pour nous trouver enfin en présence de signes moins conventionnels. Il y a bien sûr un stéréotype de la scène d'achat ou de troc en pays étranger. Nous nous en sommes éloignés, parce qu'un acte qui jusqu'ici n'avait été pour nous que routine, privé de signes, a pris tout à coup une signification.

Acheter de la viande chez le « boucher du quartier », n'a plus d'autre valeur que celle d'une simple acquisition de marchandise. Chez Youssif, l'important devint, non d'avoir de la viande, mais au contraire d'être en train de l'acquérir.

Notre achat s'est déroulé en trois temps : notre entrée chez Youssif, le marchandage, puis la pesée. En pays « civilisé », ils sont atrophiés, réduits au nécessaire quand ils ne sont pas supprimés. Chez Youssif, ils furent au contraire strictement observés, règles d'une scène immuable : d'abord volonté d'une égalité entre lui et nous, ensuite recherche d'une égalité entre l'offre et la demande.

Dans nos magasins modernes, dans nos luxueuses boucheries seule subsiste la pesée. Encore se trouve-t-elle en bien des endroits supprimée : toute notion d'équilibre disparaît alors.

Ces trois équilibrages traduisent l'existence d'un autre plus fondamental, et intervenant au niveau de nos relations avec Youssif. Qu'on le considère comme un paysan ou comme un berger, par rapport à notre système de valeurs, c'était un homme pauvre attaché à la terre. Il existe un certain mimétisme des gens pauvres avec la terre : ils en prennent les teintes passées, les lenteurs ; le plus souvent leurs rêves de richesses se confondent avec un besoin de se détacher de ce à quoi ils se sentent liés : les grandes et uniformes teintes ocre ou grises du sol, de leurs habitations, faites de la même matière que le sol, ils les fuient par les couleurs vives de leurs habits ; l'attachement, ils s'en libèrent en construisant un étage au dessus de leur maison, ou en montant vers les montagnes.

Que pouvions-nous représenter aux yeux de Youssif, sinon des gens riches, et capables de monter plus haut que lui vers les sommets ? Des gens possédant ce qu'il voulait posséder : toute son attitude, dès l'instant où nous sommes entrés sous sa tente, s'est résumée en deux mouvements opposés : l'un par lequel il a tenté de se rapprocher de nous en nous prouvant son habileté, l'autre par quoi il a sans cesse cherché en nous les qualités qu'il jugeait dignes d'être possédées. Toute la scène de la pesée est le point de rencontre de ces deux

LA PESÉE

mouvements, l'équilibre tout entier maintenu par Youssif entre ces deux attitudes.

Au début, nous l'avions appelé Chemise Jaune. Comme tous les autres Kurdes, il portait sous son veston et son gilet, deux, trois, voire quatre chemises de nylon, considérées sans doute comme signes de richesse. Chez lui, la chemise extérieure était jaune.

Au retour d'une course, j'appris qu'il nous avait proposé de la viande. Les autres avaient accepté. Nous n'avions qu'à venir chez lui, nous étions attendus.

J'y allai avec Olivier. Pour ma part, si l'on excepte le repas sous la grande tente qui avait marqué notre arrivée à Mergan, je n'étais alors jamais entré sous l'abri d'une famille kurde. J'ai cru d'abord que nous partions à la découverte. Mais nous n'avons rien trouvé que nous ne connaissions déjà. La tente de Youssif abritait un empilement de couvertures et d'édredons pour la nuit, un berceau d'enfant, un recoin où étaient rangés tous les objets nécessaires à la vie de la famille, et un garde-manger. Le sol était en partie couvert de tapis.

Youssif nous accueille avec cérémonie : à l'instant où nous entrons chez lui, nous sommes visiteurs avant d'être acheteurs ! Il nous désigne le tapis central et nous invite à nous y asseoir. Aucun de nous ne parle, tout est dit par gestes. Encore ébloui par le soleil, nous distinguons dans l'ombre la famille qui vient de reculer vers le fond de la tente, comme pour nous la laisser toute entière. Le tapis est magnifique, et nous sommes chaussés. Nous hésitons un peu. Youssif devine notre gêne. Il commence à connaître les Européens : par une nouvelle mimique, il nous invite à entrer chaussés aux pieds.

D'abord, on nous offre le thé. Les achats viendront ensuite, et d'ailleurs, personne n'en parle. C'est là manière de prendre ses distances par rapport aux transactions à venir, de les détacher du temps, et simultanément, d'en faire quelque chose d'assez important pour que l'on prenne le temps d'y venir.

Chez M. Dubœuf, boucher de quartier, personne n'a de temps à perdre. On cherche au contraire à en gagner, ce qui suppose que l'on en manque. M. Dubœuf n'a qu'un but : vendre sa viande. Le client, lui, désire simplement avoir ce qu'il demande. S'il est là, c'est par obligation, et il fait parfois à haute voix des remarques sur certaines personnes qui « prennent leur temps » (et donc le sien), qui viennent moins pour acheter que pour « voir quelqu'un » : cette dame, par exemple, au milieu de la boutique, M. Dubœuf lui a demandé ce qu'elle voulait : mais le sait-elle ? Elle parle de la pluie, du beau temps, de sa famille, sans « prendre le temps » de répondre, et M. Dubœuf attend patiemment...

Le thé est brûlant, et nous parlons. Les dictionnaires ne tardent pas à apparaître, pour le plus grand amusement de notre hôte. Dans ce genre de discussion, Olivier excelle. Je le laisse « parler ». Le bruit s'est déjà répandu dans le camp que nous sommes ici : quelques personnes passent et se penchent en souriant à l'intérieur.

Il a fallu attendre que nous ayons fini notre thé, pour passer au point le plus important, celui du marchandage.

Olivier le premier prononce le mot « Et ». La viande ? Youssif a comme un geste d'apaisement : « Nous avons toute la journée, pourquoi se presser ? » Mais en même temps, il fait un signe de la tête, et une femme apporte un large plat métallique à bords hauts, recouvert d'un tissu. Celui-ci enlevé, Youssif nous montre un amoncellement de quartiers de viande.

Il fouille dans le tas, en retire le meilleur morceau et se met à nous vanter sa marchandise. Quelques gestes suffisent à nous faire comprendre encore plus : ce morceau sera, si nous le voulons, un de ceux que nous emporterons. Lui-même nous choisira les autres. Nous pouvons être assurés d'être bien servis.

Puis il replace le quartier dans le plat et lève les yeux vers nous. Son sourire est toujours là, qui brille dans la pénombre de la tente.

« Tamam ? » demande-t-il.

Voulons-nous de sa viande ? Son sourire insiste. Olivier et moi nous nous regardons.

LA PESÉE

« On lui dit qu'on est d'accord ?

— Bien sûr !

— Reste à savoir le prix. »

Mais c'est oublier que, chaque chose devant être faite en son temps, le problème du prix ne pourra être posé qu'ensuite. Il faut d'abord donner notre avis sur la marchandise.

« Tamam ? répète Youssif.

— Tamam », répond Olivier.

Alors seulement, il nous a parlé du prix. La viande était à nouveau oubliée. Il fallait voler ou se faire voler¹ : l'importance de ce choix interdisait qu'on le prit à la légère.

Chez M. Dubœuf, les prix ne sont pas annoncés, ils sont affichés. Le choix est beaucoup plus simple : acheter ou ne pas acheter. Le prix écrit a un caractère irrévocable. Dès lors la moindre baisse consentie ne peut être qu'une faveur, transgression d'un ordre plus que d'une habitude. L'étiquette fichée sur le morceau de viande du boucher occidental dit au client tout ce qu'il doit savoir. Le chiffre annoncé par le marchand turc signifie au contraire : « A des gens comme vous, j'ai l'habitude de proposer ce prix. » Le boucher, d'ailleurs, ne baisse pas ses prix : la faveur se traduit plutôt par l'addition, une fois la pesée faite, d'un peu plus de marchandise.

Mais nous étions loin de chez M. Dubœuf. Nous étions trop habitués, en entrant dans les boutiques occidentales, à devenir clients inconnus, dépersonnalisés, catalogués comme seuls consommateurs, pour ne pas deviner qu'avec Youssif il n'en serait pas ainsi. Son but était bien sûr de nous vendre sa viande, mais il y avait autre chose.

1. En fait, dans notre cas, le problème était différent. Youssif cherchait à nous voler, d'abord par principe, ensuite parce qu'il savait que nous étions plus riches que lui. Mais, disposant d'un pouvoir d'achat bien supérieur au sien, nous le volions aussi. Nous discutons alors même que nous avions assez d'argent pour payer cette viande deux ou trois fois plus cher. Et, curieusement, nous en arrivions à nous demander, non qui volait l'autre, mais qui volait le plus.

« Dix livres le kilo ! » annonce-t-il brusquement. Puis il attend.

Par réflexe, un court instant, j'ai cru que la viande, chez Youssif, coûtait dix livres. Ce n'était pas cher. Nous nous étions déjà livrés, avant de venir, à de savants calculs pour tenter de savoir quelle somme raisonnable on pourrait exiger de nous. Nicole et Véronique, après une longue discussion dans laquelle s'étaient affrontés les mérites respectifs de leurs bouchers habituels, nous avaient donné le prix du mouton en France. Mais malgré nos calculs, il nous avait été impossible de connaître le prix du mouton en Turquie et plus précisément dans la province de Hakkâri. Dix livres, un Turc aurait-il trouvé cela cher ?

Un grand silence s'est fait dans la tente. Youssif nous croit peut-être tirillés entre la sympathie qu'il nous inspire et la peur de nous savoir volés. Nous nous demandons tout simplement si ce prix vaut d'être discuté. Je me tourne vers Olivier :

« Il me semble que c'est cinq ou dix fois moins cher qu'en France. Qu'en penses-tu ? »

— Il faudrait connaître le cours turc, et même kurde, de la viande.

— De toute façon, on peut se permettre d'accepter !

— Je crois qu'il faut discuter. Regarde-le ! »

Youssif continue d'attendre, sans rien dire. Son grand sourire l'a quitté, mais au fur et à mesure que nous prolongeons notre discussion, un petit sourire ironique apparaît sur ses lèvres. Il n'y a pas que le prix de la viande pour l'intéresser. Il veut aussi savoir ce que nous allons faire, et surtout pour lui, le Kurde, ce que nous valons. Il ne faut absolument pas nous discréditer à ses yeux.

« Propose 7 livres, pour la forme. »

Olivier acquiesce et se tourne de nouveau vers Youssif :

« Sept livres », annonce-t-il.

Alors le large sourire revient sur le visage du Kurde. Ses yeux rient aussi, chacun de ses traits, ses sourcils froncés, et plus bas, ses mains brunes ouvertes comme pour donner à constater notre valeur. Youssif est content. Nous acceptons de discuter.

LA PESÉE

Nous ne nous sommes pas tout de suite inclinés, nous lui demandons de faire un petit pas vers nous. Nous pouvons être ses amis. Il préfère vendre sa viande à des amis plutôt qu'à des gens méprisables.

Nous étions amis, mais la discussion continuait. Toutes les mimiques étaient encore permises. Lentement, son sourire a changé, ses mains se sont un peu écartées. Et il n'y a plus eu devant nous qu'un sourire gêné, deux pauvres mains en train de nous dire : « Non, vraiment, mes amis, je ne peux pas ! C'est impossible ! Sept livres le kilo ! Ce ne serait pas raisonnable. » Dans ses yeux, nous pouvions lire un immense regret, la déception de ne pouvoir nous faire plaisir.

Nous ne disions rien. Au bout d'un moment, Youssif a ajouté : « A Hakkâri, c'est douze livres le kilo. » Mais Olivier a trouvé la bonne réplique : « Peut-être, mais ici, nous ne sommes pas à Hakkâri ».

L'autre se met à rire. L'argument lui plaît : nous sommes presque aussi malhonnêtes que lui.

« Neuf livres », propose-t-il.

Nous aurions pu discuter encore, mais notre honneur était sauf. Neuf livres au lieu de dix : nous n'avions pas gagné grand-chose. Mais Youssif avait attendu cette discussion, il l'avait voulue. En n'acceptant pas de marchander, nous l'aurions déçu. Nous ne nous étions pas « laissés faire » : il en paraissait tellement heureux ! Qu'il y perdît une livre ne semblait même plus l'inquiéter.

« Neuf livres ? » a-t-il redemandé d'un ton conciliant.

— Tamam, neuf livres ! »

L'affaire était conclue. Mais il nous restait à résoudre un autre problème.

Nous devons chaque jour payer à nos amis kurdes de petites sommes d'argent, et notre réserve de pièces métalliques menaçait de s'épuiser. Nous avons tenté de leur faire accepter des coupures, mais ils n'en voulaient pas et leur préféraient des espèces « sonnantes et trébuchantes ».

Cette attirance pour la pièce de monnaie est courante. Il ne

faut pas s'y tromper : si le Français trouve incommodes les lourdes pièces de cinq ou de dix francs, l'attrance demeure : il les collectionne.

Pour les Kurdes, comme pour les petits marchands de Van, c'était le métal qui l'emportait sur le papier. Cet argent qu'ils gardent peu, sans cesse échangé, passant de mains en mains, s'use au point que les billets de banque ne résistent pas. Les pièces seules parviennent à durer. Leurs motifs s'effacent, disparaissent au contact des autres pièces et des doigts, et bientôt il n'y a plus que leur dimension et leur poids pour les distinguer.

Quant à leur taille, parfois excessive, peut-être s'explique-t-elle par la survivance des deux grands principes du troc et du prix attaché au métal. L'un et l'autre ne nous sont plus familiers. Chez ceux pour qui au contraire la rareté de la « ferraille » est une réalité quotidienne, pour qui une boîte de conserve vide est une richesse, le métal garde toute sa valeur. Dès lors que le souvenir du troc comme fondement de tout commerce est encore enraciné dans les esprits, le marchand veut recevoir en échange de sa marchandise ce qui lui paraît le plus précieux : il accepte les pièces, refuse les billets.

Youssif préférait la monnaie, nous, nous n'en avions plus. Il ne nous restait qu'une solution : lui devoir une somme assez importante pour que le billet s'imposât et qu'il fût dans l'obligation de l'accepter.

Nous lui expliquons en quelques mots : nous le payerons à la fin de notre séjour à Mergan. Il suffira de tenir un compte exact de l'argent que nous lui devons. Il peut être assuré de notre honnêteté : il possédera un exemplaire des comptes. Nous nous engageons à le payer à la fin dans la mesure où la somme inscrite sur son papier n'excédera pas la somme portée sur le nôtre.

Avant même de comprendre nos mots, il saisit le procédé. Il nous écoutait avec un visage sérieux. Maintenant son sourire revient, et il répète :

« Tamam ! Tamam ! ödemek son gun, payer dernier jour. Tamam ! »

LA PESÉE

Et l'on apporta la balance : un fléau, deux plateaux pendus par des chaînettes, une longue aiguille pointée vers le bas pour indiquer l'équilibre. C'était exactement la balance kurde¹, dont on charge les plateaux puis que l'on soulève à bout de bras, jusqu'à obtenir l'équilibre. Elle est restée l'élément déterminant de toute notre visite chez Youssif. Et si la pesée qui a suivi garde encore à nos yeux tant d'importance, c'est que la balance a concrétisé pour nous les caractéristiques essentielles, et les plus abstraites, de toute la scène. La réception, le thé, le marchandage, nous avaient déjà éloignés de la forme habituelle de nos achats. La pesée a fini d'accroître cet écart.

C'était une vraie balance, par quoi serait assuré un équilibre. Il y avait quelque chose de simple, une définition. Telle était sans doute la source de notre émerveillement : qu'il nous fût donné de revenir à de semblables évidences. Nous ne les avons pas rencontrées depuis longtemps.

Car chez M. Dubœuf, la balance n'est plus balance : elle mesure un déséquilibre. Elle a perdu le souvenir de sa destination première. Un de ses plateaux s'est atrophié jusqu'à ne pouvoir contenir qu'une étroite tare. Elle n'indique plus l'égalité de deux marchandises, elle se contente d'indiquer que M. Dubœuf perd de la marchandise. Elle n'est pas là comme preuve d'un échange équitable, elle mesure seulement un écoulement, celui de la viande d'un côté à l'autre de l'étal. Ce déséquilibre, accentué par la difficulté de lecture du cadran — qui a jamais songé, au cours d'une heure de pointe dans une boucherie à vérifier le chiffre lu avec adresse et lancé à la volée par le patron ? Quel client parvient à suivre les opérations arithmétiques mystérieuses auxquelles se livre le boucher derrière son cadran ? —, ce déséquilibre, on le retrouve dans la disposition même de la boutique et de ses personnages : d'un côté l'étal, les morceaux de viande, le boucher, de l'autre la caisse derrière laquelle est assise la bouchère. Les rôles sont nettement séparés. La marchandise

1. « Un cavalier à six étriers, qu'est-ce que c'est ? — La balance. »

n'a pu être observée qu'au découpage. Lorsque l'on paye, elle n'est plus qu'un emballage marqué d'un chiffre : le client reste absent. Il commande, il attend, on lui désigne la caisse, et il paye. Il reste l'étranger qui n'aura laissé comme trace qu'un chiffre sur un cahier de comptes.

Chez Youssif, au contraire, nous avons retrouvé une communication nouvelle. A côté du processus irréversible de l'achat, nous avons découvert un échange différent : Youssif nous jugeait en même temps que nous pénétrions un peu plus avant dans son univers. La balance a symbolisé le marché équitable qui nous l'a fait connaître mieux.

Youssif avait sans doute le secret espoir de nous éblouir. Il y est parvenu. Double pesée, équilibrage, utilisation de tares, échange des plateaux, rien ne semblait avoir de secret pour lui.

Il lui faut peser, en découpant le moins possible, huit kilogrammes de viande. Il n'a qu'un poids de un kilo. Mais il utilise aussi des pierres : d'abord de gros cailloux, entassés près de lui, puis de plus petits qu'il ramasse ou détérre sur le sol. Nous suivons avec curiosité un complexe va-et-vient de viande, de poids et de cailloux entre les deux plateaux. Il nous semble observer un mathématicien en train de résoudre habilement un problème. Youssif sent notre admiration : à chaque subtilité, il lève les yeux vers nous, quête notre assentiment : il y a sur ses lèvres un sourire ironique, dans son regard une lueur d'amusement. « C'est astucieux, non ? Il y a une solution simple à chaque problème. »

La balance est élevée, des pierres et de la viande sont déposées dans un plateau ou enlevées de l'autre. Le fléau oscille, s'arrête. Youssif repose l'appareil sur le sol. Il modifie le contenu des plateaux, élève de nouveau la balance à bout de bras. La pierre est devenue marchandise, la viande tare. Il puise dans le plat métallique, un morceau à gauche, un autre à droite, quelques pierres : c'est encore l'équilibre.

A la fin, il y a eu devant nous huit kilogrammes de viande. Huit kilos, bon poids. La dernière pesée avait été ostensiblement

LA PESÉE

**faite à notre avantage : Youssif, Olivier et moi n'étions-nous pas
désormais les meilleurs amis du monde?**

Institut kurde de Paris

ÉPILOGUE

Institut kurde de Paris

17. LE DÉPART

Le dernier jour, il s'est levé sur le plateau de Mergan un vent qui venait du bas de la vallée et soulevait jusqu'aux parois de grands tourbillons de poussière. C'était comme si les terres lointaines qui encerclent le Cilo Dag avaient repris le dessus et investi brusquement les fonds plus secrets de nos montagnes.

A l'aube, nous avons plié les tentes. Maintenant à mesure que s'épaississait la lumière du jour, l'espace tout à coup nu du camp de base se dissolvait autour de nous. Les tentes abattues, plus rien ne nous protégeait du vent. Les sacs de toile avaient été entassés au centre de ce qui avait été notre domaine. Recroquevillés contre eux, nous attendions les chevaux. Vingt jours : cela nous avait suffi pour faire de notre camp un lieu qui nous fût propre. Nous nous y étions arrêtés, nous nous retrouvions maintenant à nouveau voyageurs. Comme s'il avait deviné nos projets, le vent s'était levé...

Nous attendions les chevaux et pourtant rien ne nous permettait de croire que nous en aurions. Ce n'était pas faute de tractations et de marchandages. Quelques jours avant, nous étions allés voir nos amis kurdes pour leur expliquer les promesses faites à Arhmed le jour de notre arrivée :

« Nous devons lui louer des chevaux. Comment peut-on le joindre? »

C'était faire preuve encore une fois de beaucoup de candeur.

« Aucun problème, nous fut-il répondu. Nous connaissons Arhmed, nous allons lui en parler et arranger ça. »

Nous oublions que, même au Kurdistan, les affaires sont les affaires.

On nous avait promis des chevaux pour cinq ou six heures du matin. Nous nous sommes levés au point du jour. Six heures étaient déjà passées quand le camp kurde s'est éveillé. Longtemps après, quelques hommes sont arrivés. Ils venaient en badauds nous regarder dans nos rangements ! Ils se sont même montrés étonnés d'être assaillis de questions :

« Arhmed? Où est-il?... Et les chevaux? »

Ils ont essayé de nous calmer :

« Tamam, Arhmed, hat, tamam, tamam.

— Oui, mais où est Arhmed? Quand doit-il arriver?

— Oh ! Arhmed, Arhmed ! » répondaient les Kurdes d'un ton détaché, avec un geste vague de la main. Puis brusquement :

« Arhmed? Qu'il vienne ici, et nous l'accueillerons à coup de fusil !... Les chevaux? Ils sont là. »

D'un large geste circulaire, on nous montrait les montagnes, de la limite inférieure du plateau jusqu'au lointain cirque du Resko.

« Comment là? »

— Oui, vers le Resko. Nous allons les chercher. »

L'affaire était claire : ils n'étaient pas allés voir Arhmed, ils nous proposaient leurs propres chevaux sans qu'il nous fût maintenant possible de refuser, et pour l'instant ils ne les avaient même pas sous la main. Et tous ils nous souriaient d'un air de dire : « Qu'est-ce que tout cela peut faire? Vous partirez un jour ou l'autre. Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain. » Nous avons fini de ranger nos affaires.

Tout avait commencé dans le calme. Mais bientôt femmes et enfants sont arrivés et nous ont lentement envahis. Non pour nous observer, mais pour piller. Ils couraient en tous sens, nous harcelaient, nous suivaient dans tous nos déplacements. Chacun voulait que lui fût réservé tout ce que nous laisserions. Pendant que les femmes amassaient, les gosses parcouraient le camp, prenant sans cesse. Tout leur était bon : vieilles caisses, emballages, cartouches

LE DÉPART

de gaz vides, cordes, ficelles, assiettes ou couverts, couteaux, récipients de matière plastique, nourriture, biscuits ou conserves. Il nous a fallu procéder avec méthode, éviter l'éparpillement, constituer des tas faciles à garder, mettre dans les sacs le plus rapidement possible.

Vers dix heures seulement les chevaux sont arrivés. Ensuite tout s'est passé très vite.

Le soir nous couchons au Grand Zab. Après une âpre et violente discussion sur le prix des chevaux, nous quittons les Kurdes en mauvais termes. Jean-Raymond nous racontera plus tard avoir aperçu, assis sur le bord de la route, un Arhmed triste et abattu, qui peut-être venait d'apprendre notre « trahison ». Ce portage aura été une mauvaise affaire.

Le lendemain tout le monde repart en voiture. Ce pays kurde, seulement entrevu à l'aller, nous allons le découvrir vraiment, quoique brièvement, en une journée de voyage.

A Van nous retrouvons notre hôtel, son aimable propriétaire, notre ami restaurateur. Nous nous plongeons avec volupté dans le bain turc de la ville : les flots d'eau chaude et le savon effacent en peu de temps notre armure montagnarde. Nous en sortons méconnaissables, à nouveau touristes et curieux de la Turquie. C'est alors le grand dispersement.

Gilles, Nicole, Marie-Françoise et moi quittons Van un jour plus tard. Notre but : rejoindre Istanbul par le Sud en gagnant d'abord la petite ville de Bitlis. Nous y arriverons le soir, après avoir traversé les admirables paysages de montagne qui bordent la rive sud du lac de Van. Un siècle plus tôt — en 1848 exactement — H. de Hell entraît lui aussi à Bitlis : « Une longue rue bordée de
« murs et de quelques maisons nous conduit inopinément en face
« de la partie centrale de la ville, qui nous apparaît comme une
« vraie décoration de théâtre. C'est un admirable coup d'œil, aussi
« varié dans les détails qu'original dans son ensemble. Du fond
« de la vallée du Bitlis, que l'on domine alors, s'élève un plateau
« bordé d'escarpes, couronné d'une ancienne forteresse et présen-

« tant sur ses gradins des mosquées, des khans et de nombreuses
« maisons, ayant l'air de dégringoler jusqu'au fond de la vallée.
« Tout ce qui fait le charme de l'Orient s'y résume : vieilles
« murailles, mosquées ombragées, bazars aux vitres étincelantes,
« coupoles de bains¹... »

Notre arrivée est plus merveilleuse encore. La nuit vient juste de tomber. Le fond du ravin que domine la ville est déjà plongé dans l'obscurité. Toute la poussière du jour n'est pas encore retombée, et les lumières des cafés et des rues y creusent des espaces incertains au travers desquels nous devinons une agitation de fourmilière, des étagements de maisons et de murailles, des foules étrangères vers qui nous glissons comme dans un rêve. C'est la ville féérique tout à coup découverte au sortir des plateaux désertiques, et construite par un homme invisible connaisseur des plus vieux contes anatoliens...

Bitlis : c'est encore le Kurdistan. Ses murs et ses rues font partie de l'histoire kurde. Pour nous c'est aussi la porte de la Turquie, le début d'un voyage nouveau qui nous mènera... Mais il s'agit là d'une autre histoire.

1. HELL [30].

Institut kurde de Paris

ANNEXES

Institut kurde de Paris

ANNEXE I : L'EXPÉDITION LÉGÈRE

Parler, à propos d'alpinisme, de l'encombrement de tous les itinéraires d'ascension, quelles que soient leurs difficultés, en haute comme en basse montagne, est devenu un lieu commun. Le nombre de montagnards va croissant, alors que les massifs les plus fréquentés d'Europe ou d'Amérique commencent à être entièrement reconnus. Certains grimpeurs s'indignent : la montagne, « livrée à tous », ne serait donc bientôt plus le domaine réservé à une aristocratie ? D'autres poussent le pessimisme jusqu'à parler de « fin de la montagne ». D'autres se résignent.

Mais le problème reste entier : un nombre sans cesse grandissant d'alpinistes s'obstine à « explorer » un nombre restreint de massifs de superficies invariables.

L'attrait de certaines montagnes reste encore prépondérant. Et des grimpeurs du monde entier viennent parcourir des itinéraires qui contiennent de passer pour les plus beaux et les plus grands d'Europe.

Et pourtant, peut-on encore les considérer comme tels ? La voie Cassin à l'éperon nord de la pointe Walker *était* une voie exceptionnelle. Encombrée de vingt cordées, l'est-elle encore ?

Il y a sans doute à ces questions autant de réponses que d'alpinistes. Notre but n'est pas ici d'en défendre certaines. Il est bien plutôt de montrer que, parmi d'autres, une solution est possible. Elle est fondée sur une remarque simple : les massifs montagneux du globe sont encore loin d'être tous explorés comme le sont les massifs européens. D'immenses possibilités restent aux montagnards désireux de découvrir des paysages nouveaux tout en continuant à pratiquer le véritable alpinisme. Partir loin des Alpes, sans pour autant se lancer dans des entreprises nécessitant des moyens extraordinaires : l'expédition légère est une solution moins difficile qu'elle le paraît.

C'est elle que nous avons choisie en allant au Cilo Dag, elle que choisissent chaque année de nombreux alpinistes.

La pénétration des routes dans les zones les plus reculées, la « banalisation » des longs voyages en voiture, le développement des transports aériens par charter permettent à un nombre croissant de groupes de se rendre au cœur de massifs réputés « lointains ».

Il existe bien sûr plusieurs sortes d'expéditions légères. La « légèreté » d'une expédition n'est pas une notion absolue et dépend en particulier de l'importance de l'objectif visé. Une expédition légère sur un sommet vierge de 7 500 mètres d'altitude à l'Himalaya sera relativement importante si on la compare à une expédition au Cilo Dag. Et cette dernière sera presque lourde en comparaison d'un séjour de même durée dans un massif connu de Norvège.

Nous ne tenterons pas de donner une définition précise de l'expédition légère. C'est d'ailleurs peut-être, en dernière analyse, une notion entièrement subjective dont il appartient à chacun de fixer les règles.

L'important est d'y garder un état d'esprit qui fasse retrouver, où que l'on aille, ce que les foules masquent ou détruisent partout où elles sont présentes.

À partir de facteurs tels que son propre niveau technique, la durée du séjour, l'éloignement, l'altitude, les moyens disponibles, le grimpeur se fixera un objectif tel qu'il soit assuré d'y vivre l'aventure totale qu'il peut difficilement encore rencontrer dans les Alpes.

C'est ce que nous espérons trouver, et ce que nous avons trouvé au Cilo Dag. L'escalade s'y pratiquait en 1969 sur un terrain vierge de type « alpin avant 1800 ».

Le nombre d'itinéraires inaugurés par notre équipe montre qu'il est possible de réussir un tel voyage même avec des moyens relativement restreints. Une telle expédition est facilement organisable par des personnes limitées à la fois par le temps et l'argent.

Les indications que l'on trouvera dans les pages suivantes concernent plus particulièrement notre propre voyage. Mais pour la plupart, elles s'appliquent à des expéditions dans d'autres massifs. Les généralités sur l'expédition légère que nous en avons déduites ont déjà été données par des spécialistes de ce genre d'entreprise. Nous n'avons voulu ici reprendre que les points les plus importants ¹.

1. On se reportera également à la très bonne brochure de H. AGRESTI : *Montagnes arides du Wakhan* (1971) qui donne de nombreux renseignements d'ordre pratique, à la fois sur l'expédition légère en général et sur un séjour en Hindou-Kouch (brochure disponible chez L. Agresti, « Les Clapiers », 13, Gardanne - France; ou à la librairie des Alpes, Paris).

Sur les expéditions légères à l'Himalaya, voir les *Propos sur les expéditions légères à l'Himalaya* de M. Gicquel dans les *Annales du G.H.M.* 1970, et l'article du même auteur *Face sud du Modi Peak* dans la revue *La Montagne et Alpinisme* (1972).

L'EXPÉDITION LÉGÈRE

résolution de cette contradiction que dépend en partie la réussite de l'expédition.

a) Organisation d'ensemble

La désignation d'un « chef d'expédition » n'est pas nécessaire. Elle apporte cependant de notables simplifications si le chef est celui qui peut consacrer le plus de temps à l'organisation.

Il vaut mieux avoir une répartition des tâches rigoureuse et utilisant au mieux les compétences. Il ne sert à rien d'imposer à un membre de l'expédition, sous le prétexte qu'il « a moins de travail que les autres », un travail qu'il réalisera mal. Le cas où deux ou plusieurs personnes s'occupent séparément, et non en contact étroit, du choix et de l'acquisition d'un matériel donné, conduit à des déboires (chacun croit que l'autre a pris en main tel ou tel problème).

La séparation des tâches faite, chacun doit être capable de travailler entouré de gens inactifs (particulièrement valable sur les lieux de l'expédition).

b) Moyens de transport

Le choix dépend pour chacun des possibilités financières et du temps disponible.

Le problème important est celui du transport du matériel et de la nourriture. Si celle-ci peut être entièrement achetée sur les lieux de l'expédition, le voyage en avion pour toute l'équipe constitue la solution la plus commode (avion charter, par exemple), sinon la plus enrichissante. Dans ce cas, le matériel devra être réduit au minimum si on veut l'emporter dans l'avion. Il est parfois possible de passer un accord avec la compagnie de transport aérien, donnant droit à un fret individuel plus important qu'à l'ordinaire.

Si les vivres doivent être rassemblés dès le départ, les voitures, le camion ou le bateau sont les seuls moyens raisonnables. L'avion (fret aérien non accompagné) coûte très cher. Le transport par train est long et le plus souvent peu sûr.

Dans tous les cas, un facteur important intervient : celui des démarches douanières. Il faut chercher à les réduire au minimum. Le meilleur moyen semble être de voyager avec le matériel quand cela est possible.

c) Matériel

Chacun apporte tout le matériel dont il dispose pour diminuer les achats ou emprunts de matériel collectif.

Par ailleurs, une expédition légère doit obéir à deux impératifs : elle se suffit à elle-même (expédition); l'équipement est réduit au minimum, sans pour autant compromettre la sécurité du groupe (légèreté).

Il s'ensuit que la perte ou la dégradation d'une partie du matériel peut avoir des conséquences graves, quel que soit ce matériel. Il n'y a pas d'article sans importance.

On se souviendra des points suivants :

— Prévoir toutes les étapes du transport. Si l'une d'elles nécessite un portage fait par les membres de l'équipe, amener des claies de portage. Si elle se fait à l'aide de chevaux ou de mulets, prévoir que ceux-ci n'ont pas toujours de bâts de portage, et que les caisses se transportent mal à dos de cheval. Les sacs de toile forte, longs et étroits (modèle sac de marin) sont bien adaptés. Apporter un emballage spécial pour les piolets, les crampons, les pitons et les broches à glace.

En règle générale, les emballages doivent être facilement modifiables, mais tout de même solides (il arrive fréquemment que les chevaux renversent leurs charges). On se munira de vieux bouts de cordes, les muletiers n'ayant pas toujours assez de cordages pour attacher les charges.

— *Les tentes* : Ce sont les éléments importants du camp de base. Les tentes ordinaires à double toit ou les tentes légères de raid suffisent pour le camp de base.

Penser à une tente-épicerie (où ranger tous les vivres) et une tente commune où toute l'équipe puisse s'abriter s'il le faut. Cette tente commune est importante.

Quelques bâches légères sont toujours utiles pour recouvrir, en cours de voyage ou même sur place, les tas de sacs ou de caisses.

— *Cuisine* : On ne se nourrit pas pendant vingt jours en altitude comme on le fait au cours d'un raid. Il faut pouvoir cuisiner.

Le chauffage par gaz est la meilleure solution. En particulier, si l'on voyage par route, les bouteilles de gaz sont facilement transportables. Si l'on ne peut utiliser le gaz, il existe des réchauds à essence peu dangereux s'ils sont manipulés avec précautions.

Quoi qu'il en soit, toujours se renseigner sur les possibilités de chauffage au bois.

Certaines personnes préfèrent pratiquer la cuisine individuelle : chaque « tente » prépare sur son réchaud sa propre nourriture. La cuisine collective nécessite seulement l'acquisition de quelques grandes casseroles (penser à prendre des couvercles).

L'EXPÉDITION LÉGÈRE

d) Vivres

Il est difficile d'établir une liste type. Il est préférable de la dresser en tenant compte des goûts particuliers de chaque membre de l'expédition. On s'attachera surtout à avoir une nourriture variée et que chacun mangera volontiers.

En dehors des produits de base, penser aux aliments spéciaux mis au point par des firmes de diététique sportive; aux aliments pré-cuits; aux repas complets, cuits et déshydratés, que l'on prépare avec de l'eau bouillante.

Dans tous les cas, emballer avec précautions les produits alimentaires.

e) Pharmacie et soins médicaux

Le grimpeur ne peut compter que sur le secours de l'équipe dont il fait partie, et des éventuels autres groupes venus dans le massif. La présence d'un médecin est ainsi toujours souhaitable. Il joue de plus un rôle important dans les relations avec les habitants de la région où se déroule l'expédition.

H. Agresti (voir note page 203) recommande pour quatre personnes pendant quatre mois la liste minimale suivante :

— Antalgiques : Aspirine 0,50, 200 comprimés - Optalidon suppo. : 2 boîtes - Hypnomiques supponoctal (suppo. boîte de 6) : 5 boîtes. — Désinfection des plaies : Mercurochrome, Alcool 100 gr, coton 2 paquets - Pansements : gaze hydrophile en compresses stériles et en bandes, bandes Velpeau, bandes plâtrées éventuellement, Tricostétil. — Troubles digestifs : Ganidan (4 tubes) - Bismuth (50 paquets de 5). — Leucoplast. — Matériel à injection : 2 seringues incassables de 10 cc, 5 aiguilles à piq. intramusculaire. — Antibiotiques injectables : Pénicilline 1 million \times 10, Streptomycine 1 gr \times 10. — Sérum antitétanique : 2 ampoules. — Vitamines C 500 c., B1 500 c.

Il faut ajouter les attelles gonflables, toujours très commodes en cas de fracture.

f) Importance des points de détail

Comme dans toute organisation, les détails sont souvent essentiels. Un oubli même minime peut, par ses conséquences, entraver sérieusement le déroulement de l'expédition.

Certaines recommandations sont valables quelle que soit l'expédition : importance des petits sacs en toile et des sachets de matière plastique; cadeaux pour tous ceux qui aideront l'expédition ou tout simple-

ment que l'on connaîtra; répartition des articles dans les différents colis (en cas de perte d'un de ces colis); etc. Elles concernent dans la plupart des cas un « art du voyage » qui dépend beaucoup des convenances de chacun.

D'autres détails, au contraire, sont caractéristiques du massif dans lequel on se rend : étanchéité des emballages dans les régions humides (Himalaya, par exemple); forme des charges suivant le type de portage; toile plastique noire pour faire fondre de la neige si l'on campe sur glacier; petits carnets et crayons pour messages : les postes de radio ne sont pas toujours efficaces; si l'on prévoit des camps d'altitude, préparation de rations; etc.

Dans tous les cas, la meilleure solution est d'entrer en relation avec un alpiniste connaissant le massif et les problèmes qu'il pose du point de vue organisation d'une expédition.

g) Déroulement de l'expédition

— *Installation du camp de base*

Il doit être confortable. Prévoir un abri (tente-mess, igloo si l'on est sur un glacier) suffisamment grand pour que l'équipe puisse y vivre debout.

Le camp de base sera proche de l'objectif. De trop longues marches d'approche rebutent les grimpeurs qui ont alors tendance à rester à la base.

— *Ne pas partir en reconnaissance sans carte*, et même sans photographies. (La documentation photographique est très importante.) Vue du pied, une antécime peut cacher le sommet, un sommet secondaire peut cacher une vallée.

— *Si l'objectif est important* et nécessite un équipement partiel de la voie d'ascension, il est essentiel de « ménager ses arrières » (sans exagération : éviter le suréquipement). Les cordes fixes, les camps servent non seulement à la progression, mais aussi à la protection des grimpeurs. On doit alors éviter le déséquipement hâtif qui peut entraîner des accidents (cordée prise par le mauvais temps alors que des camps ont été déjà évacués ou des cordes fixes enlevées). Cette remarque concerne plus particulièrement les expéditions légères où chaque installation fixe est calculée au plus juste.

Dans tous les cas, pour l'organisation des camps, pour le choix du matériel, on observera le « principe du pire cas ». Pour cela on se méfiera des périodes de beau temps, des parties faciles de l'itinéraire qui font oublier que les difficultés peuvent toujours revenir.

L'EXPÉDITION LÉGÈRE

h) Constitution de l'équipe

C'est sans doute là le *point le plus important*. Une bonne équipe disposant de peu de matériel peut réaliser plus qu'une mauvaise équipe pourtant matériellement très forte.

Le voyage et le séjour au camp de base agissent comme des révélateurs. Celui que l'on croyait connaître le mieux, on le découvrira souvent. Ceci ne va pas sans heurt. Une expédition au cours de laquelle il ne s'en produit pas est assez rare. On est presque en droit de dire que quiconque part dans un massif lointain peut s'attendre à quelques disputes.

Dans une expédition, on rencontre deux types de difficultés : techniques et psychologiques. Bien des grimpeurs capables des plus grandes prouesses techniques semblent moins que préparés aux difficultés psychologiques.

En pareilles circonstances, tout est affaire d'effort personnel. Chacun doit se préparer à quelques concessions. Il est à plus forte raison déconseillé de partir en sachant par avance que certains participants ont des caractères irrémédiablement opposés.

Rien n'est pire qu'une expédition dans laquelle règne la discorde. On peut atteindre un sommet en se voulant réciproquement tout le mal possible. Le désir d'atteindre le but du voyage peut masquer un instant les inimitiés. Mais participer à une expédition, ce n'est pas seulement atteindre un ou des sommets. Si le séjour se termine sans dispute définitive, alors seulement l'expédition aura vraiment réussi.

ANNEXE II : L'ALPINISME AU CILO DAG

Les renseignements contenus dans le précédent récit et son introduction sont ici à la fois rassemblés et complétés.

Plusieurs articles ont déjà paru, décrivant l'alpinisme au Cilo Dag. Nous les avons utilisés pour que les lignes qui suivent ne soient pas le fruit de notre seule expérience. Nous en donnerons bien sûr les références.

I — LES MONTAGNES DU HAKKARI

Cilo Dag et Sat Dag forment les deux parties d'un même massif montagneux qui, dans l'extrême Sud-Est de la Turquie, se distingue des chaînes voisines par une altitude moyenne plus élevée et la présence de nombreux glaciers. Ces montagnes se situent à la même latitude qu'Athènes, Palerme, Lisbonne, et s'étendent vers l'est, presque jusqu'au 45^e degré de longitude. (C'est à peu près la longitude de Bagdad et Aden.)

Chacun de ces deux groupes occupe un rectangle d'environ 25 km de long sur 15 km de large. Malgré cette étendue relativement faible, ils offrent du point de vue géographique un intérêt non négligeable. Cilo et Sat Dag forment en effet la liaison entre les massifs du Taurus à l'ouest et du Zagros au sud-est. Ils se trouvent ainsi au point exact où l'axe orographique subit une flexion brutale vers le sud. L'orientation ouest-est des chaînes montagneuses change brusquement près de Hakkâri, les plissements se disloquent, et les pentes douces du Taurus cèdent la place à un relief plus tourmenté.

Le Grand Zab, qui limite le massif au nord-ouest, a creusé des défilés étroits, parfois grandioses¹. Il constitue une difficile voie de

1. W. A. WIGRAM [44] les compare aux cañons du Colorado. C'est peut-être exagéré.



L'ALPINISME AU CILO DAG

communication naturelle entre les plateaux du nord et les plaines du sud. Son affluent, le Rudbar-e-Sin, sépare Cilo et Sat Dag.

Quoique l'un et l'autre groupe réservent de très belles courses, le Cilo Dag est, du point de vue alpinisme, le plus intéressant. Les hauts sommets sont pour la plupart au centre du massif, si l'on excepte à l'ouest le Kisara (3 670 m). Le point culminant est le Resko (ou Gelyasin, 4 170 m).

A l'ouest et au nord les autres sommets importants dessinent un arc-de-cercle ouvert vers le nord, et centré sur l'Elsan (3 700 m)¹. Les versants nord ou ouest sont les plus hauts et les plus abrupts. Les itinéraires dignes d'intérêt se trouvent ainsi, à quelques exceptions près, sur le côté intérieur de l'arc-de-cercle.

2 — EMLACEMENT DU CAMP DE BASE

Le plateau de Mergan (2 400 m) occupe, au pied de l'Elsan une position privilégiée. Il donne accès aux grandes courses du massif. La plupart des expéditions le choisissent comme emplacement de camp de base.

Il existe cependant d'autres points de départ pour l'exploration de la région, soit à l'est, dans la haute vallée du Telgui Savi (accès aux versants est du Resko et du Keskin Tepe), soit au sud (accès aux versants sud du massif). On peut même envisager la découverte de chaînons secondaires jusqu'ici presque inexplorés : à l'ouest, la région du Kisara, ou au nord-ouest, les sommets dominant la rive gauche de la vallée de Diz.

Les deux principaux accès au massif sont :

— par le nord-ouest : s'arrêter au Zab Karakol, poste de police situé une vingtaine de kilomètres avant Hakkâri, sur la route de Van-Hakkâri (230 km depuis Van; voitures laissées au poste de police). Franchir le Grand Zab par une passerelle suspendue, 2 km en amont du poste. En suivant la vallée de Diz, arrosée par l'Avaspi, gagner le plateau de Mergan en une soirée et une matinée (ou une journée). Il est recommandé de séjourner le moins possible au Zab Karakol. La chaleur y est péniblement supportable et les moustiques virulents.

— par l'est : que l'on veuille aller au Sat Dag ou au Cilo Dag, on part de Yûksekova, au nord du massif. De là rejoindre la rivière Rudbar-e-Sin, puis remonter le torrent Telgui Savi (accès très peu fréquenté).

1. Voir la description du chapitre 6, et la carte pages 76-77 et 84-85.

L'ALPINISME AU CILO DAG

En théorie, l'accès au massif est libre. Il est cependant recommandé d'avertir les autorités.

3 — LE SÉJOUR ET L'ÉQUIPEMENT

Juillet et août sont des périodes de très beau temps. Les bivouacs restent froids (les courses se déroulent entre 3 500 m et 4 000 m) mais le climat au plateau de Mergan est relativement clément, malgré de grandes variations de température entre le jour et la nuit. Le matériel de campement ordinaire et l'équipement utilisé l'été dans les Alpes suffisent entièrement. Piolet et crampons sont conseillés.

Dans la journée, les gourdes sont indispensables : on ne trouve pas d'eau dans les parois. Les mouches, la chaleur et le manque d'ombre ne permettent pas, à Mergan, de se reposer vraiment. Il faut aussi prendre garde au décalage horaire : l'heure officielle de toute la Turquie étant l'heure européenne, on s'habitue à voir le soleil se coucher très tôt (17 heures) et le jour se lever vers 2 ou 3 heures du matin.

L'isolement du massif oblige les expéditions à apporter avec elles la plus grosse partie de leur nourriture. On trouvera à Van et à Hakkâri, du riz, des lentilles, de la graisse, de l'huile, des épices, des citrons et autres denrées courantes. À Mergan même, yaourts, lait, viandes, pain en petites quantités peuvent être obtenus auprès des Kurdes.

La chasse ne donnerait pas beaucoup de résultats. Bien que le massif passe pour être fréquenté par des ours, des perdrix, des chamois et même des panthères, on rencontre très peu d'animaux sauvages. Du point de vue flore, si l'on trouve une très grande variété de fleurs, les arbres par contre manquent complètement. Des arbustes épineux nains permettent de faire du feu, mais brûlent mal et constituent un combustible peu commode.

4 — TYPE DE COURSE

Le calcaire prédomine parmi des roches d'origines diverses, volcaniques en particulier. Ses qualités sont très variables et il est rare de ne pas rencontrer dans une course des passages en roche délitée. Mais on parvient toujours à trouver des cheminements où le bon rocher prédomine. Il peut même être excellent.

Les courses de toutes difficultés sont possibles, depuis la voie normale du Resko qui est une randonnée facile, jusqu'aux grands itinéraires

L'ALPINISME AU CILO DAG

du Duvar Tepe qui constituent des courses extrêmement difficiles. Les randonnées peuvent se faire sur des sentiers, des arêtes ou des glaciers. On trouve aisément des courses d'une journée qui constituent un bon entraînement en début de séjour.

La course type, cependant, nécessite un bivouac. Elle débute par un parcours de glaciers et la remontée de névés en neige dure souvent raides.

On trouve la plupart du temps une rimaye largement ouverte et difficile à franchir. L'escalade est principalement libre, et nécessite peu de pitons. Pour beaucoup de sommets, la descente pose un problème : facile ou difficile, il est rare qu'elle ramène au point de départ. Il est bon d'avoir présente à l'esprit la topographie du massif, le retour s'effectuant souvent par des vallées adjacentes.

Les Kurdes croisés au cours des marches sont accueillants et toujours prêts à venir en aide.

Dans la course, l'isolement est total. La vue s'étend sur des plateaux et des montagnes désertiques où l'on distingue difficilement des traces de vie. La haute montagne n'est pas fréquentée par les Kurdes. Ainsi une cordée de deux grimpeurs sera-t-elle entièrement livrée à elle-même. Certains y trouveront le motif d'une exaltation aujourd'hui précieuse.

5 — DOCUMENTATION

— Cartes :

Les cartes routières de la Turquie suffisent pour le voyage jusqu'à Hakkâri. A Mergan même, on utilisera les esquisses topographiques parues dans différentes revues alpines (voir *Annales du Groupe de Haute Montagne* [28], *Bulletin de l'Alpine Climbing Group* [27], *Taternik* [20], *Alpinismus* [22], *Revista Mensile* [21]) et que reproduisent les croquis des pages 16, 55, 76 et 84 du présent ouvrage. Toutes ces cartes découlent de celle relevée par H. Bobek en 1937. Elles sont schématiques et, par endroits, très approximatives¹.

B. Nikitine écrit à propos du Cilo Dag : « Sur le relief de cette région, « voir l'excellente brochure, avec photographie et carte, sous le titre : « *Cilo Daglari (les Monts Djilo)*, publiée à Istanbul en 1949 sous les auspices de la Fédération Turque d'Alpinisme. » Mais D. Scott,

1. A. Mroz a trouvé en 1967, dans des bureaux de tourisme à Istanbul et Ankara, des cartes de quelques massifs de Turquie, éditées par les services turcs en plusieurs langues.

dans le Bulletin de l'ACG, signale qu'il n'a rien pu obtenir de cette Fédération.

Les cartes d'état-major militaires turques sont introuvables. L'ingénieur en chef des ponts et chaussées de Hakkâri en avait une, en 1969. Mais les esquisses existantes sont parfaitement suffisantes. Le relief très marqué et l'absence de brouillard rendent l'orientation facile.

— *Guides itinéraires :*

Il n'en existe pas. Le *Bulletin de l'Alpine Climbing Group* [27] puis les *Annales du Groupe de Haute Montagne* [28] ont donné un répertoire des voies existantes et des « derniers problèmes ».

Cette liste est reproduite ci-dessous. Elle a été complétée dans la mesure du possible. Mais, quoique l'auteur se soit efforcé depuis 1969 de connaître tous les nouveaux itinéraires, une pareille énumération n'est pas exhaustive. Des ascensions ont pu ne pas être signalées. Pour certaines, les renseignements sont imprécis. Des cordées différentes ont peut-être suivi sans le savoir le même itinéraire.

En fait la description de chaque voie doit être demandée aux premiers ascensionnistes¹. Mais à quoi bon ? Le propre du Cilo Dag, c'est que l'on peut encore y parcourir des voies classiques sans « topo », y chercher un itinéraire même s'il a déjà été parcouru. C'est là une chance trop rare pour qu'elle soit refusée.

De la voie mal connue à la « première », il n'y a qu'un pas. On le franchira facilement et comme nous, on se retrouvera en train de rêver au Bouclier du Duvar Tepe. Du rêve à la réalisation, là aussi il n'y a qu'un pas !

6 — NOMENCLATURE DES SOMMETS ET DES VOIES

Cette nomenclature ne concerne que le Cilo Dag. Une description du Sat Dag reste à faire.

La chaîne a été divisée en quatre chaînons, décrits dans le sens des aiguilles d'une montre. Comme nous l'avons signalé plus haut, les renseignements ne sont pas toujours complets.

La dénivellation approximative est comptée de l'attaque au sommet. Par convention la notation D - V sup. signifie : « D avec un passage de

1. On trouvera en fin de cette annexe les descriptions des itinéraires inaugurés par notre groupe en 1969. Ces descriptions ont paru dans les *Annales du Groupe de Haute Montagne* en 1970.

L'ALPINISME AU CILO DAG

V sup. ». Les horaires indiqués sont des horaires d'escalade effective.
Le nombre de pitons ne comprend en général pas les pitons de relais.

Les altitudes sont approximatives. La notation « Bk » indique que l'altitude correspondante a été relevée par H. Bobek en 1937.

I — CHAINON DU NORD-EST

Voisinage du Der-i-Cafer (col de Cafer), 3 000 m

- Cafer Kule (tour de Cafer)
face N.-N.-E. : B. Palmer, D. Scott, août 1966 — 250 m (?), TD, 2 h.
- Yarif Sarp (paroi fissurée), 3 150 m, Bk
face W. : A. Scattergood, D. Stroud, C. Upton, A. Watts, août 1966
— 300 m, TD, 3 h 30.
- Cafer Sütun (colonnes de Cafer), 3 140 m
spigolo S.-W. : D. Regnaud, O. Welti, août 1969 — 300 m, TD,
8 h, 27 pitons.
- Une voie d'entraînement a été tracée sur un pilier situé au sud du col (Français, 1970).

Sommets sans nom entre Cafer et Maunsell Tepe

Environ 3 600 m. Faces W. et nombreux piliers vierges.

Torre Lecco

- Arête S.-W. : P. Ciresa, V. Ciresa et I. Mozzanica, 14 juillet 1970 —
1 000 m, TD sup., 15 pitons.

Maunsell Tepe, 3 850 m Bk (peu intéressant)

- face W.-S.-W. : K. Wieteska, T. Werner, juillet 1968 — 1 000 m,
PD-V, 6 h.
- descente : vire en versant E. de l'arête N., mène au Der-i-Cafer.

Voisinage du Der-i-Kervan

- Zumrutepe, 3 100 m Bk
Arête N.-W. : T. Janiszewski et K. Wieteska — PD, 1 à 2 h du col
Der-i-Kervan.
- Gelianu, 3 650 m Bk

II — GROUPE DU RESKO

Col 3 450 Bk

Passage le plus direct entre les bassins de Mia Hvara et Telgui Savi.

- versant W. PD-IV sup. (par le collet S.).
- descente du collet N. : 2 rappels et tirer à droite.
- versant E. PD-III.

Keskin Tepe « Berggeist », 4 050 m Bk

- arête N. : J.-R. Abrial, B. Amy, août 1969 — 800 m, TD sup., 12 h, 14 pitons.
- face W. puis arête N. : Italiens, 1966 — 800 m.
- face W. directe : S. Bernard, D. Regnaud, août 1969 — 850 m, TD sup., 18 h, 40 pitons.
- arête S. (descente) : PD jusqu'au col nord K.-R.
- pilier E. : M. Popko, K. Wieteska, juillet 1968 — 350 m, D, 3 h.

Col Nord K.-R. 3 950 m

Il y a deux cols entre Keskin Tepe et Resko, séparés par la « Walterspitze ».

- face W., voie du Grand Dièdre : A. Kus, A. Mroz, août 1967 — 600 m, TD-A2.
- couloir E. : descente, rappels.

Col Sud K.-R.

- face W. : voir Resko.
- vire S.-W. : depuis le col Resko-Sirt : G. Bruneton et un Suisse, août 1969 — F-IV.
- vire du col N. K.-R. : facile.

Resko (Gelyasin), 4 170 m Bk

- arête N., depuis le col sud K.-R. : M. Lutterjohann et H. Zehetner, août 1967 — 200 m, D sup., 2 pitons.
- face W. du col sud K.-R. et arête N. : M. Lutterjohann, H. Zehetner, août 1967 — 800 m, TD-V sup., 10 h.
- face W., par le dièdre sommital : C. Blondot, O. Welti, août 1969 — 800 m, TD-V sup., 20 h, 45 pitons.
- versant E., voie normale, F.
- couloir N.-E. et arête E. : A. Kus, A. Mroz, août 1967-couloir AD.

L'ALPINISME AU CILO DAG

Kara Tepe (pic noir), 3 750 m. Sur l'arête E. du Resko

— versant N.-E. : D. Scott, T. Weir, juillet 1957, 4 h.

— versant S., facile.

Col Resko - Tepe Sirt, 3 900 m

Accès depuis le Tepe Sirt (couloir N.), ou depuis le col Sud K.-R.

Tepe Sirt, 3 950 m Bk (« Bobekspitze »)

— face N.-N.-W. et arête W. : S. Bowes, B. Palmer, A. Scattergod, R. Strond, août 1966 — D, 600 m; 2^e ascension, A. Beducci, Carlo Vandagna, juin 1967 (neige et glace).

— arête W., du col Sirt-Esmer (Anglais, 1966). En venant de Mergan par le versant nord du col Sirt-Esmer : G. Bruneton et un membre de l'expédition suisse de 1969.

Col Sirt-Esmer, 3 500 m

— versant N., 250 m. AD, rimaye.

Tura Davil, 3 400 m (situé immédiatement au sud du Resko)

Par le versant nord : Gréloz et Grosclaude. Expédition franco-suisse de 1967.

III — CHAINON CENTRAL

Esmer Tepe (« Sella di Neve, Schneesattel »), 3 900 m Bk

— arête E., descente : M. Fijalkowski, K. Wieteska, juillet 1968 — 400 m.

— contrefort N.-E. : W. Lang, T. Rayson, juin 1967 — TD sup.

— arête N.-N.-E. : Suisses avec D. Vanetta, août 1969 — 600 m.

— face N., sommet E. : M. Fijalkowski, K. Wieteska, juillet 1968 — 800 m, TD, 8 h.

— sommet W. : J.-R. Abrial, O. Welti, août 1969 — 900 m, TD sup., 12 h.

— arête W et couloir S.-W. : descente F.

Duvar Tepe (« Wandspitze »), 3 900 m Bk au sommet W.

— face N.-N.-E.

- éperon de gauche : B. Amy, M. Chabert, août 1969 — TD, 1 000 m, 13 h, 12 pitons.

- éperon central : J.-R. Abrial, B. Amy, août 1969 — TD, 1 000 m, 13 h, 10 pitons.

L'ALPINISME AU CILO DAG

- éperon de droite : Cortese, De Fachinetti, G. Meng, Sciarillo, juillet 1966 — 500 m, TD.

IV — GROUPE DU SUPPA DÜREK

Elsan, 3 700 m Bk (« Pilastro d'Angolo », « Eckpfeiler »)

- versant S.-E. et arête S. : F. voie normale, 1937.
- face E. : M. Lutterjohann, H. Zehetner, 1967; pas de renseignement.
- paroi N. et arête E. : V. Ciresa et I. Mozzanica — 1 200 m, AD puis TD, 12 pitons.
- par le N. : W. Scheiwein, H. Wallade, août 1958.

Suppa Dürek

- face N. : D. Regnaud, O. Welti, août 1969 — TD, 350 m, 7 h, 17 pitons.
- couloir N. du col W. et arête W. : L. Finkk, W. Scheiwein, août 1958 — PD-IV, rimaye.
- arête E. : C. Blondot, M.-F. Gay — 400 m, D sup., 8 h.
- face E. : M. Lutterjohann, H. Zehetner, 1967.
- arête N.-N.-E. : A. Mroz, août 1967 — AD-V, 500 m.

Geniskaya (« Aiguille W. de Suppa Dürek »), 3 770 m Bk

- socle W., col et arête W. : Suisses avec R. Dittert, juillet 1967.
- face N.-E., éperon de gauche : M. Popko, J. Tuszynski, juillet 1968 — 400 m, D, 3 h.
- arête S., descente vers col W. de Suppa Dürek.

Mirhamza, 3 800 m (Bk 3 670, erreur probable)

- face N. : S. Bernard, D. Regnaud, août 1969 — 500 m, TD, 9 h, 10 pitons.
- pilier E. : G. Cortese, T. Piemontese, juillet 1966 — 400 m, AD, 4 h.
- versant W., puis arête S. Expédition franco-suisse de juillet 1967.

Göl Dag (« Cima del Lago »)

- traversée complète du N. au S. : D. Scott, T. Weir, 1957. D, fastidieux.
- sommet S., 3 460 m Bk :
 - pilier N.-E. : A. Kus, A. Mroz, août 1967 — 550 m, TD, 11 h.
- sommet central :
 - pilier N.-E. : M. Fijalkowski, K. Wieteska — 500 m, AD-IV, 7 h.

L'ALPINISME AU CILO DAG

— sommet N. :

- éperon E. : J.-R. Abrial, B. Amy, S. Bernard, G. Bruneton, août 1969 — 500 m, D, 7 h.
- face et pilier N.-E. : D. Scott, A. Watts, août 1966 — 500 m, AD-IV.

Points 3 410 et 3 360 (situés à l'ouest du Mirhamza)

— par l'E. Pas de difficulté : Expédition franco-suisse de juillet 1967.

7 — DESCRIPTION DES ITINÉRAIRES FRANÇAIS DE 1969

Keskin Tepe (Bergeist) (4 050 m), arête nord

Première ascension le 10 août 1969 par J.-R. Abrial et B. Amy.
Escalade TD sup. de 800 m, 14 pitons de passage.

Très belle course sur du bon rocher.

Approche : Du plateau de Mergan, gagner le pied de la face ouest du Bergeist (3 h). Remonter le névé à l'aplomb de la brèche d'où part l'arête.

Itinéraire : Attaquer par un couloir à gauche, revenir à droite (IV), vers une zone facile. Une cheminée donne accès à la brèche (IV et V, 1 p.). Par une traversée délicate en contrebas (VI), atteindre une plateforme à gauche. Une première suite de fissures (IV), un mur à droite (A2, V, 3 p.), une deuxième suite de fissures (A2 et V sup., 6 p.) ramènent à droite à l'arête. Suivre celle-ci (IV et V, 2 p.) jusqu'à un ressaut jaune que l'on évite par une traversée délitée à droite, en face ouest (V, 2 p.). Trois longueurs mènent à un vaste plan incliné au pied d'une haute muraille. Gagner à droite, en face ouest, une série de couloirs-cheminées qui conduisent au sommet (III et IV, 1 pas de V).

Horaire : rimaye, 6 h 30; brèche, 9 h; épaupe, 14 h; sommet, 18 h.
— Horaire pouvant être ramené à 9 heures.

Descente : Plusieurs possibilités, toutes très longues (1 à 2 jours).

1. Gagner le sommet du Resko par son arête nord. En descendre par son arête sud-est puis, ou bien contourner le massif du Suppa Dürek par l'ouest, ou bien passer le col à l'ouest du Bobek Tepe (rappels sur le versant nord).

2. Gagner la deuxième brèche au sud; descendre son couloir est (4 rappels) jusqu'au glacier est du Resko. Suivre ce glacier rive droite puis, ou bien remonter la vallée à gauche aboutissant au passage entre le Bergeist et le Maunsell (rappel côté ouest), ou bien, avant d'arriver

L'ALPINISME AU CILO DAG

au fond de cette vallée, passer un col à droite et aller jusqu'au col Cafer en franchissant deux arêtes secondaires.

Face ouest directe

Première ascension par Mlle Solange Bernard et Denis Regnaud les 18-19 août 1969.

Escalade de 800 m, TD, peu soutenue dans les 300 premiers mètres, TD sup., soutenue ensuite. Environ 40 pitons et coins.

Grande voie essentiellement libre, rochers bons dans l'ensemble. Pas d'eau dans la voie.

Approche : Du plateau de Mergan, remonter la vallée du torrent du Resko et gagner le pied de la face (environ 3 h : bon emplacement de bivouac).

Itinéraire : Le versant ouest du Keskin est constitué d'une partie inférieure raide mais brisée d'environ 300 m de haut, aboutissant à une grande zone de terrasses et d'un large pilier, haut de 500 m, qui sépare les faces ouest-nord-ouest et ouest-sud-ouest et s'élève d'un seul jet jusqu'au sommet. La voie gravit la partie inférieure à l'aplomb du sommet par des fissures et suit ensuite le fil du pilier. Attaquer au point le plus haut du névé sous une zone de rochers brisés peu raide par une fissure formée d'une lame décollée. La surmonter (A2) et gravir verticalement des dalles sur 20 m. Traverser facilement de deux longueurs sur la droite. Monter en direction d'un couloir oblique vers la droite et par un petit surplomb (IV sup.) prendre pied dans celui-ci; le remonter sur 50 m. Gravir une courte fissure surplombante marquant la fin du couloir (V) ; on arrive à une terrasse. Traverser à droite sur 15 m. Surmonter un petit surplomb (V) et monter tout droit sur 20 m par des dalles. Par une longueur facile arriver au pied d'un petit dièdre vertical; le gravir et suivre une ligne de fissures donnant accès aux grandes terrasses (5 h).

Des terrasses, un grand dièdre vertical de 30 m bien marqué, dominé par des surplombs, dont le pied est une longueur au dessus des terrasses. Attaquer 30 m à droite de l'aplomb de ce dièdre. Par une dalle et un surplomb en mauvais rocher, accéder à une petite vire (IV sup., A3). Ne pas aller horizontalement à gauche mais monter par une dalle en oblique sur la gauche (V sup.).

Suivre alors une petite vire se terminant à la base du dièdre précité (A2). Remonter le dièdre, franchir le surplomb le terminant et grimper de quelques mètres sur la droite (ensemble de V); relais sur une petite marche. Aller vers la droite dans une dalle, surmonter un petit surplomb et atteindre une terrasse sur le fil du pilier.

Monter droit au-dessus de 30 m jusque sous un surplomb (V,

L'ALPINISME AU CILO DAG

V sup., mauvais rocher); aller vers la gauche puis revenir à droite au dessus du surplomb. Un dièdre (V) et une montée sur le fil du pilier mènent en deux longueurs à une petite terrasse de rocher située 200 m sous le sommet (bivouac pour deux).

Prendre sur la droite un couloir que l'on remonte facilement sur une longueur; obliquer à gauche et gravir une fissure verticale aboutissant à un replat (IV et V).

Prendre sur 10 m à droite une fissure facile puis monter verticalement jusque sous des surplombs (V, IV). Gravir droit au-dessus une fissure surplombante dans du rocher jaune (A1, A2, V sup.) puis le dièdre de 30 m la dominant (V). Aller sur la droite puis verticalement par des dalles et revenir sur la gauche au pied d'un dièdre marqué. Gravir la face de droite sur quelques mètres puis emprunter le fond du dièdre jusqu'à son terme (ensemble de V). Prendre au-dessus par des dalles jusque sous un gros surplomb de rocher rouge que l'on contourne par la gauche. Revenir à droite et monter tout droit facilement jusqu'au sommet. — Horaire : 17 h.

Resko (4 170 m), face ouest et voie du dièdre supérieur

Première ascension les 14 et 15 août 1969 par C. Blondot et O. Welti. 700 m, TD, 41 pitons et coins de bois.

Escalade extérieure dans la première partie. Fissures et cheminées dans le dièdre lui-même.

Itinéraire : Du camp de Mergan, la face semble divisée en deux parties par une bande horizontale de roches sombres. Il s'agit en fait d'une arête derrière laquelle descend un couloir issu du col Pointe Walther-Resko. La voie remonte le couloir nord du col Bobek-Resko jusqu'à un verrou, puis gagne l'arête de roches sombres qu'elle suit un moment avant de traverser à droite pour monter vers la rive de rochers brisés au pied du grand dièdre.

Première partie (500 m, 12 h, 25 p.). Passer la rimaye (3 400 m) par la gauche puis remonter le couloir jusqu'au verrou (bloc surplombant et cascade, 1 pas de IV). Une fissure rive droite mène à une terrasse. Continuer légèrement à droite (IV) puis gagner une terrasse à gauche (V). Par une vire mal marquée, revenir à droite (V sup.). Gravir une fissure verticale (IV sup.) puis une deuxième à gauche (A1, V, 3 p. pour la traversée) jusqu'à une terrasse sur le fil d'un pilier. Un dièdre à gauche mène au sommet du pilier.

Continuer en oblique à droite jusqu'à des rochers faciles puis jusqu'au bord d'un couloir (1 pas de descente). Suivre l'éperon qui le borde (A1, 3 p. au départ, puis IV et V avec 1 passage en A1, 4 p.) jusqu'à

rejoindre le couloir du col Walther-Resko, à 150 m sous la grande vire. Celle-ci s'atteint facilement. Emplacement de bivouac. Neige, eau dans le couloir.

Seconde partie : le dièdre (220 m, 8 h, 20 p.). Gagner par la gauche une coulée noire puis le fond du dièdre (IV sup. et AI, 3 p. et 1 coin; rocher mouillé). De là, suivre intégralement le dièdre jusqu'au sommet (ensemble de IV et V, avec 12 m d'A2, 6 p., 2 coins).

Descente : Se reporter à la descente du Keskin Tepe. Les premiers ascensionnistes choisirent, après avoir suivi l'arête sud-est, de gagner par un couloir (rappels) la vallée située au nord-est du Resko et du Keskin-Tepe, et de franchir le passage entre le pic Maunsell et le Keskin Tepe.

Esmer Tepe (3 900 m), pilier nord

Première ascension le 20 août 1969 par J.-R. Abrial et O. Welti. Escalade TD sup., 800 m, 12 pitons.

Itinéraire : La voie suit dans la partie supérieure de la face nord de l'Esmer Tepe un pilier bien marqué, à droite de la selle de neige, et qui s'élève jusqu'au sommet.

Attaquer vers 3 100 m dans une zone de rocher clair, à droite de la gorge centrale du socle. 40 m raides (IV et IV sup.) et une traversée à droite amènent à une zone de roche rouge à gauche d'un couloir. Gagner 100 m au-dessus le pied d'un ressaut noir.

Le gravir par une cheminée en contrebas à droite (III) puis un dièdre à gauche (V sup., V, AI). Monter facilement jusqu'à la base du pilier que l'on atteint par la droite. Suivre une fissure près du fil (IV, V sup. sur 40 m, 3 p.) jusqu'à une terrasse à gauche. Un couloir-cheminée ramène à une brèche. Deux dièdres sur le flanc gauche (IV sup.) conduisent à une cheminée à gauche. La gravir (V puis IV et III) jusqu'à un terrain facile donnant accès au sommet. — Horaire : 10 à 12 h.

Descente : Suivre l'arête ouest sur 150 m. La quitter avant un gendarme pour prendre à gauche le grand couloir sud. Rejoindre le sentier faisant le tour du Cilo Dag et en 5 h gagner par l'ouest le plateau de Mergan.

Suppa Dürek (4 060 m), arête est

Première ascension le 20 août 1969 par C. Blondot et M.-F. Gay. D avec un passage de V, 400 m, 4 pitons.

Approche : Du plateau de Mergan, se diriger vers le cirque ouest du Resko et remonter le premier couloir de neige à droite qui donne accès au bassin glaciaire est du Suppa Dürek. De là, gagner la grande brèche



L'ALPINISME AU CILO DAG

d'où part l'arête est. Celle-ci est constituée par deux gendarmes très marqués suivis d'une série de petits ressauts moins raides.

Itinéraire : De la brèche, attaquer le premier gendarme par la droite (3 longueurs, III avec 1 pas de IV délité, 1 p.). Traverser légèrement à gauche sous le deuxième gendarme. Rejoindre une cheminée qui l'entaille sur toute sa hauteur, d'abord par une dalle blanche compacte (20 m, IV sup., 1 p.) puis une traversée à droite (V inf., 1 p.). Par un surplomb (V, 1 p.), prendre pied dans la cheminée, puis la suivre (IV, 1 passage de V inf. à un bloc coincé) jusqu'au sommet du gendarme. Continuer sur le fil de l'arête (II et III) jusqu'à une brèche dont on gagne le fond par un rappel de 40 m. Rejoindre le sommet par l'arête nord. — Horaire : 8 h 30.

Descente : Suivre l'arête ouest puis descendre par le couloir nord (un rappel difficile à trouver à la rimaye).

Suppa Dürek (4 060 m), face nord

Première ascension par Denis Regnaud et Olivier Welti le 10 août 1969.

Escalade de 400 m environ, TD dans les 200 premiers mètres, 17 pitons.

Approche : Depuis le plateau de Mergan, remonter le glacier de Suppa Dürek jusqu'au pied de la face (3-4 h).

Itinéraire : Depuis le glacier du Suppa, la face présente un ressaut inférieur bien marqué, un pont de rocher caractéristique et des piliers parallèles surmontés par une zone de rocher brisé juste sous le sommet.

Attaquer le ressaut inférieur légèrement à gauche du point le plus bas. S'élever en diagonale vers la droite jusqu'à l'aplomb d'un grand dièdre. Par une traversée vers la gauche (V sup.) et une fissure rejoindre la base de celui-ci. Le remonter sur quelques mètres. Aller dans la face de gauche; franchir un bombement (A1) et par une traversée à droite rejoindre le fond du dièdre (V inf.), et le suivre jusqu'à son sommet. On arrive à une vire que l'on suit vers la droite jusqu'à l'aplomb d'une cheminée noire. Par une montée sur la gauche et une traversée, gagner le sommet du ressaut (V inf.). En deux longueurs faciles, remonter le pont jusqu'à son extrémité à l'aplomb d'un pilier vertical. Le gravir en deux longueurs par des fissures verticales (V, A2, V sup., mauvais rocher). Par un petit mur (IV sup.), rejoindre la zone de rochers brisés; la remonter facilement jusqu'au sommet. — Horaire : 7 h.

Descente : Du sommet, suivre l'arête ouest jusqu'à la brèche au sommet du couloir bordant vers l'ouest la face nord. Faire un rappel et suivre

la rive gauche du couloir. Un rappel de 35 m permet de prendre pied sur le glacier du Suppa (2 h).

Cafer Sütun (3 150 m), spigolo W.

Première ascension par Denis Regnaud et Olivier Welti le 8 août 1969.

Escalade de 300 m sur du bon rocher. TD, 27 pitons.

Approche : De Mergan, gagner le pied du pilier par des pentes faciles (2 h 30).

Itinéraire : Le spigolo comporte quatre ressauts principaux. Attaquer sur le fil du ressaut inférieur et s'élever de 50 m vers la droite par des fissures (IV). On arrive au pied d'une fissure verticale menant en une longueur au sommet du ressaut (IV sup., A1). Le second ressaut, haut de 30 m, se franchit directement par une fissure (A1, V, IV). On atteint une grande terrasse au pied du troisième ressaut, haut de 50 m. On remarque 20 m au dessus de la terrasse un replat. L'atteindre en empruntant sur la droite une fissure déversée en mauvais rocher (V sup., délicat). Du replat, s'élever directement par une fissure et une dalle jusqu'au pied du ressaut terminal (IV sup.). Par un dièdre marqué à droite, atteindre le sommet d'un pilier détaché haut de 50 m (A1, IV, V). Monter sur 10 m par des gradins faciles; surmonter un petit mur (A1, V) et gravir sur une longueur des fissures menant à un surplomb marqué (IV). Le surmonter par la gauche (A2) et par des fissures gagner une terrasse sous le sommet que l'on atteint par 20 m faciles. — Horaire : 8 h.

Descente : Suivre l'arête sud et atteindre facilement le Der-i-Cafer; de là un sentier descend sur le plateau de Mergan (1 h 30).

Mirhamza (3 800 m), face nord

Première ascension par Mlle Solange Bernard et Denis Regnaud, le 14 août 1969.

Escalade de 500 m, D dans les 200 premiers mètres, TD ensuite, 10 pitons.

Belle course se déroulant dans un cadre sauvage. La face est raide et l'escalade toujours exposée. Rocher peu sûr et difficilement pitonnable dans la partie supérieure.

Approche : De Mergan, atteindre le lac situé sous la face nord en franchissant deux brèches sur des arêtes du Göl Dag. Contourner la barre de rochers dominant le lac par la gauche et atteindre le glacier du Mirhamza puis le pied de la face (3 h 30).

L'ALPINISME AU CILO DAG

Itinéraire : Quand on regarde la face depuis le lac, on remarque un éperon d'environ 200 m et, au-dessus, deux lignes de fissures menant à une vire située 100 m à l'aplomb du sommet.

Attaquer légèrement à gauche du pied de l'éperon, sous un couloir.

Par 20 m verticaux atteindre le fond de ce dernier (IV sup.). Deux longueurs redressées mènent à une partie facile que l'on remonte jusqu'à une terrasse au pied de la première ligne de fissures que l'on emprunte alors. Après un court dièdre, suivre sur trois longueurs des fissures peu marquées et surmonter un mur menant à une petite grotte (IV). Monter droit au-dessus et gravir une fissure bien marquée sous un petit surplomb. Surmonter ce dernier par la droite (V) et atteindre une petite terrasse. Traverser de 5 m à gauche et surmonter un bombement (V). Par un dièdre oblique à droite, une courte fissure verticale et un petit mur (IV sup., V), atteindre le pied de la seconde ligne de fissures menant à l'aplomb du sommet.

Monter sur une longueur et obliquer vers la gauche jusqu'à une bonne terrasse. Par une longueur verticale et un dièdre sur la gauche atteindre la vire située sous la partie terminale de la face (IV, V). Traverser à droite sur 15 m et remonter un dièdre menant à l'arête qui semble border la face sur la droite. Par une longueur verticale, atteindre une vire sur le fil de l'arête nord (1 pas de V). Ne pas aller à droite mais monter droit au-dessus par des rochers très délités (V). Suivre alors vers la gauche une fissure bien marquée juste sous le sommet (IV). Par un petit mur vertical et un dièdre facile, gagner le sommet. — Horaire : 9 h.

Descente : Suivre l'arête sud du Mirhamza jusqu'au col situé entre le Mirhamza et le Geniskaya, puis descendre le couloir menant au glacier du Suppa Dürek (rappel éventuel pour la rimaye), (2 h).

Göl Dag (3 460 m), éperon est du sommet nord

Première ascension le 8 août 1969 par J.-R. Abrial, B. Amy, S. Bernard et G. Bruneton.

D, 500 m, aucun piton de passage, anneaux de corde.

Belle course d'entraînement sur un très bon rocher. Retour facile.

Approche : Du plateau de Mergan, gagner facilement à travers des moraines le pied de la face est du Göl Dag (1 h).

Itinéraire : La voie suit dans sa partie supérieure l'arête rive gauche du couloir séparant le sommet nord et le sommet central. Elle débute au pied de ce couloir, à mi-hauteur du névé situé au pied de la face, dans une série de dalles grises à gauche, au dessus d'une veine de rocher rouge. (Ensemble III et IV avec pas de V.) Continuer par une arête puis

traverser le couloir à droite et le longer jusqu'à un névé. Au-dessus, deux arêtes de roche ocre clair. Suivre celle de droite (III à IV sup.) jusqu'à un sommet secondaire.

Traverser à gauche et rejoindre un terrain facile menant au sommet. — Horaire : De la rimaye, 5 à 6 h.

Descente : Gagner une brèche au sud, puis traverser à flanc jusqu'à l'arête ouest qui se descend facilement jusqu'à un lac au nord; un col permet de revenir au plateau de Mergan.

Wandspitze (3 900 m), éperon central

Première ascension, suivie de la première traversée du sommet et du premier parcours de l'arête ouest, les 14 et 15 août 1969, par J.-R. Abrial et B. Amy.

Escalade TD, de 1 000 m, 10 pitons.

Longue course se déroulant sur la plus haute muraille du massif, et qui doit obligatoirement être conjuguée avec une traversée d'arête.

Approche : Après avoir traversé vers la droite le glacier ouest du Resko, franchir les raides névés situés au pied de la face (du plateau de Mergan, environ 2 h).

Itinéraire : L'escalade se déroule sur le deuxième éperon à droite du grand bouclier de la partie orientale de la muraille. La partie supérieure est barrée par une veine de roche rouge caractéristique.

La partie inférieure suit le bord droit d'un énorme pilier de grandes dalles grises.

Attaquer par une vire ascendante à droite, puis revenir à gauche par un plan incliné situé à droite d'un grand dièdre (V inf.) jusqu'à une zone facile. A droite, un couloir-cheminée (V inf.) amène à une vire qui permet de traverser vers l'ouest. De là, continuer en légère oblique à droite en se maintenant toujours le plus possible à gauche (IV, V et V sup. sur 6 à 7 longueurs). Eviter par la droite des surplombs et remonter sur 4 longueurs un vaste couloir. En 2 longueurs (IV et V, 1 p.) gagner à gauche le sommet du pilier.

De là, par une série d'arêtes et de traversées sous des gendarmes (III et IV), continuer jusqu'à la barre de rocher rouge. Elle s'évite par une traversée vers une terrasse à droite (V, 1 p.). Un couloir à droite puis un second à gauche conduisent à la partie terminale. — Horaire : 13 à 14 h pouvant être ramenées à 10 h.

Descente : Traverser à l'ouest, jusqu'au sommet principal, par le fil de l'arête puis par des vires versant nord (3 h, AD, petits rappels). Descendre du sommet par l'arête ouest jusqu'au glacier (rappels). Suivre

L'ALPINISME AU CILO DAG

celui-ci vers le nord par la rive gauche de sa branche droite (un rappel à la rimaye derrière une arête rocheuse à gauche).

Éperon de gauche

Première ascension suivie de la première traversée des arêtes jusqu'au sommet oriental et du premier parcours de l'arête est, par B. Amy et M. Chabert, les 19 et 20 août 1969.

Escalade TD de 1 000 m, 12 pitons.

Longue et très belle course, plus soutenue que l'éperon central.

Itinéraire : L'escalade se déroule sur le pilier bordant à gauche le grand bouclier de la Wandspitze. Elle suit dans la partie inférieure le bord droit fissuré du pilier. Attaquer le rocher en son point le plus bas par une langue de rocher noir qui descend sur le glacier (facile, 1 pas de IV pour éviter une cascade). Après une zone facile au niveau de grands nésvés à droite, continuer par un éperon (III sup.) jusqu'à ce que la paroi se redresse.

De là, l'itinéraire suit l'arête rive droite du profond couloir descendant du bouclier. (Une première longueur en oblique à droite jusqu'à une niche (IV), puis une deuxième dans une conque de roche compacte à gauche (Az, 1 p., V sup., 3 p.) jusqu'à une seconde niche. La suite en IV et V, avec un pas d'AI, V sup. pour éviter un surplomb rouge.)

À gauche du bouclier, un grand couloir. Remonter sa rive droite par deux grands dièdres (IV, V inf., puis V à droite, très bon rocher) puis une zone d'éboulement, jusqu'à une épaule.

Une arête mène (3 longueurs, III sup.) au pied d'un mur jaune que l'on franchit par la droite (IV et V, 3 p.). Monter à gauche jusqu'à une brèche au pied d'un gendarme en forme de tête de cheval (IV inf.). Au-dessus à droite, gravir sur 30 m un grand dièdre (IV sup.), traverser à gauche vers une arête, franchir un couloir à gauche (V), remonter sa rive droite jusqu'à un mur que l'on franchit (V, 1 p.) pour entrer dans un couloir conduisant (IV sup.) à une grande épaule avec un névé. Elle est située sur l'arête qui borde à l'est le bouclier. Suivre cette arête (III et IV) jusqu'à un couloir à gauche. Gagner les crêtes par sa rive droite (IV et V, 1 p. pour quitter le couloir). — Horaire : 12 à 13 h.

Descente : Suivre les arêtes vers l'est. Descendre par un couloir (2 rappels à la fin) jusqu'au col séparant le sommet oriental de la Wandspitze et l'Esmer Tepe. Continuer vers l'est en évitant versant nord un grand gendarme, jusqu'à un second col d'où part en face sud un grand couloir facile qui conduit aux alpages au pied de la chaîne. De là, contourner par l'ouest le Suppa Dürek et le Göl Dag. (Du sommet, 1 jour ou 1 jour et demi.)

ANNEXE III : BIBLIOGRAPHIE

I — LE VOYAGE EN TURQUIE

a) Ouvrages généraux sur la Turquie

1. STEWART (Desmond) : *La Turquie*, collection Life (de bonnes photographies sur l'Est anatolien).
2. FALK (André) : *Turquie*, collection « Petite Planète », Editions du Seuil, 1956.

b) Guides touristiques

3. PILLEMENT (Georges) : *La Turquie Inconnue*, Albin Michel, 1970.
4. Les Guides Bleus, volume *Turquie*.

Ces deux ouvrages donnent des indications sur Van.

On trouvera une bonne description du trajet Van-Hakkâri avec mention du Cilo Dag et du Sat Dag, dans :

5. Les Guides Nagel, volume *Turquie*, Paris, 1967.

2 — LE CILO DAG ET LE SAT DAG DU POINT DE VUE DE L'ALPINISME

a) Récits d'expéditions

6. MAUNSELL (F.R.) : *Geographical Journal*, vol. XVIII (1901).
7. BOBEK (Hans) : *Forschungen im Zentralkurdistan zwischen Van- und Urmia-See*, *Petermanns Geographische Mitteilungen*, vol. 84, 1938, pp. 152-162 et pp. 315-328. Voir aussi *Mitteilungen des Deutschen Alpenvereins*, n° 4, 1938, p. 83.
8. KUNTSCHER (Herbert) : *Bergfahren in Zentralkurdistan*, dans *Les Alpes*, n° 7, 1939, pp. 254-261.

BIBLIOGRAPHIE

9. *Osterreichische Touristenzeitung Folge*, 3 mars 1959, p. 25.
10. O. A. Z., n° 1308, pp. 175-179.
11. WEIR (T.) : *Peaks and Passes in Kurdistan*, dans *Scottish Mountaineering Club Journal*, 1958, pp. 235-244.
12. ASHENDEN : *Hakkâri 1965*. Blackwoods Magazine, avril 1966, pp. 313-328.
13. *Alpine Journal*, 1966, 1, pp. 133-135.
14. *Alpine Journal*, 1967, 1, pp. 117-121, et pp. 129-131.
15. SCHNEIDER (Dux) : *Les Montagnes de Hakkâri (Turquie)*, dans *Les Alpes*, n° 3, 1966, pp. 230 et suiv.
DITTERT (René) : *Cilo et Sat — Montagnes de Turquie d'Asie*, dans *Les Alpes*, n° 4, 1968, pp. 243 et suiv. Sur cette dernière expédition, voir aussi : *Alpine Journal*, 1970, pp. 156-157.
16. JACKSON (Monica) : *Turkish Time Machine*, Hodder and Stoghton, 1966.
17. SPEAKMAN : *Beyond the Great Zap*, Blackwoods Magazine, décembre 1966, pp. 509-519.
18. *Ladies Alpine Club Journal*, 1967, pp. 3-12. (Expédition au Sat Dag.)
19. *Journal of the Association of British Members of the Swiss Alpine Club*, 1967, pp. 23-31.
20. POPKO (Maciej) : *Quelques escalades dans les montagnes du Cilo Dag*, dans *Taternik*, n° 4 (201), 1968, pp. 180-186.
21. BEDUCCI (A.) : *Cilo Dag 67*, dans *Revista Mensile del Club Alpino Italiano*, Anno 90, n° 4, avril 1969, pp. 138-152.
22. *Das Sat Gebirge, Einsames Bergland in Kurdistan*, dans *Alpinismus*, mars 1968, p. D et chronique alpine (Carte peu précise).
23. VANETTA (D.) : *Rapport sur l'expédition de 1969 du Club Alpin Suisse*, dans *Club Alpino Svizzero*, Sezione Ticino, 6900, Lugano, Suisse.
24. *Expédition du C.A.I. de Bolzano au Kurdistan (Sat Dag)*, dans *Lo Scarpone*, 16 octobre 1970.
Expédition du C.A.I. de Lecco au Cilo Dag, dans *Lo Scarpone*, 1^{er} septembre 1970.
b) Aperçu général sur le Cilo Dag ou le Sat Dag
25. THOMA (Hans) et VOGEL (Anselm) : *Berge am rand von Eden, Geographie, Kultur und Geschichte des Hakkâri Distrikts*, dans *Jahrbuch des Deutschen Alpenvereins*, München, 1969, p. 166.
26. NOWILL (Sidney E.P.) : *Montagnes de Turquie*, dans *La Montagne et Alpinisme*, n° 73, juin 1969, pp. 90-96.

Les principaux renseignements sur un séjour dans les montagnes de Hakkâri se trouvent dans les deux articles suivants :

27. SCOTT (D.) : *Cilo Dag, Sat Dag*, dans *The Bulletin of the Alpine Climbing Group*, 1969, pp. 17-25.
28. WELTI (Olivier) : *Escalade au Kurdistan*, dans *Annales du Groupe de Haute Montagne*, 1969, pp. 4-7.

3 — LES KURDES ET LE KURDISTAN

a) Récits d'anciens voyageurs

29. BINDER (Henry) : *Au Kurdistan, en Mésopotamie et en Perse*, Paris, Quantin, 1887.
30. HELL (X. Hommaire de) : *Voyage en Turquie et en Perse*, Paris, P. Bertrand, 1854.
31. MULLER (P.) : *Du Caucase au golfe Persique à travers l'Arménie, le Kurdistan et la Mésopotamie*, Paris, Delhomme et Briguët, 1892.

b) Etudes sociologiques ou historiques

32. ARFA (Hassan) : *The Kurds, an Historical and Political Study*, London, Oxford University Press, 1966.
33. BEDIR-KHAN (Emir Kamuran Aali) : *Le problème kurde dans son ensemble*, Etudes Internationales de Psycho-sociologie criminelle, n° 18-19, Paris, 1970, pp. 27-33.
34. BARTH (Frederick) : *Principles of Social Organisation in South Kurdistan*, Oslo Universitets Etnografiske Museum, Bull. n° 7,
35. BLAU (Joyce) : *Le problème kurde, Essai Sociologique et Historique*. Bruxelles, Le Monde Musulman Contemporain, 1963.
36. BOIS (Thomas) : *Connaissance des Kurdes*, Beyrouth, Khayats, 1965.
37. FIEY (J.-M.) : *Protohistoire chrétienne du Hakkâri turc*, L'Orient Syrien, Vernon, 1964.
38. HANSEN (Henny Harald) : *The Kurdish Woman's Life*, National-museet, Kobenhavn, 1961.
39. KINNANE (Derk) : *The Kurds and Kurdistan*, London, Institute of Race Relations, Oxford University Press.
40. NIKITINE (Basile) : *Les Kurdes, Etude Sociologique et Historique*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1956.
41. PRADIER (Jean) : *Les Kurdes, Révolution silencieuse*, Documents Frères du Monde, Bordeaux, Ducros, 1968. (Une très bonne bibliographie sur l'histoire des Kurdes et de leur révolution.)

BIBLIOGRAPHIE

42. SAFRASTIAN (Arshak) : *Kurds and Kurdistan*, London, the Harvill Press, 1948.
43. VANLY (Ismet Cheriff) : *Interview sur le Kurdistan et la question kurde*, Association des Etudiants Kurdes en Europe, 1960.
44. WIGRAM (W.A.) et WIGRAM (E.T.A.) : *The Cradle of Mankind, Life in Eastern Kurdistan*, London, A. and Ch. Black, 1914.

c) Reportages

45. BERTOLINO (Jean) : *Un peuple sans Pays, les Kurdes*, Revue Atlas, décembre 1969, n° 41, pp. 60-75.
46. HARGOUS (Sabine) : *Les Kurdes, un Peuple, une Civilisation*, Revue *Connaissance du Monde*, juillet 1969, n° 127, pp. 44-58, et août 1969, n° 128, pp. 30-40.
47. TURRI (Eugenio) : *Les Indomptables Kurdes*, dans *Sur les traces des derniers Nomades*, pp. 109-138. « Le Monde par l'Image », Librairie Hachette, 1962.

(De belles photos de la vie journalière chez les Kurdes et une vue du versant est, encore très enneigé, du chaînon Resko-Maunsell-Deri-Cafer.)

d) Littérature kurde

48. BEDIR-KHAN (Emir K.A.) et FALGAIROLLE (A. de) : *Le Roi du Kurdistan*, Roman épique kurde. Gap, Edition Ophrys.
49. BOIS (Th.) : Il a écrit de nombreuses études sur la littérature kurde. Voir sa bibliographie donnée à la fin de l'ouvrage *Connaissance des Kurdes*.
50. CHALIAND (Gérard) : *Poésie populaire des Turcs et des Kurdes*, Paris, Maspéro, 1961.
51. LESCOT (R.) : *Textes Kurdes*, Paris, 1940 et Beyrouth, 1942.

R. Lescot a recueilli un grand nombre de devinettes et de proverbes kurdes. Ces phrases courtes et riches à la fois, résumant le personnage kurde mieux que toutes les pages écrites sur lui, et permettent d'en tracer un dernier croquis.

Une devinette :

Pas plus grosse qu'un grain de maïs, elle donne la maîtrise du monde ?
La prunelle de l'œil.

Quelques proverbes :

Sois homme, ou sois hache et faucille, sinon meurs et finis-en.
Qui sait faire des jarres, sait leur mettre des anses.

BIBLIOGRAPHIE

Piller ensemble est une fête, mourir ensemble un plaisir.
Tout se brise en devenant mince, l'homme en devenant gros.
La main que l'on ne peut mordre, il faut la baiser.
Le poignard est un frère, le fusil un cousin.
Qui n'est pas de la ronde est bon danseur.
La parole appartient à l'homme libre.

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Entre pp. 80-81

1. Versant est du col Keskin-Maunsell
- 2-3. Dans la face nord-est du Göl Dag
4. Cirque ouest du Resko. De g. à dr. : Keskin Tepe, Resko, Tepe Sirt (Bobek Tepe), Esmer Tepe
5. Face ouest de l'Elsan
6. Muraille du Duvar Tepe ou Wandspitze
7. Vus du Göl Dag, le camp de base et le camp kurde séparés par le torrent et dominés par des éboulis

Entre pp. 128-129

8. Femme kurde
9. Marchandages avec Arhmed
10. Bâtage des chevaux au bord du Grand Zab
- 11-12. Dans la vallée de Diz
13. Chefs de la révolution kurde. A gauche, Barzani
14. Enfant kurde
- 15-16. Jeunes Kurdes
17. Tentes kurdes au plateau de Mergan
18. Thé sous une tente kurde. Au fond, les couvertures pour la nuit
19. Four à pain
20. Métier à tisser les toiles de tentes
21. Traite de brebis
- 22-23. Fillettes kurdes
- 24-25. Kurdes
26. Femme kurde



CARTES

1. La Turquie et le massif du Cilo Dag 16
2. Les massifs du Cilo Dag et du Sat Dag en Turquie orientale 55
3. Cilo Dag et Sat Dag 76 - 77
4. Cilo Dag 84 - 85

RELEVÉ PHOTOGRAPHIQUE

ont participé à l'illustration de cet ouvrage :

M. J. BERTOLINO, Paris : n^{os} 13, 14, 15, 24, 25, 26.

M. G. BRUNETON, Aix-en-Provence : n^{os} 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8,
9, 10, 11, 12, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23 et couverture.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	9
I. LE VOYAGE	15
1. L'Anatolie	17
2. A Van	34
3. Van-Hakkâri	48
4. Au bord du Grand Zab	60
5. Dans la vallée de Diz	69
II. LA MONTAGNE	81
6. Premières courses	82
7. L'arête nord du Keskin Tepe	92
8. Retour de course	110
9. Escalade	113
10. Le camp kurde	122
III. LES KURDES	137
11. Le peuple kurde	138
12. Les Kurdes en Turquie	149
13. Les bergers du Cilo Dag	158

TABLE DES MATIÈRES

14.	Le campement kurde	168
15.	« Doctor, Tamam »	179
16.	La pesée	184
Epilogue		195
17.	Le départ	196
ANNEXES		201
1.	L'expédition légère	202
	<i>1. Organisation d'un voyage au Cilo Dag, 204. 2. Généralités sur l'organisation d'une expédition légère, 205.</i>	
2.	L'alpinisme au Cilo Dag	211
	<i>1. Les montagnes du Hakkâri, 211. 2. Emplacement du camp de base, 212. 3. Le séjour et l'équipement, 213. 4. Type de course, 213. 5. Documentation, 214. 6. Nomenclature des sommets et des voies, 215. 7. Description des itinéraires français de 1969, 220.</i>	
3.	Bibliographie	229
4.	Table des illustrations	235
CARTES		236
RELEVÉ PHOTOGRAPHIQUE		237

Achévé d'imprimer le 10 juin 1972
par la Scop-Sadag, à Bellegarde.
Texte sur papier bouffant Taillefer
des papeteries du Domeynon. 20
pages de hors-texte sur papier héli
des papeteries Arjomari-Prioux.
Couverture 3 couleurs sur carte cou-
chée des papeteries Marcel Laroche.

N° d'édition : 1256

N° d'impression : 986

IMPRIMÉ EN FRANCE

Institut kurde de Paris

